The University of Chicago
Library

MUSEUM LESSIANUM — SECTION MISSIOLOGIQUE N° 23

JOSEPH DUHR, S. J.

UN JÉSUITE EN CHINE

ADAM SCHALL

ASTRONOME ET CONSEILLER IMPÉRIAL

(1592-1666)

Adaptation de l'ouvrage du Père
A. VAETH, S. J.
avec portraits et cartes

L'ÉDITION UNIVERSELLE, S. A., 53, RUE ROYALE, BRUXELLES
DESCLÉE DE BROUWER, 76bis-78, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS
1936

UNE GRANDE AME MISSIONNAIRE

MUSEUM LESSIANUM

PUBLICATIONS

DIRIGÉES PAR

DES PÈRES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

LOUVAIN

SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE
SECTION THÉOLOGIQUE
SECTION PHILOSOPHIQUE
SECTION MISSIOLOGIQUE

DIRECTION
Museum Lessianum, *11, rue des Récollets, Louvain*

LE PÈRE JEAN ADAM SCHALL (1592-1666).

MUSEUM LESSIANUM — SECTION MISSIOLOGIQUE N° 23

JOSEPH DUHR, S. J.

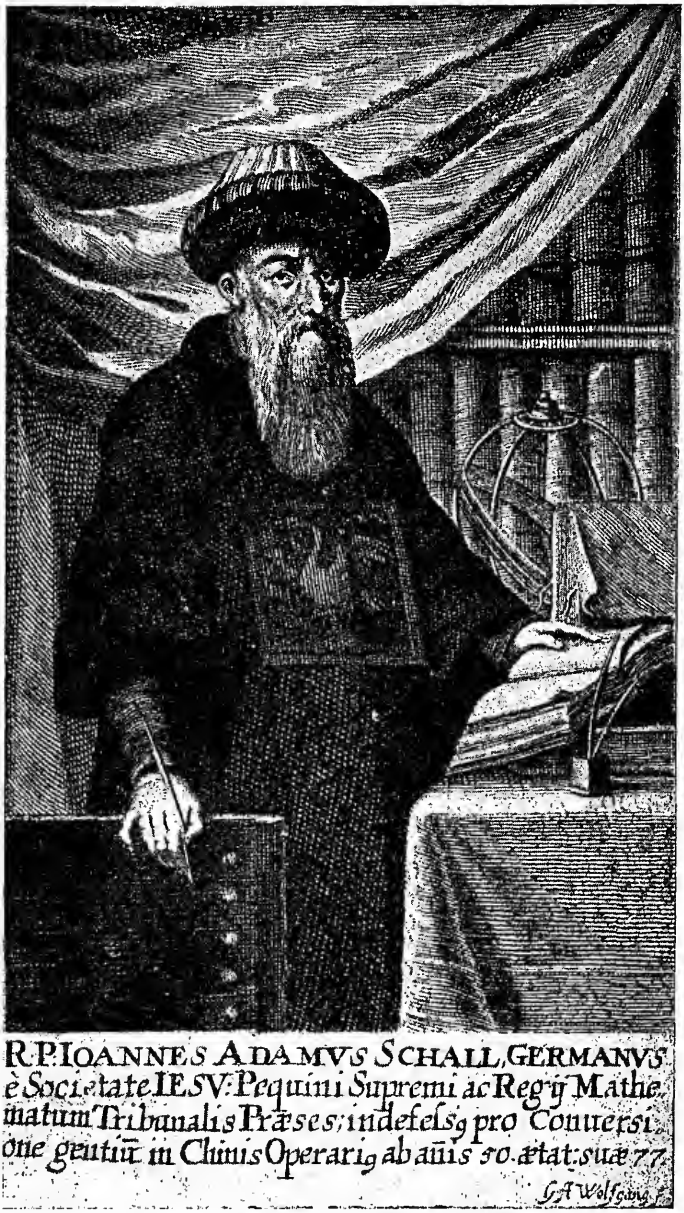
UN JÉSUITE EN CHINE

ADAM SCHALL

ASTRONOME
ET CONSEILLER IMPÉRIAL
(1592-1666)

Adaptation de l'ouvrage du Père
A. VAETH, S. J.
avec portraits et cartes

L'ÉDITION UNIVERSELLE, S. A., 53, RUE ROYALE, BRUXELLES
DESCLÉE DE BROUWER, 76bis-78, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS
1936



LE PÈRE JEAN ADAM SCHALL (1592-1666).

MUSEUM LESSIANUM — SECTION MISSIOLOGIQUE N° 23

JOSEPH DUHR, S. J.

UN JÉSUITE EN CHINE

ADAM SCHALL

ASTRONOME
ET CONSEILLER IMPÉRIAL
(1592-1666)

Adaptation de l'ouvrage du Père
A. VAETH, S. J.
avec portraits et cartes

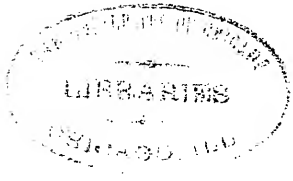
L'ÉDITION UNIVERSELLE, S. A., 53, RUE ROYALE, BRUXELLES
DESCLÉE DE BROUWER, 76bis-78, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS
1936

BV3427
.S3D8

De licentia Superiorum Ordinis

NIHIL OBSTAT :
Mechliniae, die 18 Novembris 1935.
R. LEVERNIERS, *lib. cens.*

IMPRIMATUR :
Mechliniae, die 18 Novembris 1935.
† ET. JOS. CARTON DE WIART,
Vic. gen.



1709851

AVANT-PROPOS

« Une grande âme missionnaire », ces mots jaillissent spontanément, et leur contenu semble presque pauvre pour dire ce que fut dans sa vie tout apostolique celui qui mérite d'être appelé « le second fondateur de la mission de Chine » : le Père Jean Adam Schall. Une ambition immense, unique d'ailleurs, celle des âmes. Mais dans le vaste champ qui lui est confié, terre vierge où le grain doit rendre cent pour un, la Chine mystérieuse, le sol refuse le grain. Les âmes de ces Orientaux sont fermées à l'Évangile. Trop fières de leur civilisation millénaire, dédaigneuses de l'Occident, elles se retranchent dans leur orgueil, et maintiennent large et puissante la traditionnelle muraille.

A la suite du Père Ricci, le Père Schall comprend que ces âmes ne s'ouvriront au message du Christ qu'après avoir reçu le message de la science humaine. Chinois avec les Chinois, l'apôtre revêt les livrées du savant, consent à n'être qu'un physicien, un astronome, un mathématicien pour forcer le respect et, si possible, l'admiration de ces Orientaux. A lui de retourner la terre où d'autres sèmeront et verront lever la moisson. Sa décision prise, rien n'arrête le Père Schall dans sa vie de renoncement, ni son ardente passion des âmes, ni les fléchissements passagers de sa volonté qui désespère de la stérilité apparente des « tracés » et des calculs. Des années et des années, astronome impérial, il poursuit dans un observatoire l'œuvre qu'il sait nécessaire.

Pourtant un rêve ! une chimère ? — passe et repasse devant son esprit tandis qu'il poursuit expériences et déductions mathématiques pour la correction du calendrier officiel : il voit « le fils du ciel » à genoux devant le Fils de Dieu et,

derrière lui, agenouillés aussi dans un même acte de soumission et d'adoration tous les sujets du céleste Empire. Toile somptueuse, de couleurs vives, mais que la palette de l'artiste ne devait qu'ébaucher... Du moins son habileté, sa science, sa bonté, en lui conciliant plus que la faveur, l'admiration, l'affection même de deux empereurs, devaient assurer à la religion qu'il représentait le respect et la liberté.

Écrire la vie du Père Schall, c'est dépeindre l'œuvre originale et forte de cet apôtre déguisé en savant, mais c'est surtout faire revivre ici une âme toute de lumière, d'amour, de sacrifice et d'abandon aux volontés de Celui qui est le Maître, une âme qui a vécu au dedans, sachant que l'œuvre s'accomplit toujours pourvu que l'ouvrier demeure uni au Christ.

C'est tout le but de cette esquisse[1].

---

1. Nous ne possédons pas de biographie du Père Schall en français. Le Père Colombel, dans son *Histoire de la mission du Kiang-Nan* (lithographiée, 5 volumes), ainsi que le Père Jules de la Servière dans *Les anciennes Missions de la Compagnie de Jésus en Chine* (1552-1814), Chang-Haï, 1924, résument son activité et signalent son influence. Une bonne notice sur le grand missionnaire se trouve dans la première partie de l'ouvrage du Père Louis Pfister, *Notices biographiques sur les Jésuites de l'ancienne mission de Chine* (1552-1773), Chang-Haï, 1932, N° 49, p. 162-182).

Mais tout ce qui a été publié jusqu'ici sur le Jésuite colonais est dépassé par la biographie du Père Schall, publiée récemment par le Père Vaeth, S. J., en collaboration avec un ancien missionnaire, mathématicien et sinologue distingué, le Père van Hée, S. J. — JOHANN ADAM SCHALL VON BELL S. J., *Missionar in China, Kaiserlicher Astronom und Ratgeber am Hofe von Peking* (1592-1666). — *Ein Lebens- und Zeitbild*, von P. ALFONS VAETH, S. J. unter Mitwirkung von P. LOUIS VAN HÉE, S. J. — 384 pages, avec nombreux portraits. Éditeur J. P. Bachem, Cologne. — En vente dans chaque librairie.

La longue liste des imprimés et des inédits qui figure en tête de ce beau travail, ainsi que les appendices qui terminent le volume, prouvent qu'aucune source n'a été négligée pour nous renseigner aussi exactement que possible sur tous les détails de la carrière, de l'œuvre et de l'influence du grand apôtre. Cette œuvre scientifique et critique, de premier plan, n'a pas seulement le mérite de nous faire connaître un éminent missionnaire, mais elle retrace une des périodes les plus décisives de la mission de Chine et nous fait pénétrer plus avant dans la civilisation chinoise de cette époque » (cf. *Archivum Historicum Societatis Iesu*, t. III (1934), p. 337-340).

Dans ces pages, où nous serons tributaires du Père Vaeth, nous n'avons nullement l'intention de refaire ce qui a été excellemment réalisé. Nous avons voulu simplement — et le titre choisi l'indique clairement — analyser plus à fond et mettre davantage en relief l'âme si riche et si complexe d'un des plus grands missionnaires de la Compagnie de Jésus Pour illustrer le récit, nous mettrons sous les yeux du lecteur quelques cartes

PRINCIPAUX OUVRAGES UTILISÉS

I. — GÉOGRAPHIE — EMPIRE DE CHINE.

BARTOLI, DANIELLO, S. J., *La Cina*, Roma, 1663.

GRENARD, F., *Haute Asie*, dans *Géographie universelle* publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et de L. Gallois, t. VIII. Paris, 1929.

DU HALDE, JEAN BAPTISTE, S. J., *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise.* 4 volumes. La Haye, 1736.

KIRCHER, ATHANASIUS, *China, monumentis qua sacris qua profanis... illustrata.* Amstelodami, 1667.

MAGAILLANS (Magalhaês) GABRIEL DE, S. J., *Nouvelle relation de la Chine* (traduction de l'ouvrage portugais). Paris, 1688.

MAILLA, JOS. MAR. DE MOYRAC DE, S. J., *Histoire générale de la Chine ou Annales de cet Empire.* 13 vol. Paris, 1777-1785.

MARTINI, MARTINIUS, S. J., *Novus Atlas Sinensis*, Romae, 1655.

MARTINI, MARTINIUS, S. J., *Histoire de la guerre des Tartares contre la Chine* (traduction de l'ouvrage latin, De Bello Tartarico, Historia, 3e édit. Coloniae 1654), 2e édit. Paris, 1656.

MARTINI, MARTINIUS, *Atlas extremae Asiae, sive Sinarum Imperii geographica descriptio*, 1655.

SEMEDO, ALVARO DE, S. J., *Histoire universelle de la Chine* (traduction par Louis Coulon). Lyon, 1667.

SION, JULES, *Asie des Moussons*, dans la *Géographie universelle* publiée sous la direction de Vidal de la Blache et de L. Gallois, t. IX. Paris, 1928.

WIEGER, LÉON, S. J., *La Chine à travers les âges*, 2e édition, Hien-Hien, 1924.

WIEGER, LÉON, S. J., *Textes Historiques*, t. I et II. Hien-Hien, 1929.

II. — LA MISSION DE CHINE.

BERNARD, HENRI, S. J., *Aux portes de la Chine.* Tientsin, 1933.

CARAYON, AUGUSTE, S. J., *Documents inédits, D. — Relation d'un voyage de la Flesche à Lisbonne en* 1687, par le Père Dominique le Jeune Homme. Poitiers, 1864.

CHABRIÉ, ROBERT, *Michel Boym, Jésuite polonais et fin des Ming en Chine* (1646-1662) — Contribution à l'histoire des missions d'Extrême Orient. Paris, 1933.

COLOMBEL, AUGUSTE, S. J., *Histoire de la mission du Kiang-Nan*, en quatre livres et 5 volumes (lithographiée).

GABIANI, DOMINICUS, S. J., *Incrementa Sinicae Ecclesiae a Tartaris oppugnatae.* Viennae, Austriae, 1673.

GOYAU, GEORGES, *Les missions de Chine*, dans *Histoire générale comparée des Missions*, par le Baron Descamps. Paris, 1932. Pages 409-444.

HUC, EVARISTE-RÉGIS, *Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet.* 4 volumes. Paris, 1857.

HUONDER, ANTON, S. J., *Deutsche Jesuitenmissionare des* 17. *und* 18. *Jahrhundert.* Fribourg-en-Brisgau, 1899.

PASTOR, LOUIS VON, *Geschichte der Päpste,* surtout t. XIV, 1re Partie. Fribourg-en-Brisgau, 1929.

PFISTER, LOUIS, S. J., *Notices biographiques et bibliographiques sur les Jésuites de l'ancienne mission de Chine* (1552-1773), 2 volumes. Chang-Haï, 1932.

RABBATH, ANTOINE, S. J., *Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient,* t. I. Londres.

SCHMIDLIN, JOSEPH, *Katholische Missionsgeschichte.* Steyl, 1924.

SERVIÈRE, JULES DE LA, S. J., *Les anciennes missions de la Compagnie de Jésus en Chine* (1552-1814). Chang-Haï, 1924.

STREIT, ROBERT, O. M. I. *Bibliotheca Missionum,* surtout le t. V. Aix-la-Chapelle, 1929.

TACCHI VENTURI, S. J., *Opere storiche del P. Matteo Ricci,* 2 volumes. Macerata, 1911-1913.

TRIGAULT, NICOLAS, S. J., *De christiana expeditione apud Sinas suscepta a Societate Jesu, ex P. Matthaei Ricci commentariis.* Augustae Vindelicorum, 1615.

VAETH, ALPHONS, S. J., *Das Bild der Weltkirche,* Hanovre, 1932.

III. — SCHALL, (BIOGRAPHIES ET MILIEU).

DUHR, BERNARD, S. J., *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge,* t. I (1907) — t. II, 1re et 2e partie (1913). Fribourg-en-Brisgau.

DUHR, BERNARD, S. J., *Neue Dokumente zur Geschichte des P. Adam Schall,* dans *Zeitschrift f. Katholische Theologie,* 1901 (t. XXV), p. 330 sqq.

HUONDER, ANTON, S. J., Article « *Schall* » dans *Kirchenlexikon,* t. X.

KUCKHOFF, JOSEPH, *Die Geschichte des Gymnasium «Tricoronatum».* Cologne, 1931.

PFISTER, LOUIS, S. J., *Notices biographiques et bibliographiques sur les Jésuites de l'ancienne maison de Chine* (1552-1773), t. I, notice 49, p. 162-182. Chang-Haï, 1932.

SCHALL, JEAN ADAM, *Historia* (Mémoires), 1660-1661[1].

---

1. Une des Sources les plus précieuses de renseignements sur la période chinoise de la vie du P. Schall, c'est l'*Historia*, ou, à proprement parler, les *Mémoires* du grand astronome. Nous ne possédons pas malheureusement jusqu'ici d'édition critique de cet ouvrage, aussi pittoresque qu'instructif.

Nous avons eu heureusement à notre disposition une photographie d'un manuscrit de l'*Historia*, qui contient la plus grande partie des mémoires de Schall. C'est ce manuscrit que nous citerons de préférence au livre imprimé.

Voici à ce propos quelques précisions nécessaires :

SCHALL, JEAN ADAM, *Historia* (Mémoires), 1660-1661. Copie du texte de Schall, exécutée à Pékin même, par le P. Grueber. Il l'apporta avec lui, quand il vint à Rome en 1664. Le manuscrit ne contient malheureusement pas tout l'ouvrage de Schall ; il s'interrompt au milieu du chapitre XVI (f° 421v) = *Historica Relatio* (Ratisbonne, 1672), chap. XVII, p. 223. Nous citerons le manuscrit sous la simple rubrique : *Historia*.

Historica Narratio de Initio et Progressu Missionis Societatis Jesu apud Chinenses, Viennae Austriae, 1665, — L'éditeur de l'*Historica Narratio*, est probablement le Père JEAN FORESI. Il avait entre les mains un manuscrit de l'*Histo-*

SCHALL, JEAN ADAM, *Apologia* (de 1652), dans les archives de la Compagnie, *Jap. Sin.* 143, nº 6, fº 96r-147r.

STEINHUBER (Kardinal Andreas), S. J., *Geschichte des Collegium Germanicum Hungaricum in Rom*, 2 volumes. Fribourg-en-Brisgau, 1906.

VAETH, ALFONS, S. J., *Johann Adam Schall von Bell.* Cologne, 1933.

---

ria de 1658 ou 1659, exécuté par le Père Schall lui-même. Malheureusement le fervent humaniste, féru de classicisme et de beau langage, a fait disparaître de l'œuvre originale ce qu'il y avait de plus vivant et de plus pittoresque. En cherchant à les embellir, Foresi a gâté en grande partie les «Mémoires» du grand Jésuite colonais (cfr A. Vaeth. *Johann Adam Schall von Bell, S. J.*, p.358-359).

Historica Relatio de Ortu et Progressu fidei Orthodoxae in Regno Chinensi. Ratisbonae, 1672. Cette édition reproduit le même texte que l'*Historica Narratio*; elle est de plus augmentée de deux suppléments :

A) Intorcetta, Prospero, S. J., *Compendiosa Narratio de statu missionis chinensis* (1581-1669), Romae, 1671.

B) Intorcetta, *Catalogus Prodigiorum apud Sinas*, Romae, 1672. — Nous citerons cet ouvrage sous la rubrique : *Historica Relatio.*

MANNSEGG, SG. SCH. VON, *Geschichte der Chinesischen Mission unter der Leitung des Pater Johann Adam Schall, S. J.* Aus dem lateinischen übersetzt und mit Anmerkungen begleitet. (Traduction faite sur la première édition de l'*Historia*, = l'*Historica Narratio*) Vienne, 1834.

CHAPITRE PREMIER

L'APPEL DE DIEU.

L'ENFANCE.

Adam Schall von Bell naît à Cologne, le 1er mai 1592[1], de Henri Degenhard et de Maria Scheiffart de Mérode[2]. Anoblie dès le XIVe siècle, en la personne de Rupert Schallo, sa famille comptait un glorieux passé. Adam Schall allait la rendre célèbre.

Les fées semblent, il est vrai, s'être empressées autour de ce berceau : dons de la race, de la ville natale et de la patrie, confondus aujourd'hui dans l'inconscience de l'âme encore endormie, n'ont pas été épargnés au futur missionnaire. De sa famille Jean Adam hérite le goût du risque, l'amour du danger. Quand nous le verrons si crâne au milieu des périls, dans la tempête et devant les « barbares » mandchous, nous nous souviendrons qu'au début du XVe siècle, un Jean Schall, plus aventurier que chevalier, en compagnie de son fils et d'un de ses parents, aimait à s'élancer du château fort de Vorst, près de Frechen, pour exécuter des randonnées de vautour, sans se soucier des menaces de la ville de Cologne. Cette même audace, mais ordonnée et maîtrisée, fera battre le cœur du descen-

1. Jusqu'ici tous les historiens regardaient l'année 1591 comme celle de la naissance du futur Jésuite. Voir encore J. SCHMIDLIN, *Katholische Missionsgeschichte*. Steyl, 1924, p. 273, note 2. Il suit en cela le Père HUONDER, art. *Schall*, dans *Kirchenlexikon*, t. X, col. 1754. Dans une note critique le Père Vaeth établit longuement la vraie date. Cfr *Johann Adam Schall von Bell*, Cologne, 1933, p. 4-5, note 12.

2. De ce mariage naquirent deux autres enfants : Jean Reinhard, l'aîné, qui mourut chanoine de Hildesheim, et Henri Degenhard, le cadet. Cfr A. VAETH, *l. c.*, p. 4.

dant. La fermeté de caractère, la constance dans l'action, aux mauvais jours l'entêtement, tel est chez Jean Adam, le legs de la race. Legs judicieusement symbolisé dans le blason familial que les yeux du bébé fixent sans doute parmi les dentelles du berceau. L'âme chevaleresque du futur conquérant des âmes s'exprime d'avance dans cette double rangée de chevrons parallèles échiquetés qui s'avancent au milieu du champ d'azur, et dans ces ailes d'aigle éployées au-dessus du cimier. — Les éclats de rire et les plaisanteries ne font jamais défaut à un vrai Colonais. Schall en possédera une réserve inépuisable. — Mais cette âme rayonnante, exubérante, frissonnera aux moindres contacts, s'irritera des critiques et des résistances, fusera en boutades piquantes, et parfois se sentira lasse, mélancolique, triste. A ces traits nous reconnaîtrons le rhénan.

***

En 1604 Schall a douze ans. Il a terminé ses études primaires. Émancipé de l'école « triviale »[1], il est en âge d'entrer au collège « des arts ». Trois établissements assurent à Cologne ce degré d'instruction : Le « Montanum », le « Laurentianum » et enfin le « Tricoronatum ». Ce dernier est dirigé par les Jésuites. Fondé en 1556, il n'avait cessé de prospérer malgré les embarras financiers et les tracas suscités par les collèges rivaux. A la fin du XVIe siècle, il représente une véritable forteresse du catholicisme. Les protestants l'appellent « collège du diable » (collegium diabolicum) ; par ce nom ils rendent involontairement hommage à son prestige et reconnaissent son influence. Mille élèves environ, et parmi eux beaucoup de nobles,

1. En allemand « Trivialschule » (cfr A. VAETH, *Schall von Bell*, p. 11).
Il est possible que les parents de Schall, suivant l'habitude en usage dans beaucoup de familles nobles, aient pris à leur service un précepteur particulier pour la première instruction de leurs enfants.

allemands ou étrangers, fréquentent les cours[1]. « Dans le Tricoronatum, pensent sans doute les parents Schall, notre enfant recevra une solide formation chrétienne ; il n'y sera pas dépaysé ». L'expérience faite avec leur aîné, Jean Reinhard, les a d'ailleurs pleinement satisfaits. Leur choix est fixé. Au commencement des cours de l'année 1604, Jean Adam, conduit par son frère, se dirige vers le collège des Jésuites.

*
* *

Nous ne savons presque rien de la période qui va suivre. Une ou deux allusions recueillies dans des lettres, quelques indications consignées dans les diaires du collège, lueurs intermittentes ! nous n'avons rien d'autre pour nous guider[2]. Parmi les condisciples d'Adam, un peu plus âgés que lui, il faut signaler Goswin Nickel, futur général de la Compagnie. Promu bachelier, le jeune Schall doit subir le traditionnel « Baptême des renards ». Longtemps, il gardera le souvenir des vexations et des plaisanteries de mauvais goût dont les « depositores » l'accablèrent ; ainsi que du régal copieux, que, pauvre victime, il avait dû faire servir à ses bourreaux[3]. De ses talents et de ses succès nous ne savons rien. Il semble cependant qu'il acquiert durant ces années une vraie maîtrise dans la langue de Cicéron. Il l'écrira toujours avec limpidité et même élégance. Des documents plus fermes attestent la piété du futur apôtre. La seconde année de grammaire,

1. Vers la fin du siècle, le chiffre des élèves est exactement de 1010. Il ne sera jamais dépassé (cfr B. DUHR, *Geschichte der Jesuiten*, t. I, p. 45).

2. Nous ne possédons presque pas de renseignements sur la jeunesse du Père Schall. Les archives de la famille sont perdues ; et l'histoire des résidences de la Compagnie à Cologne présente de grosses lacunes pour les années qui nous intéressent. Le 4 avril 1621, le feu anéantit une partie de la bibliothèque, les archives, l'église et une partie des bâtiments du collège.

3. Sur cette cérémonie burlesque, voir J. KUCKHOFF, *Die Geschichte des Gymnasium Tricoronatum*, Cologne, 1931, p. 207 sq. ; un spécimen de diplôme délivré à cette occasion au patient se trouve reproduit à la page 400 du même ouvrage — Les Jésuites essayèrent en vain de faire cesser cet abus

il fait partie de la congrégation des saints anges[1]. Bientôt même il figurera parmi les dignitaires de cette association. Au début d'octobre 1605, il est élu assistant ; et le 19 février 1606 il devient conseiller et secrétaire. La « Parthenica minor » enfin ouvre ses portes à l'humaniste.

PRÊTRE.

L'adolescence est l'âge des rêves et des ambitions. Le jeune homme bien né s'exalte aux noms évocateurs de dévouement et de sacrifice. Savant, médecin, général, prêtre..., sur quel idéal le généreux et pieux Colonais va-t-il fixer son regard ? Plus d'une fois, dans les sermons publics, ou dans les causeries plus intimes adressées aux seuls congréganistes, il a entendu parler du sacerdoce. Peu à peu le désir de devenir prêtre va s'imposer à lui. Il est encouragé — on peut du moins le supposer — dans cette voie nouvelle par l'éminent directeur de la « République angélique », le liégeois Henri Follaeus[2]. Mais de tragiques événements allaient fixer sa décision. Depuis 1605 Cologne vivait des jours de malheurs. La peste décime la population. Le « Tricoronatum », réduit à fermer ses portes, trois mois durant, suspend cours et classes. La mort frappe à toute porte et jette bas illusions et rêves ; le « Vanitas vanitatum » doit résonner profondément dans l'âme du jeune Schall. Il ne s'attachera pas à ce qui peut mourir. Son parti est pris. Sans attendre davantage, suivant l'exemple d'un parent de sa mère,

1. La congrégation des saints Anges, dont le Jésuite liégeois Henri Follaeus est probablement le fondateur, ne fut reconnue officiellement par le Père Aquaviva qu'en 1608. Elle a toujours été regardée comme une sorte de séminaire de la Congrégation mariale. Pour faire partie de cette dernière il fallait être humaniste, et à partir de 1617, rhétoricien (cfr B. DUHR, *Geschichte der Jesuiten*, t. II, 2, p. 91. Fribourg en Brisgau, 1913. — Sur l'organisation de la Congrégation des saints Anges, au Tricoronatum, cfr KUCKHOFF, *l. c.*, p. 254 sqq.).

2. Le Père Henri Follaeus, d'abord professeur au Tricoronatum depuis 1587 jusqu'à 1601, dirigea ensuite pendant 27 ans la congrégation des saints Anges, appelée familièrement par les élèves la « république angélique » (cfr J KUCKHOFF, *l. c.*, p. 254-255).

Adrien Scheiffart de Mérode, mort en 1584, à 25 ans, il prépare son entrée au Collège germanique. Il allait y retrouver plusieurs de ses compatriotes[1]. Jean Adam dit adieu à sa mère[2], à toute sa famille et part, sans se douter qu'il quitte pour toujours sa patrie et sa ville natale. Jamais ici-bas, il ne reverra les siens.

*
* *

Vers la fin de mai ou au début de juin, de l'année 1608, accompagné d'un serviteur, Schall entre par la « Porta del Popolo », dans la ville éternelle. D'un pas décidé, il se rend auprès du Père Philippe Rinaldi, vice-recteur du Germanique, pour solliciter son admission dans le célèbre séminaire[3]. L'accueil est plutôt réservé. Malgré les paroles courtoises, Schall peut deviner que le supérieur est surpris, presque mécontent de le voir. Il avait été décidé que les candidats ne seraient admis qu'après vingt ans révolus. Seuls les jeunes nobles, aux termes de la Bulle de la constitution, jouiraient du privilège de pouvoir se présenter à seize ans. Jean Adam avait à la rigueur l'âge requis. Mais dans une lettre du 24 avril, le Père Rinaldi avait expressément recommandé au vice-recteur de Cologne le Père Jean Léon, de ne lui envoyer son protégé que lorsqu'il aurait ses dix-sept ans bien sonnés. Aussi, le six juin, dans une missive adressée au recteur du collège, le Père Scheren, se plaint-il vivement de cette manière expéditive de lui imposer le candidat, et des embarras où ce « petit enfant » (tantillus puer) le met. Vers la fin de la

1. De 1600 jusqu'à 1655, on compte au Collège Germanique environ 100 élèves, originaires de familles nobles ou bourgeoises de l'archevêché de Cologne (cfr A. Steinhuber, *Geschichte des Kollegium Germanikum Hungaricum in Rom*, t. I, p. 407 sq. Fribourg en Brisgau, 1906).

2. Le père, semble-t-il, était déjà mort avant le départ du fils ; la mère mourra en 1621 (cfr A. Vaeth, *l. c.*, p. 17).

3. En l'absence du recteur Castorio, envoyé a Venise, c'est le florentin Philippe Rinaldi qui dirigeait le collège depuis 1605-1608. Cfr A. Steinhuber, *Geschichte des Collegium Germanikum*, t. I, p. 373, note 2. Fribourg en Brisgau, 1906.

lettre cependant, — rayon de soleil après l'averse — un sentiment de bonté et de pitié se manifeste. Il écrit : « Le jeune homme (Adam Schall), me fait excellente impression, mais il est vraiment trop petit, il a l'air trop « enfant » pour être admis[1]. Mais l'obstacle n'est pas insurmontable. Informé du contre-temps par le Père Scheren, provincial du Bas-Rhin depuis le 22 juin, l'évêque auxiliaire de Cologne, le duc Ferdinand de Bavière, intervient auprès du Père général, le Père Aquaviva. Une lettre datée de Bonn obtient sans tarder la faveur désirée[2].

Après les quarante jours de probation réglementaires, le 24 mai 1609, le nouveau germanique est admis à signer la promesse d'observer la bulle de la constitution et les règles du collège[3]. Dans une lettre du 13 septembre, adressée au Père Copper, recteur du Tricoronatum, depuis le 22 juin 1608, le Père Rinaldi pleinement satisfait du jeune philosophe, ne manque pas d'en faire l'éloge. Il

---

1. *Registre des Lettres*, conservé au Collège Germanique, 1608, p. 163 sq.

2. La réponse du P. Aquaviva est du 26 juillet 1608.La reconnaissance de la Compagnie envers sa Seigneurie et toute la maison de Bavière, lui faisait une joie d'obtempérer à la requête (cfr *Epistol. General.*, 1600-1610, 304 v.). — Le duc Ferdinand de Bavière administrait le diocèse au nom de son oncle, le prince électeur Ernst de Bavière (1612). (Cfr KARL UNKEL, *Die Coadjutorie des Herzogs Ferdinand von Bayern im Erzstift Köln*, dans *Histor. Jahrb*,. t. VIII, (1887), p. 245-270 ; 583-608).

3. La promesse transcrite par Schall se trouve dans le « *Liber iuramentorum* »,a. 1584-1627. La voici : « Ego Joannes Adamus Schal (sic) a Bell, Dioecesis Coloniensis, intellecto huius sancti collegii instituto eius me legibus et constitutionibus libenter submitto ac summi Pontificis intentionem in litteris Apostolicis expressam secuturum coram Deo et Vobis promitto ac iuro me velle statum ecclesiasticum amplecti et ad omnes sacros ordines etiam presbyteratus, cum visum fuerit superioribus, promoveri, cumque iidem mandaverint in patriam me statim reversurum, Iuris civilis aut medicinae studia non professurum, aliam rationem vitae, aulicam praesertim, non secuturum, sed continuo, ubi e collegio dimissus fuero, in Germaniam ad iuvandas animas me remigraturum, etiam ante constitutum studiis ordinarium terminum, si ita animarum saluti conducere aut pro collegii commodo superioribus videbitur expedire. Collegii vero instituta secundum superiorum interpretationem me observaturum nec a communi omnium alumnorum vivendi ratione descessurum.

Romae, die 24 Maii, 1609,

Idem ut supra
Ioannes Adamus Schall a Bell,

s'inquiète cependant de voir « le bon et noble jeune homme si pâle et si maigre »[1].

JÉSUITE.

Pendant qu'il se livre aux spéculations philosophiques et approfondit la métaphysique des causes, Schall s'éprend d'un idéal nouveau. Cet ambitieux des cimes rêve d'une perfection plus haute, d'une donation plus totale à Dieu. Il songe à se faire religieux. Ce désir d'une vie plus parfaite l'attire, comme elle attira dans le passé plusieurs de ses ancêtres : bénédictins, cisterciens, dominicains[2]. Presque tous les ans — le fait est fréquent de nos jours encore — Jean Adam voyait des condisciples émigrer du Germanique au noviciat des Jésuites[3]. Le désir de les imiter naît en lui, prend corps, et s'affermit d'année en année. Il consulte, prie. A la fin de sa philosophie (1611), convaincu que Dieu le veut Jésuite, il n'hésite pas, et entre le 20 octobre au noviciat de Saint-André du Quirinal. Le Germanique, cependant, conservera toujours une place de choix parmi ses affections. Dans sa première lettre de l'Extrême-Orient il s'entretiendra avec ceux qu'il considérera toujours comme ses condisciples, et gardera jusqu'à la fin de sa vie un souvenir reconnaissant au Père Jacques Nusbaum de Dieburg, son ancien directeur de conscience.

De ces années de noviciat, nous ne savons que peu de chose. Au mois d'octobre 1613, Schall est désigné pour servir les malades dans un hôpital, celui du Latran ou celui de la Consolation. Un soldat refuse obstinément de se confesser. « Saint Patriarche, mon patron, se serait écrié Jean Adam, venez au secours de votre enfant, qui se trouve sur le chemin de la damnation. » Dès le lendemain ajoute la

1. *Recueil des lettres*, conservé au Collège Germanique, a. 1608, p. 303.
2. A. VAETH, *l. c.*, p. 28.
3. Pour ces années-là on peut citer : Wolfgang Grauenck, Peter Klinckhardt de Wurtzbourg et Andreas Cappitel (Capitell) de Feldkirch (cfr VAETH, *l. c.*, p. 28, note 29).

chronique, le pécheur se convertit. Notons en passant ce trait personnel de la piété du Père Schall. Toute sa vie il invoquera volontiers son patron: Adam. Aux heures usantes d'un labeur en apparence stérile, l'infatigable ouvrier du Christ aimera à s'encourager par le souvenir du travail pénible, expiatoire dont Adam, le premier, a donné l'exemple.

Plus tard, envoyé en pèlerinage, il se dirige en compagnie de deux autres novices vers l'Ombrie. Tous trois gagnent Todi pour y visiter l'église de la Sainte-Croix. Réduits à passer la nuit dans une auberge, les pèlerins sont introduits dans une chambre. De jeunes voyageurs s'y trouvent déjà, échangeant de hardis propos et riant aux éclats. Tout à coup l'un d'entre eux remarque les trois religieux ; « il y a des Jésuites ici », observe-t-il. La conversation trop libre s'arrête net. Schall a-t-il joué un rôle actif dans cet incident; son regard, qu'il savait rendre terrible à l'occasion, a-t-il imposé silence au groupe déchaîné ? Le chroniqueur ne nous l'apprend pas[1].

A la fin du mois d'octobre de l'an 1613, le temps de probation écoulé, le novice, devenu théologien, passe au Collège romain, Il y restera quatre ans, jusqu'à l'achèvement de ses études.

MISSIONNAIRE.

Le 2 janvier 1616, Schall adresse au Père Mutius Vitelleschi, Général de la Compagnie, une lettre où il lui exprime le souhait d'être envoyé aux Indes et spécialement en Chine. « Depuis longtemps, écrit-il, depuis mon noviciat, j'ai ce désir véhément[2]. » Ce furent vraisemblablement, les

1. Cfr A. VAETH, *l. c.*, p. 29-30.

2. Voici la lettre toute entière : Ego Adamus Schall quamvis indignissimus confisus tamen in eadem Dei benignitate qua vocari me sentio, expono desiderium meum, quod est proficisci ad Indos Orientales, praecipue vero ad Sinas, *quod a multo jam tempore summopere optavi, cum scilicet adhuc essem Novitius,* Itaque cum jam non videatur amplius celandum, post maturam considerationem

lettres pleines d'enthousiasme et d'espoir, du Père Matteo Ricci, et de son successeur le Père Longobardi, qui orientèrent vers les missions cette âme zélée, toujours en quête d'horizons nouveaux. Un autre missionnaire devait fixer sa décision. Au mois de décembre 1614, arrive à Rome le Père Nicolas Trigault. Le Père Longobardi l'avait envoyé en mission secrète auprès du Pape[1]. L'ardent apôtre profite de son séjour pour entreprendre à travers les différents pays, une tournée de propagande. La mission de Chine a besoin de ressources et plus encore de missionnaires. Admirablement équipé pour cette tâche, orateur excellent, écrivain de renom[2], entreprenant, audacieux, infatigable, le Père Trigault attache à lui les âmes, les élève au-dessus d'elles-mêmes et les entraîne dans la voie du sacrifice. Partout où il passe, dans la Toscane, en France, en Flandre, à Trèves, à Cologne, en Bavière, en Espagne et en Portugal, les aumônes affluent, les vocations surgissent. Une foule de demandes aux missions arrivent alors au Père Général de la Compagnie. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, le mouvement en faveur de la Chine,

---

et multas orationes ac opera pia, quae Deo in hunc finem obtuli, post exercitia spiritualia quae istis diebus ad eundem finem direxi, patefacio id R. P. V. sperans me non aegre id impetraturum ad quod a Spiritu Sancto tantopere videor impelli, syncere enim fateor non humanas ob causas moveri me, sed potius Dei gloriae et animarum salutis desiderio ; nam humanas rationes attendere si voluero, illae potius in Germaniam me reverti suadent. Verum obedire Deo satius duxi, hoc enim me facere arbitror cum vocationem meam aperio... (citée par A. HUONDER, *Deutsche Jesuitenmissionäre des* 17. *und* 18. *Jahrhundert*, p. 207. Fribourg-en-Brisgau 1899).

1. Le Père Longobardi avait envoyé le P. Trigault auprès du pape pour lui exposer les succès et les besoins de la mission. Il l'avait chargé plus spécialement de demander des facilités pour la création d'un clergé indigène. Le 26 mars 1615, Paul V les accordait. Le pape permettait aux prêtres de la mission de se conformer aux lois de la politesse locale en disant la messe la tête couverte ; il consentait qu'on traduisît les Livres saints en chinois mandarin ; il autorisait enfin les futurs prêtres indigènes à se servir de leur langue nationale comme langue liturgique. Privilège semblable à celui qui jadis fut accordé aux saints Cyrille et Méthode. Le bref fut expédié, mais, on ne sait pourquoi, ne fut jamais remis aux Jésuites (cfr G. GOYAU, *Les missions de Chine*, dans *Histoire Générale comparée des missions*, par le Baron DESCAMPS, p. 410-411, Paris, 1932.)

2. En 1615 il publia l'*Expeditio Sinensis* (cfr sur cet ouvrage dont la publication fut un véritable événement, AUG. COLOMBEL, *Histoire de la Mission du Kiang-Nan*, t. I, p. 278-280.)

déclenché par le grand propagandiste, se poursuivra[1]. Au contact personnel de cet apôtre, le Père Schall est définitivement conquis. Aussitôt le Père Trigault lui propose de l'accompagner dans sa tournée ; mais, sur le sage conseil du Père Piccolomini, le théologien résiste à la tentation de l'action immédiate et préfère ne pas interrompre ses études. Il se contente de manifester au Père Mutius Vitelleschi son attrait pour les missions lointaines[2]. Sa demande est acceptée. Après avoir reçu l'onction sacerdotale, les études théologiques terminées, le Père Schall s'achemine sans retard vers Lisbonne afin d'y attendre le Père Trigault. Mais celui-ci ne devait arriver dans la capitale portugaise qu'en février 1618. Ce n'est pourtant, que le 16 avril de cette année-là que le « *Bon Jésus* » ayant à son bord le Père Trigault, le Père Schall et vingt-et-un missionnaires destinés à l'Extrême-Orient, lèvera l'ancre et cinglera vers la Chine...

Traversée des plus pénibles ! La peste touche équipage et passagers. On compte jusqu'à trois cents malades le même jour. Quarante-cinq voyageurs, dont cinq missionnaires, sont emportés par le fléau. Surmené par le service des malades, Schall, à son tour, est terrassé par la fièvre (6 juin). A peine guéri, il reparaît à son poste de dévouement. L'épidémie diminue, et voici que des mutineries de matelots provoquent d'autres désagréments. Elles éclatent, une première fois, le 23 août, après la mort du capitaine du navire ; et une seconde fois, à l'occasion d'une disette. Les deux fois, le Père Trigault réussit à rétablir la paix. Tous ces contretemps désorganisent forcément la vie de prière et d'étude des religieux ; ils rendent tout règlement illusoire. Du moins s'efforcent-ils de s'assurer quelques

1. Sur cette tournée de propagande voir Aug. M. Colombel, *Histoire de la Mission du Kiang-Nan*, t. I, p. 269-284. — Voir également une notice sur le Père Trigault dans L. Pfister, S. J., *Notices biographiques et bibliographiques sur les Jésuites de l'ancienne mission de Chine* (1552-1773), t. I, n° 32, p. 111-120. Chang-Haï, 1932.

2. C'est cette lettre que nous avons reproduite plus haut, p. 20, note 2.

heures de recueillement et de travail. Parmi les missionnaires, se trouve un Allemand, savant de grande valeur : Jean Terrentius, ou Schreck. Né dans le diocèse de Constance, en 1576, il s'était fait un nom en Allemagne, comme médecin, philosophe et mathématicien. Keppler correspondait avec lui ; Galilée se disait son ami. En 1611, en pleine gloire, il quitte le monde et entre dans la Compagnie de Jésus[1]. Sa science ne lui sera pas inutile. Pendant cette traversée, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, il donne à ses confrères des cours de mathématiques. Schall est sans aucun doute parmi ses auditeurs l'un des plus assidus. Plus tard, quand nous verrons l'élève devenu à son tour un maître, nous nous demanderons étonnés : mais où donc a-t-il appris tout cela ? Et nous chercherons en vain une réponse satisfaisante. Du moins pouvons-nous, semble-t-il, regarder le Père Terrentius, peut-être comme le premier, certainement comme le plus grand de ses initiateurs.

Le temps passe vite quand on est occupé... et que la traversée s'effectue rapidement. Après cinq mois et demi, au lieu de sept, le 4 octobre 1618, le navire entre dans le port de Goa. Le Père Schall n'hésite pas à attribuer cette rapidité d'allure à l'intercession des saints de Cologne et de Trèves dont les voyageurs possèdent des reliques[2].

***

Dans la Rome de l'Asie, c'était le nom qu'on donnait à Goa, les missionnaires font une halte de plusieurs mois. Durant ce séjour, le Père Schall ainsi que le Père

1. Sur le Père Terrentius, cfr SOMMERVOGEL, *Bibliographie de la Compagnie de Jésus*, t. VII, col. 1928-1929. Paris, 1896 ; et LOUIS PFISTER, *Notices biographiques et bibliographiques sur les Jésuites de l'ancienne Mission de Chine*, t. I, n° 46, p. 153-158. Chang-Haï, 1932.

2. A. VAETH, *l. c.*, p. 44.

Kirwitzer[1] ont l'occasion d'observer la marche de deux comètes, visibles depuis le 24 novembre jusqu'au 11 janvier. Quelques jours plus tard, le 25 janvier, Schall est témoin d'une cérémonie grandiose. Dans l'église de Saint-Paul, sept cents catéchumènes reçoivent le baptême des mains de l'évêque du Japon. Le vice-roi lui-même et d'autres nobles sont les parrains des néophytes. Dans une lettre du 9 février 1619, le Père Schall fait part aux élèves du Germanique de ses impressions sur tout ce qu'il voit et entend. Missive intéressante parce que Jean Adam s'y révèle, comme il nous apparaîtra toujours, observateur perspicace et pourtant naïvement crédule. Il note l'indolence des Portugais contrastant avec l'activité des Hollandais et des Anglais, s'intéresse à la découverte de mines d'argent faite au Zambèse ; et, sans sourire, enregistre le bruit que le grand Mongol, pour faire la guerre aux Perses, a rassemblé 15.000 éléphants et 300.000 chevaux[2].

Cependant le groupe des missionnaires, réduit par la peste, diminue encore. Le 6 décembre le Père Philippe Trigault va recevoir la récompense du magnifique dévouement qu'il avait déployé naguère sur le « Bon Jésus » au service des malades. Il est suivi de près par le frère scolastique Gonzalo Dias. Par ailleurs, quelques Pères destinés à la Chine sont dirigés vers d'autres missions. Sur les 22 partants, huit demeurent: les Pères Furtado[3],

---

1. Le Père Kirwitzer (Wenzeslas Pantaléon) était né à Kaden, en Bohème. Entré au noviciat de Brünn (province de Bohème),après ses études de philosophie et de théologie, il enseignait les mathématiques au collège de Gratz, quand le Père Nicolas Trigault le détermina à demander la mission de Chine. Il mourut à Macao le 22 mai 1626, avant d'avoir pu pénétrer en Chine et donner la mesure de sa valeur (cfr Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques* (1552-1773), t. I, p. 160-161. Chang-Haï, 1932).

2. Cfr A. Vaeth, *l. c.*, pp. 48, 355

3. Le Père François Furtado, né à Fayal, une des Açores, en 1587, était entré dans la Compagnie en 1608. Longtemps il sera à la tête de la vice-province de la Chine (cfr Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques*, t. I (1552-1773) n° 45, p. 151-153. Chang-Haï, 1932.

Frois[1], da Cunha[2], Nicolas Trigault, Rho, Terrentius, Kirwitzer et le Père Schall.

Le séjour à Goa se prolonge par trop. Vers la fin de l'année 1618, le visiteur de l'Extrême-Orient invite le Père Nicolas Trigault à se rendre sans retard à Macao. Il faut pourtant patienter jusqu'au 20 mai 1619. Le chef du groupe, accompagné de Terrentius, s'embarque le premier et arrive à Macao le 22 juillet. Le Père Schall et le Père Kirwitzer prennent un peu plus tard un autre bateau. Leur traversée est des plus mouvementées. Dans le détroit de Malacca, le navire, surpris par la tempête, est jeté sur un banc de sable. Impossible de le remettre à flots, même allégé d'une partie de la cargaison. Que faire? Les deux missionnaires se rappellent alors qu'ils ont avec eux des reliques des onze mille vierges, compagnes de sainte Ursule, que la légende fait mourir martyres à Cologne. Ils les apportent sur le pont, font un vœu en l'honneur des saintes ; et voici que le navire dégagé reprend sa route. C'était le 28 juin. Dans la mer de Cochinchine une seconde tempête se déchaîne, faisant rage pendant trois jours et trois nuits. En dépit de ces contre-temps, le 15 juillet 1619, les missionnaires sont en vue de Macao.

Schall, sur le pont, doit regarder cette terre vers laquelle il navigue depuis 15 mois : Macao, semblable à un vaste amphithéâtre, et par de-là le port, la Chine... mystérieuse... immuable... avec ses millions d'âmes qui attendent le sauveur qui les délivrera du « dragon ». La Chine, l'immense champ de travail ! Sera-ce le cent pour

1. Le Père Jean Frois (Froes), portugais, né en 1590 à Portalègre, entra dans la Compagnie en 1608. Arrivé à Goa, avec l'équipe qui accompagna le P. Nicolas Trigault, il reste pendant deux ans dans la ville portugaise, comme ministre de la maison professe. Il ne se rendra en Chine, ainsi que le P. Rho, qu'en 1624. Il y mourra le 11 juillet 1638. (Cfr Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques*, (1552-1773), t. I, (1932). n° 54, pp. 186-187.)

2. Le P. Simon da Cunha, né en 1590, dans une vieille et illustre famille de Coïmbre, entre dans la Compagnie le 13 janvier 1606. Il n'arrivera à Macao qu'en 1624 ; et entrera en Chine en 1629. Il mourra à Macao en 1660, après avoir rempli dans la mission les charges de vice-provincial et de visiteur. (Cfr Louis Pfister, *Notices biographiques*... t. I, n° 63, p. 198-200).

un promis au bon ouvrier, ou devra-t-il se contenter de semer, ou même de retourner la terre ? Qu'importe ! il travaillera, et Dieu, quand Il voudra, fera mûrir la moisson... Schall songe, et l'enthousiasme mais aussi l'effroi gagnent son cœur... Le bateau est tout près maintenant. L'immense amphithéâtre semble élargir ses bras, comme pour l'accueillir...

CHAPITRE II

L'ATTENTE A MACAO

SHEN-KIO[1].

Macao, colonie portugaise ! La Chine est toute proche ! Toute proche et bien lointaine encore pour nos missionnaires ! Trois ans le Père Schall attendra, trois ans pour franchir ces quelques « Li » qui le séparent du but. Les nouvelles sont mauvaises ici : il y a persécution. En terre chinoise il ne faut pas être pressé. Schall va l'apprendre.

A Nankin le vice-président du culte a décidé de détruire le christianisme. Le désarroi des affaires publiques, la veulerie de l'Empereur Shen-tsung[2], jouet d'un groupe de courtisans et de courtisanes, mais aussi, et c'est plus grave, des imprudences de nos missionnaires lui permettent de réaliser en partie son odieux projet.

Les conseils du Père Matteo Ricci n'ont pas été suivis. Jusqu'à sa mort (11 mai 1610), le Père n'a cessé de recommander à ses collaborateurs la discrétion et la prudence. « Une seule maladresse, répétait-il, peut anéantir tous les résultats obtenus. Pour faire avancer l'œuvre de Dieu rapidement et sûrement, il ne faut pas « enjamber sur la divine Providence ». Approuvé par des chrétiens éminents comme Paul, Léon et Michel, sa méthode n'était pas du goût de tous. Entre autres les Pères Longobardi et Vagnoni, missionnaires zélés mais peu clairvoyants, appelaient timidité cette sagesse, défiance excessive cette lenteur pru-

1. Pour ce qui va suivre, cfr Aug. Colombel, *Histoire de la Mission du Kian-Nan* (manuscrite), t. I, p. 204-268

2. Shen-tsung (1573-1620), de la dynastie des Ming, portait le surnom de Wanli

dente. Pour eux le temps était venu d'assurer en Chine la publicité la plus retentissante à l'Évangile.

Aussi Longobardi à Pékin, Vagnoni à Nankin, construisent des églises occidentales, donnent aux cérémonies le plus d'éclat possible. Le Père Vagnoni va même jusqu'à composer une supplique destinée à l'Empereur : il lui demande d'approuver officiellement la Loi chrétienne, d'en autoriser la prédication dans tout le royaume, de lui accorder les mêmes privilèges qu'aux autres religions tolérées en Chine.

Les mandarins chrétiens unanimement réprouvent pareille démarche. Le docteur Paul Hsü Kuang-k'i s'élève contre une illusion qu'il sait dangereuse et qu'il faut à tout prix dissiper. « Chaque fois, précise-t-il, que j'ai pris part au conseil suprême de l'Empire, on a discuté pour savoir comment chasser les Portugais de Macao ; cette année trois pétitions, adressées à la Cour impériale, sollicitent le renvoi des Pères, émissaires du Portugal ». — La supplique n'est pas envoyée ; et c'est heureux. Mais déjà il est trop tard ! Les païens manifestent contre les cérémonies bruyantes, les prédications publiques. Le peuple est ému. — Shen-kio, le vice-président du culte de Nankin, jaloux d'ailleurs des docteurs chrétiens : Michel et Léon, peut se donner l'illusion de satisfaire le seul désir du peuple en attaquant ceux qui viennent de provoquer par leur faute la colère des Chinois contre l'étranger.

Il adresse, au mois de mai 1616, un premier acte d'accusation à la cour. « Les Pères prétendent annoncer la religion du Seigneur du Ciel qui règne sur la terre entière, alors que l'Empereur est le seul Maître.Ils ont l'audace de fixer le cours des étoiles et défendent d'offrir des sacrifices aux ancêtres. » Le document, très habilement rédigé, est plus perfide qu'il n'y paraît à première vue. Les « caractères » à double sens permettent une traduction sensiblement différente de celle que nous venons de donner : « des chiens d'étrangers, propagateurs d'une doctrine

pernicieuse, veulent détruire la domination de l'Empereur, que le Ciel à créé maître ; ils fomentent l'insurrection et permettent aux fonctionnaires d'agir à leur guise. » — La conclusion s'impose. Mais le vice-président du culte la suggère seulement : éloigner les étrangers de 80.000 « Li », confisquer leurs livres, instituer une enquête pour s'informer du moment précis où les missionnaires sont arrivés en Chine, de leur nombre actuel, dépister ceux qui les ont aidés. « Alors la paix régnera 10.000 fois 10.000 années ».

La réponse se fait attendre. Shen-kio revient plusieurs fois à la charge[1]. Enfin, l'argent aidant, le 3 février 1617 un décret persécuteur est promulgué. Quatre missionnaires sont bannis : les PP. Didace de Pantoja[2] et Sabbathino de Ursis (Pékin)[3]. Alphonse Vagnoni et Alvaro de Semedo (Nankin)[4]. Quatorze Jésuites, hospitalisés par des mandarins, passent inaperçus. Les deux Jésuites arrêtés à Pékin sont traités avec égards et dirigés vers Canton (18 mars 1617). Shen-kio, lui, traite sans ménagement ses deux prisonniers : dix coups de bambou bien appliquées sur les pieds de Vagnoni ouvrent, au témoignage de Semedo, des plaies profondes et douloureuses qui mettront un long mois à se refermer. Le Père Semedo, malade, échappe à la baston-

---

1. Cfr COLOMBEL, *Histoire de la mission du Kian-Nan*, t. I, p. 209-212.

2. Le Père Didace de Pantoja, né en 1571 à Valdemara, en Espagne, entré au noviciat de la province de Tolède à l'âge de 18 ans, partit en Chine avec le Père Longobardi en 1596. Le Père Valignani l'envoya en 1599 à Nankin pour assister le Père Ricci. Dans une première persécution, en 1611, il fut malmené par la populace ; dans cette nouvelle persécution il est exilé et meurt peu de jours après son arrivée à Macao (cfr LOUIS PFISTER, *Notices biographiques et bibliographiques*, t. I, 69-71).

3. Le Père Sabbathino de Ursis naquit en 1575 à Lecce, dans le royaume de Naples. Parti en missions en 1608, il est envoyé dans la suite à Pékin. Il y demeura jusqu'à son exil en 1617. Il mourut à Macao le 3 mai 1620. (Cfr LOUIS PFISTER, *Notices biogr. et bibliogr.*, t. I, n° 30, p. 103-106).

4. Le Père Alvaro de Semedo, portugais, né en 1585, entra au noviciat à l'âge de 17 ans. En 1608 il gagna les Indes et termina ses études à Goa. Il est envoyé à Nankin en 1613, et devient le compagnon inséparable du Père Vagnoni pendant la persécution de 1616. Exilé à Macao, il put cependant rentrer à l'intérieur de la Chine en 1620. Il est le premier parmi les Européens qui vit la fameuse Stèle nestorienne, découverte en 1625. Il mourra à Canton en 1658. (Cfr LOUIS PFISTER, *Notices biogr. et bibliogr.*, t. I, p. 143-147. — SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VII, p. 1113-1115. Paris, 1896).

nade[1]. Mais les deux Pères, enfermés dans d'étroites cages, sont dirigés vers Macao[2].

En janvier 1618, ceux qui avaient souffert pour leur foi se retrouvent dans la ville portugaise. L'un d'eux, le Père de Pantoja, y meurt le même mois.

Les missionnaires demeurés libres, gardent cependant confiance et se remettent au travail. Mais, nouvelle alerte ! Shen-kio, leur grand ennemi, est nommé conseiller d'État (Kolao) en 1622. Profitant de toutes les occasions, il attaque les chrétiens, les calomnie, les accuse d'appartenir à l'organisation secrète de la « blanche rose de la mer ». Au mois d'octobre de cette même année le malheureux connaît à son tour la disgrâce de l'Empereur et meurt le 19 avril 1624. La mission est sauvée !

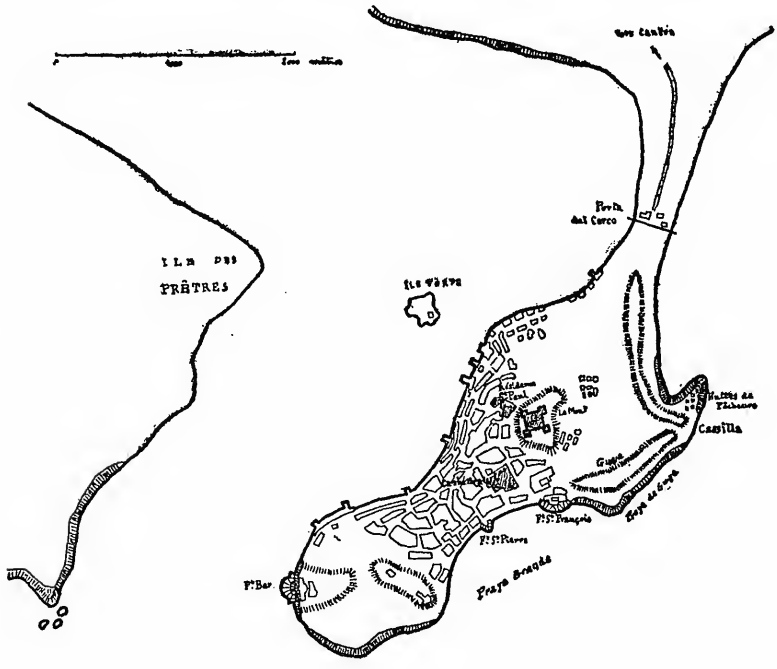
Lorsque, le 15 juillet 1619, au fort de la persécution, le Père Schall aborde à Macao, la mission est menacée, l'œuvre des missionnaires gravement compromise. Il n'est question que de ces tristes événements parmi les 60 à 80 Jésuites, dont 6 de la mission de Chine, qui composent la communauté. Chacun y dit ses regrets pour le passé, ses craintes pour l'avenir. Précieuse initiation pour le nouvel arrivé. Curieux et observateur, il s'intéresse vivement sans doute,

---

1. Cfr SEMEDO, *Histoire universelle de la Chine*, p. 328. Lyon, 1667.

2. Voici comment le Père Semedo lui-même raconte les événements que nous venons de rappeler : On nous mit dans une cage de bois fort estroite, avec une chaine au col, les fers aux pieds, les cheveux longs, les habits mal adjustez, en témoignage que nous estions des estrangers et des barbares, et aussi renfermez comme bestes, on nous porta le 30 avril 1617 de la prison à un tribunal pour faire sceller nos cages du sceau du Roy. On portoit devant nous trois grandes tables, avec la sentance du Roy escrite en grosses lettres, et défendant à tous les chinois d'avoir aucun commerce avec nous. En cet équipage, nous sortîmes de Nankin, refermez dans nos cages l'espace de trente jours, jusqu'à ce qu'estans arrivez à la première ville de la Province de Canton, nous fûmes présentez au Tyran, qui, après nous avoir aigrement repris de ce que nous avions esté si osez que de prescher une nouvelle loy à la Chine, nous mit entre les mains des Mandarins, qui nous traisnerent par tous les tribunaux avec un concours de peuple, qui à peine est croyable, et nous jettèrent hors de leur ville, pour prendre la route de Macao, où nous arrivâmes, après quelques journées de chemin. (Cfr SEMEDO, *Histoire universelle de la Chine*, p. 328-329. Lyon, 1667). — Pendant cette même persécution, les livres, les instruments scientifiques, les meubles des Pères furent confisqués ; l'église et les maisons détruites ; leurs matériaux employés à d'autres constructions. (SEMEDO, *l. c.*, p. 328).

à tous les détails des travaux et des souffrances des exilés mais retient la leçon ! Le Père Vagnoni lui-même l'initie au mystère de la langue chinoise mais aussi, plus qu'il ne le pense, au mystère de l'âme chinoise. Les prouesses de ce Père et de ses compagnons avec leurs conséquences



MACAO

(D'après Ljungstadt — daté de 1834 — reproduit dans Colombel, *Histoire de la mission de Kiang-Nang* (lithographiée), t. I, p. 588)

trop actuelles révèlent au jeune missionnaire les difficultés et les exigences de son apostolat de demain. Mille ans sont un jour aux yeux de Dieu ! aux yeux de la Chine aussi. Immuable dans ses traditions séculaires, elle n'admet pas d'être brusquée; celui qui veut aller vite perd la «face» dans ce pays où la ligne droite n'est pas le plus court chemin d'un point à un autre.

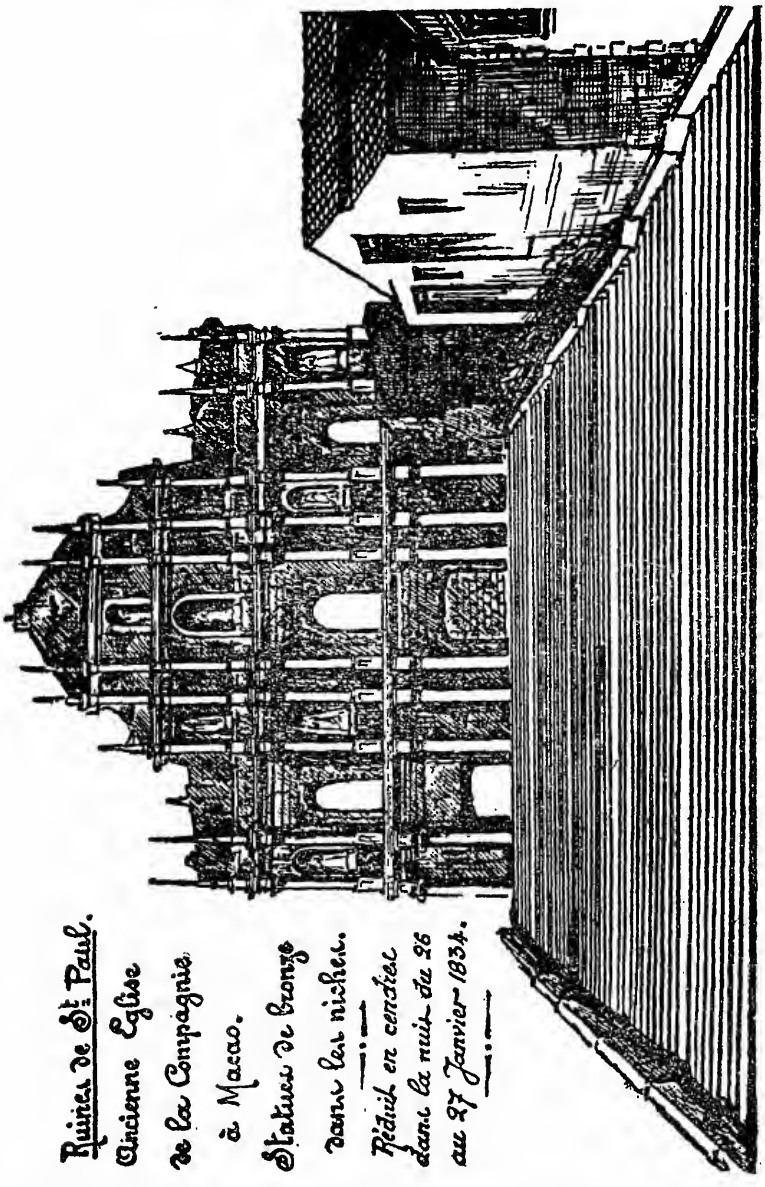
LES HOLLANDAIS.

Cependant, le 22 juin 1622, la mission, durement éprou-

vée par la persécution, allait connaître un nouveau danger. La menace ne venait plus seulement de Shen-kio, mais de la Hollande, établie non loin de la colonie portugaise, à Java et à Sumatra. Macao n'est aujourd'hui qu'une rade envasée, une ville morte, peuplée de couvents. Hong-Kong, îlot anglais sis en face d'elle, a triomphé depuis 1842 de celle qui fut longtemps sa rivale. En 1622, bâtie en amphithéâtre sur une péninsule rocheuse, au sud-ouest de la Chine, sa position est telle que le Portugal peut justement dire de Macao qu'elle est « son plus ferme appui en Orient ». Ce port assure, à qui le possède, le monopole du commerce avec le Japon, les Moluques et la Chine.

Les Hollandais, établis à Sumatra depuis 1599, le savent et ont résolu de s'en emparer; d'autant plus que leur envoyé — 1604 — Wybrand van Warwick, n'a pu négocier à Canton un traité de commerce avec la Chine. Les Portugais, forts de leur situation, s'y sont opposés. Les Hollandais chasseront donc les Portugais de Macao. Des démonstrations hostiles se produisent en 1600, 1603 et en 1607. A trois reprises, la flotte hollandaise s'avance jusque devant Macao et capture des vaisseaux portugais avec leur cargaison. En 1609, cependant, une période d'accalmie commence. La Hollande conclut, pour douze ans, une trêve avec l'Espagne et ses royaumes-unis, dont le Portugal, depuis 1580. A Macao, les Portugais utilisent le court répit qui leur est laissé pour fortifier la ville contre une attaque future, qu'ils prévoient certaine. Leur appréhension ne se réalise que trop tôt. En 1621, la trêve prend fin. Les Hollandais, plus assurés de vaincre, tentent l'aventure. De leur côté les autorités de Macao, alertées, ont réclamé à Manille des canons pour défendre la ville contre une attaque désormais possible. Le Jésuite délégué n'a obtenu que six pièces de petit calibre. Quatre, estimées hors d'usage, seront, sur l'ordre du Père Bruno, démontées et transportées au collège des Pères qui domine la ville. Défense insuffisante certes, et qu'il faudrait compléter. Il est trop tard.

Le 22 juin 1622, dix-sept navires hollandais bloquent le port. Trois d'entre eux, le lendemain, essaient de réduire



(D'après le P. Aug. Colombel, S. J., *Histoire de la Mission du Kiang-Nan*, (lithographiée) t. I, p. 599.)

le fort San-Francisco défendu avec courage. L'attaque échoue. L'isthme de Casilha, privé de défense, attire

l'amiral. Il décide un débarquement sur la rive est. Quelques huttes de pêcheurs ne l'arrêteront point; pas davantage le remblai élevé à la hâte. Le 24 juin une canonnade démolit le rempart de fortune, disperse la poignée de défenseurs postés sur la colline de Guya. Le débarquement commence. Frappé d'une balle, le commandant général des Hollandais, Reyertz, tombe. Ses hommes n'en poursuivent pas moins l'attaque. Deux compagnies transportent à terre canons et munitions. L'armée, certaine de la victoire, enseignes déployées, au son des fifres et des tambours, avance vers la ville ouverte et sans défense de ce côté-là.

Macao semble perdu. Pourtant la victoire est proche! Sur la montagne, non loin de la résidence des Jésuites, le canon des Portugais tonne à son tour. Mais pour peu de temps. Les assiégés ne possèdent que quatre malheureux boulets. N'importe! ils suffisent pour jeter la panique parmi les assaillants surpris. Les Hollandais doivent reculer pour contourner la colline qu'ils ont laissée sur leur gauche et se mettre ainsi à l'abri de l'artillerie. Ce mouvement de retrait à peine signalé, le Père Bruno, ministre de la résidence, prend un tambour et va par les rues de la ville, entraînant toute la population contre l'ennemi[1]. Le Père Schall n'est pas le dernier à suivre. Intrépide, il prend des armes, se mêle au combat et réussit même à capturer un capitaine hollandais. Devant cette attaque brusquée et inattendue, les Hollandais lâchent pied, tournent le dos et gagnent au plus vite leurs navires. Le combat a duré deux heures; l'ennemi a perdu près de deux cents hommes.

Tout l'Orient portugais célèbre la victoire de Macao par des feux de joie et des processions d'actions de grâces. Les Pères eux se réjouissent moins du triomphe du Por-

1. Pour les détails de cette bataille, cfr. P. CARAYON, *Documents inédits*, D. p. 41. — *Relation d'un voyage de la Flesche à Lisbonne, en* 1627, *par le P. Dominique le Jeune homme.* Poitiers, 1864. — et COLOMBEL, *l. c.*, t. I, p. 601-4.

tugal que du succès du catholicisme sur le calvinisme. Et ceci nous explique la part active que ces religieux prirent à la bataille. La conquête de Macao par les Hollandais ne signifiait pas d'abord pour eux la suprématie du commerce hollandais en Chine, mais la suprématie de leur religion. Défendre Macao, c'était interdire l'accès de la Chine aux Calvinistes et préserver la mission du protestantisme. Les mobiles différaient chez les défenseurs de Macao ; l'ennemi seul était commun. Nous ne demeurons pas moins surpris tandis que nous imaginons ces religieux, transformés en soldats, ramenant sus à l'ennemi la troupe qui fléchit et défendant, les armes à la main, les intérêts du catholicisme. Religieux-soldats, prêtres-soldats, ces mots ne s'accouplent pas sans effort dans notre esprit, même au lendemain de la grande guerre. Nous les acceptons pourtant ; ils sont de notre temps. Le geste de ces missionnaires, pour différent qu'il soit, ne paraissait pas moins normal alors. Autre temps, autres habitudes dont nous nous étonnons, à bon droit peut-être, mais que, sous peine d'injustice, nous ne devons pas séparer de leur contexte. Schall, rhénan, sait bien qu'il n'a voulu défendre que les droits du Christ, non ceux du Portugal. Là encore il retient la leçon : ne jamais admettre les Hollandais calvinistes en terre chinoise. Il s'en souviendra plus tard.

Après trois ans de longue attente, il est prêt. Il a entrevu, en ânonnant la langue aux beaux caractères, l'âme mystérieuse de la Chine ; il a bien compris que l'Occident ne peut entrer dans le céleste Empire. Déjà depuis longtemps, Schall a laissé parents, pays, habitudes chères. Il oublie maintenant jusqu'à ce dernier combat et ses odeurs de poudre. Pour prêcher le Christ, son âme d'Occidental veut devenir une âme de Chinois. Sous le nom de T'ang Jo-wang, Adam Schall aborde enfin la conquête des âmes.

CHAPITRE III

PÉNIBLES DÉBUTS D'APOSTOLAT

PREMIERS SUCCÈS

Vers la fin de l'année 1622[1], Schall quitte Macao et gagne Pékin. En cours de route, à Hangchow ou à Kiating, s'adjoint à lui le Père Longobardi, qui vient d'être remplacé comme supérieur de la mission par le Père Rocha[2]. Le 25 janvier, six jours avant le nouvel an chinois, les deux voyageurs sont accueillis dans la maison fondée par le Père Ricci[3]. Un certain malaise règne dans la communauté. L'édit d'expulsion, porté contre les Jésuites durant la persécution récente, n'est pas encore révoqué : la situation des Pères reste illégale. La prudence, la réserve sont de rigueur. Entraves fâcheuses pour des missionnaires ! Les mandarins chrétiens et le premier Kolao, eux aussi, émus de cette insécurité, cherchent à obtenir pour leurs protégés un permis officiel de séjour[4]. Un Chinois n'est jamais pris de court. Les gouvernants s'inquiètent du mouvement des troupes mandchoues et redoutent une invasion. Les mandarins chrétiens et le premier Kolao, sans prévenir

---

1. En été ou en automne, nous ignorons le moment précis.

2. Sur le Père Rocha, cfr. COLOMBEL, *Histoire de la Mission du Kiang-Nan*, t. I, p. 561.

3. La maison acquise par le Père Ricci, en 1605, se trouvait dans la ville du Nord (celle qui sera appelée plus tard ville des Tartares), près de la porte sud-ouest. Pendant la persécution, un chrétien l'avait achetée, et, de cette manière, l'avait préservée de la destruction. (Cfr COLOMBEL, *Hist. de la Mission du Kiang-Nan*, t. I p. 123 sq. ; A. VAETH, *l. c.*, p. 66.)

4. *Historia*, f° 181 v. — Schall dans ses « Mémoires » rappelle cet événement. Memini, cum post haec interiectis decem circiter annis, quibus nostri latitarunt, P. Longobardum iam senem ego juvenis Pekinum comitarer, isque cum socio, qui tunc ibi erat, Regi libellum supplicem obtulissent, nihil in eo aliud intendentes, nisi ut saltem praetextu — f° 182 r tormentorum aeneorum in aula detinerentur...

les intéressés, proposent aux chefs de l'État l'aide précieuse des Pères Longobardi et Dias le jeune, soi-disant techniciens de la guerre. L'offre est acceptée. Grâce à cette ruse, le permis est accordé, et la situation des Pères affermie.

Entreprenant et hardi, Schall n'est pas le dernier à mettre à profit la liberté octroyée pour nouer des relations autour de lui. L'instinct de curiosité, si vif chez les Chinois, facilite ses premiers essais. Il dresse une liste des ouvrages de mathématique et d'astronomie apportés de l'Europe, et la fait parvenir à la Cour impériale. Aux amateurs qui se présentent nombreux, Schall montre les appareils et leur en détaille le maniement. Le ministre des finances s'intéresse lui-même à ses nouveautés, et attend d'avoir éprouvé la science du Jésuite pour devenir son chaud partisan, presque son ami.

Une éclipse de lune est annoncée pour le 8 octobre 1623. Le ministre se fait remettre les calculs de Schall et, le jour venu, en constate la stricte exactitude. C'est une réussite ! Dès le lendemain, escorté de quelques fonctionnaires, il se rend auprès du Père, pour le féliciter et le prier, d'après un usage de politesse chinoise, de l'accepter comme «élève». Puis, s'adressant à ceux qui l'accompagnent : « La Chine en ce siècle, peut se glorifier d'avoir possédé deux hommes remarquables par leur science et leur vertu ; le Père Ricci et celui-ci, notre Maître. » Avant de se retirer, le ministre réclame une faveur. Une nouvelle éclipse de lune doit avoir lieu au mois de septembre 1624 ; que son « Maître » en établisse les calculs et les lui présente. Schall promet le service ; mais modestement et prudemment, décline l'honneur de traiter le Ministre comme son « élève ». Sans retard, Jean Adam se met au travail, et compose son premier ouvrage scientifique[1]. En même temps qu'il y déterminait

1. L'ouvrage comprendra deux petits volumes. Cfr. SCHALL, *Historia*, f° 183v. (VAETH, *l. c.*, p. 69) ; Lettere annue, 1624 (rapport du Père Kirwitzer) résumé dans R. STREIT, *Bibliotheca Missionum*, t.v, p. 756-759 ; N° 2127. Aix-la-Chapelle, 1929

le moment précis de l'éclipse, il en représentait, par des figures, toute l'évolution. A la date prévue, le ministre fait venir Schall dans sa maison. Nouveau succès ! Les prévisions du Jésuite se réalisent. Le mandarin, définitivement conquis, propose à son hôte de lui faire obtenir un traitement. Schall croit devoir ne pas accepter cette offre.

« *SOUS LE BOISSEAU* »

Ces aptitudes, ces premiers succès, présageaient, semble-t-il, un nouveau Ricci. Mais le grand Jésuite et ses initiatives ne sont plus guère en faveur auprès des supérieurs de la mission. Pour étrange qu'elle paraisse, leur attitude s'explique. Nous sommes en 1626-1627. Malgré ses avantages, la méthode de Ricci était trop nouvelle pour rallier tous les suffrages. Les Pères de Pantoja et de Ursis, successeurs du Jésuite italien, avaient été exilés de Pékin par la dernière persécution. Avec eux, le poste astronomique avait disparu. Pourquoi se remettre à corriger le calendrier officiel ? N'était-ce pas déchaîner encore une fois des tempêtes de haine et risquer l'avenir d'une communauté à peine assurée. D'ailleurs, aucun personnage officiel ne réclamait ce service. Il fallait être réaliste et ne pas poursuivre des chimères... Réaliste ! Schall l'est davantage que ceux qui doutent de l'utilité des travaux scientifiques. Convaincu que l'avenir de l'apostolat, en Chine, appartient à l'astronomie, c'est de ce côté qu'il orientera ses efforts. Inlassablement tenace, il se perfectionnera dans les sciences, attendant patiemment l'heure de Dieu. Et lorsque Dieu lui fera signe, il sera prêt...

***

Les années 1625 et 1626 sont pour Schall et Terrentius des années d'étude. Ils ont à se perfectionner dans la

langue chinoise sous la direction d'un maître : le Dr Paul[1]. Après quoi, missionnaires ou non, tous rejoindront leur poste sans qu'il soit tenu compte de leurs talents et de leurs aptitudes scientifiques. Mais Schall, comme futur apôtre, n'inspire à ses supérieurs que des espoirs assez limités. Il ne serait sans doute pas un missionnaire de première valeur. Nous sommes renseignés sur ce point par un document daté de cette époque. L'appréciation est du Père Longobardi. Il reconnaît à Schall du talent, du bon sens ; il note ses progrès dans les lettres chinoises ; il loue son excellent naturel, sa gaieté, son habileté à nouer des relations, mais, par contre, il blâme son manque de pondération et de maturité, bref, il trouve qu'il n'a pas encore « les qualités requises pour gouverner[2] ». Il est certain que Schall ne sera jamais le diplomate qui pèse toutes les conséquences de ses paroles et de ses actes ; imprudent parfois, il n'ignorera pourtant pas la prudence. Mais s'il n'a pas les qualités du supérieur, qui doit chercher avant tout à maintenir ou à rétablir la paix autour de lui, il a par contre toutes celles du conquérant : le coup d'œil, l'audace, la générosité, la ténacité. Schall n'a pas encore eu l'occasion de manifester ces qualités brillantes ; ceci explique le jugement sévère de Longobardi. Les défauts impressionnent vite les esprits craintifs et sages, effarouchés par les saillies d'humeur qui sont la rançon des riches tempéraments. L'Italien trouvait sans doute Jean Adam excessif dans sa franchise et trop indépendant dans ses critiques. Il ne semble pas qu'il sût voir au-delà. Les supérieurs partagèrent ce jugement, et Schall fut retardé à ses grands vœux. Sensible comme il l'était, l'épreuve lui fut certainement

1. Le catalogue de la Chine parle seulement de « deux Pères ». Selon toute vraisemblance, il s'agit des Pères Schall et Terrentius.

2. Voici le texte, du jugement de Longobardi : Ingenium bonum, judicium bonum, prudentia mediocris, experientia aliqualis ; profectus in litteris bonus. Naturalis complexio : bona naturaliter, sanguinea, hilaris, nondum omnino matura. Talentum habet cum proximis agendi, componendi. Nondum aptus ad gubernandum (*Jap Sin*, 134, 15 ; cité par A. VAETH, *l. c.*, p. 71).

très pénible. En somme, à lire les appréciations de ce temps-là sur le Père Schall, on a l'impression que les supérieurs avaient pour son talent et sa vertu une estime plutôt modérée. Ils ne s'associaient certes pas à l'admiration que le ministre des finances avait vouée à celui qu'il appelait son « maître ».

Vers la fin de l'année 1627 Jean Adam est envoyé dans la capitale du Shensi, à Si-ngan-fu.

CONTRE VENTS ET MARÉES.

Si-ngan-fu — traduisez : repos de l'ouest[1] — ville célèbre entre toutes ! Résidence de six dynasties[2], cible perpétuelle de l'ambition des guerriers et des commerçants[3] ! En la voyant surgir devant son regard, dans cette vallée du Wei-Ho, lieu d'origine de la civilisation chinoise, Schall se rappela peut-être son « Anabase ». Oh la belle, l'opulente cité ! dut-il s'écrier avec Xénophon. Elle était belle, en effet, imposante et splendide, avec son rempart carré de plus de 22 kms., et ses quatre portes monumentales surmontées de pavillons étagés ; avec ses palais et ses maisons aristocratiques, qui rappelaient l'ancienne capitale. Hélas ! de cette gloire dont Schall admirait encore le reflet, rien ne subsiste. Si-ngan-fu n'évoque plus aujourd'hui qu'une ville abandonnée aux huttes délabrées et croulantes.

En 1620, le Père Aléni, accompagné du Dr Pierre, avait fait une tournée apostolique dans le Shensi[4]. Peu après le P. Nicolas Trigault avait fondé la chrétienté de

---

1. Cfr Reclus, *Géographie universelle*, t. vii, p. 382-383. Paris, 1882. — le plan de la ville, cfr. *l. c.*, p. 563.
2. De 1230 avant Jésus-Christ, jusqu'à 907 après Jésus-Christ. Cfr Jules Sion, *Asie des Moussons (La Chine et le Japon)*, *Géographie Universelle*, Collection Vidal de la Blache, t. ix, p. 74 ; et figure 27.
3. C'est aussi dans ces parages qu'on a découvert la fameuse stèle nestorienne cfr A. Vaeth, *l. c.*, p. 72 ; H. Cordier, *Bibl. Sinol.* t. ii, p. 772-781.
4. Cfr Louis Pfister, *Notices*, t. i, n° 39, p. 126-136.

Si-ngan-fu[1]. Schall allait assurer la prospérité de cette mission naissante. Il sait que dans l'immense vigne du Maître, l'ancienne capitale représente un coin particulièrement difficile à défricher. Il peut compter heureusement sur deux « lettrés » qui avaient déjà secondé le Père Trigault : Paul Chang, fils du ministre de l'intérieur et le Dr Philippe Wang. Celui-ci réside habituellement à Pékin depuis 1624, mais la mort de son père, puis celle de sa mère, le ramèneront par deux fois dans la ville natale pour une période de trois ans. Durant un de ses séjours, Wang achète, au prix de 300 taels[2],une maison destinée à servir de résidence au Père Schall et à son collaborateur, le Père Semedo. Les deux apôtres se mettent vaillamment à l'œuvre ; mais leurs efforts échouent devant une obstination malveillante qui ne leur ménage ni les injures, ni les calomnies ni même les coups[3]. « Les prisons de Nankin étaient plus tolérables», déclare le Père Semedo. Et lassé, après deux ans d'un travail stérile, il abandonne le champ d'apostolat.

PREMIERS ÉPIS.

Schall reste seul. L'opposition ne brise pas son âme énergique ; son courage grandit avec la difficulté. Il attaquera l'obstacle de front. Avec les deniers du Dr Wang, son bienfaiteur, Schall construit une chapelle qu'il dédie à la Mère de Dieu. Il ose davantage encore. C'est une véritable église qu'il érige bientôt après, réservant le premier oratoire aux réunions des femmes chrétiennes. Dès ce moment, un changement d'attitude se produit dans la population. D'hostile, elle devient presque favorable à l'intrépide ouvrier. Signe des temps ! le voisin du missionnaire,

1. Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques*, t. I, n° 32, p. 115. — Le Père Nicolas Trigault est rappelé en 1627 à Hangchow, et consacre ses dernières forces à des publications. Il meurt le 14 novembre 1628.
2. Le tael, unité monétaire chinoise, équivalait à une once d'argent.
3. Cfr Bartoli, *La Cina*, t. IV, p. 963. Rome, 1663

personnage influent et jusque-là son adversaire irréductible, consent à surveiller les maçons ! La construction de l'église devient un événement. L'édifice terminé, les visiteurs accourent nombreux. Un véritable flot de curieux se presse dans la nef trop étroite. On admire surtout la croix dorée qui domine le pignon, et, à l'intérieur, la statue du Christ qui semble sourire à tous ceux qui se présentent. Enfin, Schall a la joie de baptiser cinquante catéchumènes. C'est un beau succès ! Les fonctionnaires eux-mêmes témoignent à l'apôtre leur bienveillance et, à l'occasion, lui prêtent leur appui. Le vice-roi va jusqu'à dédier au Père un « Pai-Pien » (éloge en quatre lettres), pour exalter sa science et celle de l'Occident.

TRAVAUX SCIENTIFIQUES.

Pendant que Schall, missionnaire, met tout en œuvre pour gagner les âmes au Christ, Schall géographe cherche une solution ardue, mais du plus haut intérêt. Depuis longtemps les supérieurs de la Compagnie avaient pu se convaincre que le voyage en Chine par mer était long, pénible et dangereux. Aussi, depuis Ricci, ils se demandaient s'il n'était pas possible d'éviter tous ces risques au moyen d'une route terrestre. Schall était trop bien placé pour ne pas essayer à son tour d'élucider ce problème. La fameuse route qui reliait l'Asie centrale à la Chine, partait de Si-ngan-fu; elle restait toujours fréquentée par les caravanes. Afin de donner à son enquête toute l'ampleur, toute la précision désirable, Schall consulte les géographes les plus réputés, interroge voyageurs, ambassadeurs[1], commerçants, et peut ainsi rédiger, en 1629, un rapport détaillé dont nous possédons encore deux résumés. Le savant y rectifie des erreurs; il note entre autre que le

1. En 1628 la « grande ambassade » turque qui se rendait à Pékin tous les cinq ans séjourna à Si-ngan-fu. Le P. Schall put s'entretenir jusqu'à vingt fois avec le chef de l'ambassade Mirjudin. Il interrogea également d'autres membres de l'ambassade. Cfr A. VAETH, *l. c.*, p. 77.

Kathey (la Chine) est placé trop vers le nord sur les anciennes cartes ; que Kanbalik (Pékin) est situé au 50° degré de latitude et non au 40°. Il nous fait part également d'autres découvertes. Ainsi il nous apprend que pour se rendre d'Alep à Suchow, il faut 325 jours. Mais il ne peut découvrir la route vraiment pratiquable d'Europe en Chine.

A côté de cette enquête plus considérable, Schall entreprend d'autres travaux de moindre importance : il détermine la latitude de Si-ngan-fu et calcule l'éclipse de lune du 21 janvier 1628. Enfin, il traduit en chinois une « légende de saints » que son bienfaiteur Philippe Wang vient de découvrir. Mais avant de la livrer au public, le « Lettré » tient à lui composer une toilette classique.

SOUCIS THÉOLOGIQUES.

A l'époque des premiers essais apostoliques du Père Schall, une question d'un autre genre préoccupait les missionnaires. Il ne s'agissait que d'un mot, mais c'était un mot du domaine théologique. Faire exprimer à une langue païenne la pensée du Christ; enfermer des idées chrétiennes dans des mots païens, a toujours été une opération délicate. Elle était particulièrement épineuse en Chine où les mots sont si nombreux et si nuancés. Le vin nouveau, versé dans les vieilles outres, risquait de conserver un arrière goût des liqueurs profanes ou païennes qu'elles avaient de tout temps contenues. Dès l'abord, le nom même de Dieu soulevait un problème qu'on allait débattre pendant des années. Pour désigner l'Être suprême, la langue chinoise disposait à la rigueur de quatre mots. C'étaient les suivants : T'ien-chu : Seigneur du ciel ; Shan-ti : Maître suprême, Dominateur ; T'ien : ciel ; et Teusu[1], Dieu (Deus). Le Père Vagnoni penchait vers le mot Shang-ti ; il tolérait à la rigueur T'ien. Le Père Lon-

1. « Teusu » est le mot latin « Deus », transposé en chinois.

gobardi, au contraire, exigeait l'emploi du vocable Teusu. T'ien-Chu même lui paraissait suspect. Le désaccord durait depuis 1626, une réunion générale s'imposait, si on voulait arriver à une solution. La conférence eut lieu à Kia-ting, près de Chang-Haï, présidée par le Père Dias le jeune, en 1628. Les missionnaires ne parvinrent pas à s'entendre. — Autre question, très délicate elle aussi : les honneurs rendus par les Chinois à Confucius et à leurs ancêtres, pouvait-on les tolérer comme coutumes purement civiles, ou devait-on les proscrire comme actes d'idolâtrie ? La première opinion prévalut et l'entente se fit sur ce point[1]. Schall n'eut pas à prendre une part active à toutes ces délibérations ; son opinion cependant nous est connue. Il se déclare d'abord contre le mot « Shang-ti ». Plus tard il l'acceptera sans plus. Avec la majorité des Jésuites, il est également persuadé que les hommages rendus à Confucius et aux ancêtres n'ont rien d'idolâtrique.

« *BON ET FIDÈLE SERVITEUR.* »

Schall pouvait être content de son premier essai d'apostolat. Mais en même temps Si-ngan-fu révéla Jean Adam à ses supérieurs. Sous cette franchise un peu rude, sous des allures presque cavalières, ils venaient de discerner un ouvrier peu banal, un apôtre aussi tenace que zélé. Pleinement satisfaits, ils lui permettent de faire ses derniers vœux. Le Père Semedo est délégué par le Père Général pour les recevoir. Mieux que personne, il était à même d'apprécier la moisson que le Père Schall avait réussi à faire lever sur une terre dont lui-même avait désespéré. Le 31 juillet 1628, la Compagnie de Jésus adoptait solennellement Jean Adam comme son fils.

Environ deux ans après ses vœux, Schall est appelé à

1. Cfr. R. Streit, *Bibliotheca Missionum*, t. v, p. 760 sqq.; n° 2134. Aix-la-Chapelle, 1929.

Pékin. Un apostolat nouveau l'y attend. A Si-ngan-fu, l'annonce de son départ est ressentie comme un deuil. Les autorités cependant félicitent l'apôtre de ce qui leur paraît être un avancement. Ils lui offrent pour son voyage vivres, litière, bêtes de somme, et donnent ordre aux fonctionnaires des localités, que le Père doit traverser, de venir le saluer et de l'escorter[1]. Sans que Schall le veuille, son voyage à Pékin s'organise en marche triomphale...

---

1. *Historia*, f° 184r. et f° 211r. ... magistratus in ea provincia et gubernatores urbis certatim advolantes gratulati sunt, non contenti lecticam qua veherer, viaticum ac iumenta ad ferenda onera omnia gratis subministrasse, sed ipsi etiam cum iam discedendum esset, honoris causa deducere, vicinique plerique ad stadia aliquot me comitari humanitatis causa iussi sunt...

CHAPITRE IV

SOUS LE DERNIER DES MING

L'INACCESSIBLE.

Schall arrive à Pékin en automne 1630. La capitale, voilà quel sera désormais presque exclusivement son champ d'apostolat ! Un bon laboureur étudie la terre qu'il veut exploiter ; Schall tient à connaître à fond la ville qu'il doit évangéliser. Ce qu'il en sait déjà ne lui suffit pas. Il observera de plus près et scrutera plus à fond choses et gens. Notons ce qui l'intéresse, ce qui le frappe.

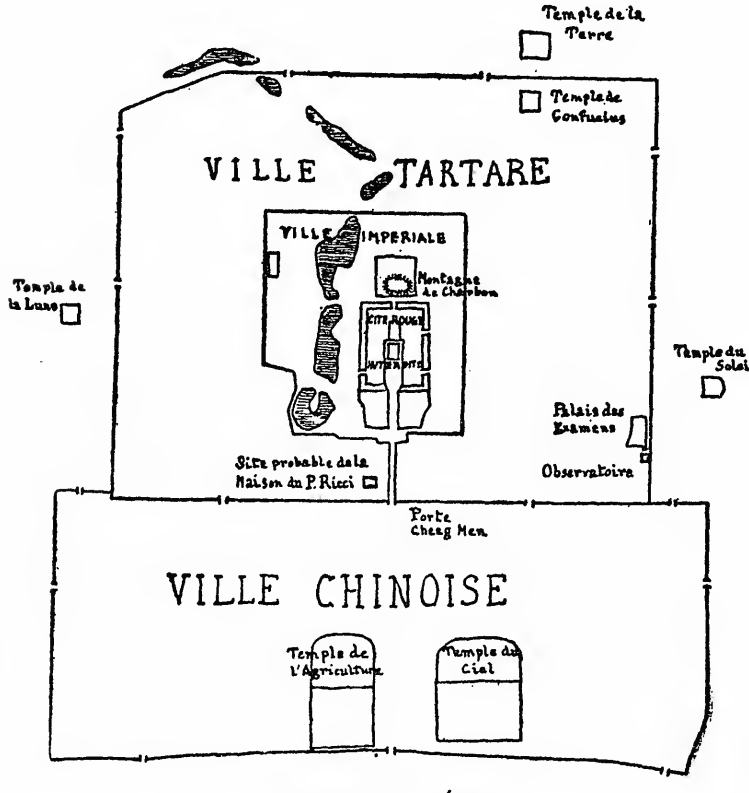
La ville d'abord. Quelle est son origine, quelle en est la structure ? Pékin, c'est le Constantinople de l'Empire chinois : forteresse avancée, faisant face aux barbares. Un coup d'œil sur la carte de Chine nous révèle aussitôt que le côté nord est de tous le plus vulnérable. C'est là que les batailles décisives se sont toujours livrées. Mongols et Tartares ont successivement utilisé cette trouée naturelle du Pei-Ho, pour envahir le royaume qu'ils convoitaient. Aussi, les empereurs l'ont-ils fortifiée en transférant le siège du gouvernement à Pékin, devenu au début du XVe siècle, ville impériale[1].

Deux cités composent la nouvelle capitale, deux rectangles juxtaposés, d'inégale grandeur. Leurs murs sont

---

1. Le nom de Pékin (Pitin ou Betzing = Résidence du nord) est relativement récent. Il fut donné à la ville au début du XVe siècle (1409) par l'empereur Jung-lo, de la dynastie des Ming. Cfr RECLUS, *Géographie universelle*, t. VII, p. 313 sq. — JULES SION, *Asie des Moussons, La Chine et le Japon*, dans *Géogr. univers. publiée sous la direction de Vidal de la Blache* t. IX, p. 99. Paris, 1928.— Pour la description de la ville de Pékin et du palais de l'empereur, au temps du Père Schall, voir en plus de l'*Historia*, GABRIEL DE MAGALHAÊS, *Nouvelle relation de la Chine*, (traduite du portugais), Paris, 1688. Chapitre XVII, p. 275-

exactement orientés. La ville du nord, siège du gouvernement, a la forme d'un carré régulier. D'importants ouvrages de défense l'enveloppent et la protègent. Schall est trop soldat



LA VILLE DE PÉKIN

(D'après Jules Sion, *Asie des Moussons, La Chine et le Japon,* dans *Géographie universelle publiée sous la direction de Vidal de la Blache et de L. Gallois,* t. IX, p. 99.

dans l'âme, pour ne pas admirer ces puissantes constructions. Esprit positif et réaliste, il ne s'absorbe pas cependant dans une contemplation platonique ou poétique. Les di-

296 : Description de la ville de Pékin. — Chapitre XVIII (p. 297-323) : Des vingt appartements du palais de l'Empereur — Chapitre XIX (p. 324-337) : Description des vingt palais particuliers contenus dans l'enceinte intérieure du palais de l'empereur. — Chapitre XX (p. 338-356) : enceintes. — Chapitre XXI (p. 357-370) : Des sept temples de l'empereur situés dans Pékin et de la manière dont ce prince sort dans les fonctions publiques

mensions des murailles, la solidité des matériaux, le nombre des tours, leur forme, leur valeur de résistance, autant de points qu'il cherche à préciser. Le rempart, large bande de terre entassée, revêtue de briques, est muni de créneaux. D'une longueur de 96 stades (23 km. 72), il a à peu près 50 aunes (cubitus) de haut[1] (environ 30 m.). Sur la plateforme dallée, large de 24 pieds (7 m. 77), l'empereur peut se promener en char, toute une armée évoluer à l'aise. Trois-cent-soixante tours se succèdent à intervalles réguliers, de 200 à 200 mètres ; différentes de taille, elles sont toutes carrées. Schall n'approuve pas pleinement cette uniformité. Si les grosses tours, suggère-t-il, qui reviennent à chaque 2e stade, étaient pourvues à l'extérieur d'une saillie triangulaire, la ville déjà forte, serait inexpugnable. Deux portes monumentales, précédées d'un avant-corps de bâtiment et surmontées d'étages, percent chacun des trois flancs nord, est et ouest. Trois portes s'ouvrent dans la muraille du sud. Celle du milieu s'appelle la porte impériale. La connaissance minutieuse de la place forte ne sera pas inutile à l'apôtre. Elle lui permettra, à l'occasion, de donner un avertissement ou un avis autorisé sur la manière de défendre la ville.

***

Véritable château fort dont le palais impérial serait le donjon, la ville du nord se subdivise elle-même en d'autres cités, entourées chacune de son rempart. Ce sont la cité

1. *Historia*, f° 212v, murus altitudine *quinquaginta fere cubitorum aequat*, intra et extra totus lateritius, nucleo terreo optime compacto crassitie cubitorum viginti quatuor, in quo equites discurrere et milites commode ordinari possint — On sait que la coudée (cubitus) a été évaluée différemment suivant les pays. D'après le traducteur et l'éditeur de l'ouvrage du Père GABRIEL DE MAGAILLANS (Magalhaês), *Nouvelle relation de la Chine*, (Paris, 1688, p. 293-294), la hauteur du rempart, s'il avait eu 50 coudées, aurait eu 7 toises et sept vingt-quatrièmes, ou 43 pieds et trois quarts — Actuellement le mur a 41 pieds de haut. En tenant compte de l'atténuation apportée par le mot « fere », on peut dire que la hauteur du rempart était du temps de Schall, à peu près celle d'aujourd'hui.

des fonctionnaires, la cité impériale et la cité interdite. Au-dessus de cet ensemble, dominant les arbres et les toits, émerge, solitaire et rutilant de splendeur avec ses tuiles dorées, le palais rouge de l'empereur[1]. C'est là que réside le « Fils du ciel », l'Inaccessible. Il semblerait que, pour se faire adorer de ses sujets, le souverain du céleste Empire, ait voulu emprunter à Dieu, à défaut de sa puissance, son mystère et son silence. Mais toute usurpation aboutit tôt ou tard à l'esclavage. Prisonnier des honneurs divins qu'il a convoités, l'empereur se voit condamné à l'isolement. La séquestration est la rançon de ses privilèges. Seuls des eunuques et des dames de la cour ont accès auprès de lui.

Dans cette réclusion pourtant, parmi ces murs que l'étiquette ne lui permet pas de franchir, le captif peut se donner l'illusion d'être libre, tant sont nombreux ceux et celles qui gravitent autour de sa personne : trois impératrices, dont l'une a le pas sur les deux autres ; 2000 dames d'honneur, divisées en classes, suivant leurs attributions ; 3000 servantes affectées au service des dames[2]; enfin la foule grouillante des eunuques, êtres pour la plupart orgueilleux et corrompus.

Immense est l'empire que, de sa splendide prison, le monarque doit gouverner. Ses sujets, au dire du Père Alexandre de Rhodes, sont au nombre de 250.000.000[3] ; seuls les contribuables, d'après le Père Martini, atteignent

---

1. *Historia*, f° 187v : ... Hic notandum, triplici muro palatium regium circumdari : primo ambitu continentur nemora, lacus, hyppodromi, imo et montes ubi cervi lepores et damulae vagantur ; secundi muri a maenibus urbis nihil differunt magnitudine et forma, nisi quod politura et pulchritudine superent ; tertius denique intra quem est palatium Regis, qui quasi minii colore obductus totus rubet. — Le P. Vaeth, (*l. c.*, p. 88, note 5), transcrit vers le début de ce passage : *Primi ambitu.* — Le P. Grueber avait de fait écrit d'abord primi, mais après coup il a transformé l'i final en o, tout en laissant le point sur ce que fut l'i primitif.

2. Martini, *Atlas extremae Asiae*, p. 31. — Le Père Semedo donne le chiffre de 12.000 pour le personnel féminin du palais. Cfr *Histoire universelle du grand royaume de Chine*, I Part. Chap. XII, p. 167. Lyon, 1667.

3. Alexandre de Rhodes, *Voyages et Missions en la Chine et autres royaumes de l'Orient*, 2e éd. p. 56 sq. Paris, 1854.

le chiffre de 58.914.284[1]. Six ministres travaillent sous les ordres de l'empereur : ceux de l'intérieur, des finances, de la guerre, de la justice, des travaux publics, des cultes. Ce dernier — le détail est à noter — est chargé subsidiairement de l'institut astronomique. Ils ont à présenter chaque matin leurs rapports («libelli supplices» dans les lettres des missions) au souverain. Celui-ci les soumet au conseil d'État (Nei-jüan) composé de 4 ou 5 Kolao (conseillers privés), dont le président est une manière de chancelier. Au « Fils du ciel » est réservée la « très haute décision.

Pareille organisation administrative est excellente quand le souverain est supérieurement doué, mais désastreuse lorsqu'il se révèle médiocre ou incapable. Dans ce dernier cas les sujets, en droit, peuvent le déposer ; en fait, il est maintenu par ceux qui tirent profit de son incompétence ou de sa faiblesse. Depuis le mois de septembre 1627, Ch'ung-cheng est à la tête de la Chine[2]. Il ne manque pas de talent, voit et déplore les abus, mais, sans énergie, il n'a pas le courage de morigéner les exploiteurs qu'il déteste. Sa faiblesse va préparer sa ruine...

Comment atteindre l'« inaccessible » qui réside au fond de ce palais doré ? Comment gagner au Christ celui qui tient dans sa main 250.000.000 d'âmes ? Voilà le problème qui ne cessera d'obséder la pensée du Père Schall. A le résoudre, il appliquera toutes les ressources de son cœur et de son esprit.

RAYON D'ESPOIR.

Schall ne se leurre pas. L'âme de cet empereur, captive dans son orgueil et ses préjugés, qui ignore jusqu'au désir

1 MARTINI, *Atlas extremae Asiae*, p. 5. Rome, 1655.

2. L'empreur Hi-tsung (1621-1627), venait de mourir à l'âge de 23 ans, usé par la débauche (« oppressus quotidiana crapula et effrena libidine »), laissant le trône impérial à son frère, le dernier des Ming (Cfr L. WIEGER, *Textes historiques*, t. II, p. 1771. Hien-hien, 1929).

de se libérer, fermée à toute influence occidentale, résistera aux avances du missionnaire. Il y faudra, sous peine d'échec, beaucoup de temps, de patience et de savoir-faire. Schall ne se décourage pas : l'empereur recevra le savant, en acceptera les services éclatants et, tôt ou tard, manifestera sa reconnaissance au missionnaire.

Le calendrier officiel doit être corrigé. Schall se présente.

D'aucuns souriront peut-être en entendant parler de ce modeste calendrier : code du laboureur, agrémenté d'images voyantes et d'histoires tragiques, bourré de proverbes et de dictons populaires. Ils se demanderont comment ce simple recueil occupe une si grande place et même la première parmi les soucis d'un empereur. Cela paraît étrange. Il en était pourtant ainsi. Le calendrier, avec ses renseignements sur les phases de la lune, les éclipses et autres phénomènes du ciel, avec ses dictons de la sagesse séculaire, représentait pour tout Chinois comme une vaste chaîne reliant l'Empire céleste à l'Empire des dieux et le fixant dans la sécurité.

Les Égyptiens, les Babyloniens, les Romains croyaient à l'astrologie. Ils se représentaient le monde comme un organisme immense, où toutes les parties, toutes les cellules, solidaires les unes des autres, ne subsistent que par des échanges incessants et mystérieux de la vie. Les astres, en particulier, leur apparaissaient comme des générateurs inépuisables d'énergie pour la terre et les hommes. Ceux-ci, vrais microcosmes, étaient régis, tous et chacun, par le monde stellaire. La terre, dans son évolution, se réglait par une sorte de sympathie d'après les révolutions du ciel[1].

Les Chinois partageaient la croyance des Babyloniens. Mais ils affirmaient plus nettement encore que le ciel (T'ien)

---

1. Cfr F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, chap. vii. *L'Astrologie et la Magie*, 4e édit. p. 151-179 ; surtout p. 159-160. Paris, 1929

était l'être suprême, leur père dont ils recevaient tout[1]. Les révolutions des astres, les phases de la lune, les éclipses du soleil, l'apparition des comètes, en un mot tous les phénomènes célestes, recélaient des volontés divines que l'homme devait comprendre et exécuter s'il ne voulait pas s'exposer à la maladie, à la guerre, à la famine, à des catastrophes. Rien dans leur vie publique ou privée n'était entrepris sans qu'auparavant ne fut consulté le mouvement des astres[2]. Les Chinois étaient convaincus que la terre jouirait d'une paix inaltérable, si elle réglait sa marche sur celle du ciel; que la prospérité serait garantie d'autant mieux que l'harmonie entre la terre et le ciel serait plus rigoureusement établie. Or le calendrier idéal, fixé d'avance par les mathématiciens et les astronomes, avait précisément pour but d'assurer entre les deux mondes une harmonie parfaite.

*
* *

Hélas! le calendrier idéal n'était-il pas une chimère ? Après des réformes successives tentées au cours des âges, on pouvait se le demander. Au XIIIe siècle déjà, les erreurs commises par les astronomes officiels avaient été si considérables et si nombreuses qu'un remède s'était imposé. L'ignorance des savants, à vrai dire, n'était pas seule en cause. Les instruments rudimentaires, entre autres le gnomon, l'observation directe, et les traditions millénaires étaient des moyens trop imparfaits pour prédire à coup sûr les éclipses et fixer l'entrée du soleil dans les 28 constellations du zodiaque chinois. Jüan, le premier empereur mongol (1280), en désespoir de cause, fit appel

1. « Cette race, écrit le Père Ruggieri, ne connaît point Dieu ni la Cause première et suprême, elle attribue tout au ciel qu'elle appelle « T'ien » : cette expression est la plus relevée qu'ils possèdent, et ils disent que le ciel est comme leur père de qui ils reçoivent toutes choses (cité par H. BERNARD, *Aux portes de la Chine*, p. 155).

2. Dans son *Historia* (f° 188r) Schall note cette importance... ad apparitiones et occultationes Planetarum, in quibus multum momenti ponunt Sinenses.

à la science des Arabes. Ceux ci se mirent à l'œuvre : ils réformèrent et innovèrent également en divisant le cercle en 60 degrés, le degré en soixante minutes et en déterminant d'après ces mesures le cours des astres. A l'année solaire-lunaire chinoise, ils substituèrent l'année solaire de 365 jours, augmentée à intervalles réguliers de jours intercalaires. Les nouveaux mathématiciens ne furent guère plus infaillibles que les anciens. Au début du XVIIe siècle, une réforme était redevenue urgente.

***

Heureuse nécessité ! Porte providentielle qui s'offrait aux missionnaires pour pénétrer en Chine. Encore fallait-il la découvrir. Au Père Ricci revient la gloire de l'avoir signalée. Voilà des années que les Jésuites installés à Macao, aux « portes de la Chine », attendaient l'occasion propice d'évangéliser l'Empire céleste. Les méthodes ordinaires d'apostolat n'avaient aucune prise sur ce peuple étrange. Suspectés, méprisés, les apôtres les plus ardents ne parvenaient pas à se faire écouter. A Macao, on commençait à s'impatienter, à désespérer de faire accepter la doctrine du Christ à ceux qui n'en estimaient pas le prix. Une sorte de dégoût, Ricci dit presque de la haine, pour ce peuple hautain et rebelle envahissait l'âme des missionnaires[1]. Leur don, certes, était sublime, mais pourtant leur manière de donner, déplaisante et irritante pour le peuple chinois, expliquerait leur insuccès d'alors. Valignani, le premier, aura le courage de déclarer qu'à s'appuyer sur la puissance du Portugal, les missionnaires se fermaient tout accès auprès des âmes[2]. La première chose à faire

1. « Les Pères et les Supérieurs loin de s'intéresser à la conversion des Chinois, éprouvent à leur endroit presque de la haine » (... ma una certa manera di odio) cfr Ricci au Père Aquaviva, 13 février, 1583 ; dans Tacchi Venturi, *Opere storiche del P. Matteo Ricci. S. J.*, t. II, p. 34. Macerata, 1913.

2 Au sujet du désir d'utiliser la force armée comme moyen d'apostolat, cfr. H. Bernard, *Les iles Philippines du grand Archipel de la Chine*, Chap. III.

était d'y renoncer. Mais il faudrait encore chercher un genre d'apostolat inédit[1]. Ricci le découvrit et l'indiqua clairement dans une lettre du 12 mars 1605, adressée au Père Jean Alvarez, assistant de la province du Portugal. Le Jésuite en effet, malgré ses succès, s'était vite rendu compte que, sans son équipement scientifique, l'instrument essentiel lui manquait. Il écrit : « à la fin de cette missive je réitère avec insistance une demande que j'ai déjà faite il y a longtemps, et à quoi on ne m'a pas encore répondu. Un astrologue, Père ou Frère, serait de la plus grande utilité à cette cour. Je dis astrologue, car pour la géométrie, les horloges, ou les astrolabes, j'en sais assez et j'ai les livres qu'il faut. Mais les Chinois attachent moins d'importance à ces sciences qu'à la révolution des planètes, au calcul des éclipses : bref à tout ce qui constitue le calendrier... Je désire que vous traitiez de cela avec le Père Général, comme d'une affaire extrêmement importante pour la Chine. La tâche du nouvel arrivé, ajoute-t-il, sera d'ailleurs facile. Les erreurs abondent dans les calculs des astronomes tant chinois qu'arabes ; moi-même avec des moyens de fortune j'arrive à prédire les éclipses d'une façon plus précise que les savants officiels[2]. » Ricci voit juste. L'apôtre-astronome, voilà l'homme qu'il faut dans ce pays de la superstition. Lui seul se fera respecter, aimer, écouter parce que le peuple, les mandarins, l'empereur lui-même, verront en lui le sauveur de l'État.

En 1610, l'année même où Ricci meurt, son espoir se réalise. Mécontent des astronomes chinois, le président du tribunal de l'astronomie, d'accord avec le souverain, «nomme deux Européens pour calculer les éclipses d'après une méthode inconnue en Chine ». Ces deux « Européens »

---

avec le jésuite Alonso Sanchez, dans *Dossiers de la Commission Synodale*, t. IX, nº 5 (mai, 1936) p. 433-435.

1. « La seule voie possible de pénétration sera complètement différente de celle qui a été adoptée jusqu'ici pour conduire toutes les autres missions de ces pays » (Le Père VALIGNANI écrivait ces paroles en 1578 au Père Général. Cité par H. BERNARD, *Aux portes de la Chine*, p. 141. Tientsin, 1933).

2. TACCHI VENTURI, *Opere Storiche*, t. II, p. 284-285. Macerata, 1913

s'appellent P'ang Ti-ngo, et Hiong San-pa : les Pères de Pantoja et de Ursis[1]. Bientôt la jalousie des rivaux, puis la persécution compromettent gravement l'œuvre commencée. L'effort des missionnaires semble avoir été inutile. Pourtant les hommes plus clairvoyants, comme Schall, ne désespèrent pas. Les astronomes indigènes peuvent supplanter les Pères, ils ne les remplaceront jamais. Leur incapacité même provoquera tôt au tard un revirement en faveur des savants étrangers. C'est ce qui a lieu en 1628. Une fois de plus, une éclipse de lune a été mal calculée. Ch'ung-cheng, irrité, tance d'importance les astronomes, et les menace des pires châtiments en cas de récidive. Trop souvent ils se sont déjà trompés. La confiance de l'empereur dans la science chinoise et arabe est fortement ébranlée[2]. Le ministre du culte, le Dr Paul Hsü, n'attend que cette occasion pour essayer de réintroduire les Pères, ses protégés, dans l'office astronomique. Il a lui-même observé l'éclipse, et a pu constater par lui-même l'exactitude du Père Terrentius. « Ce n'est pas l'ignorance des astronomes chinois, mais leur méthode qui est en cause, expose-t-il à l'empereur, seuls les Européens peuvent nous préserver de telles erreurs. » — Pour prouver ce qu'il avance, il fait remettre à toutes les autorités la dissertation du Père Schall sur les éclipses du soleil et de la lune. Elle comprend deux parties, et est transcrite sur du papier chinois très fin. Le souverain approuve : « Je sais, ajoute-t-il, que le premier empereur de notre dynastie avait eu le désir de corriger le calendrier laissé par les Tartares. La guerre l'empêcha d'exécuter ou du moins de faire aboutir son dessein. Que votre tribunal fasse pour le mieux et nous mette au courant de tout ». — Le Dr Paul mande sans retard les astronomes sur lesquels depuis longtemps il a jeté son dévolu : les Pères Terrentius et

1. Cfr Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques*, t. I, n° 46, p. 155, note 1. Chang-Haï, 1932.
2. Sur ce qui va suivre voir *Historia*, f° 183r-183v.

Longobardi. Pour faciliter leur tâche, il fait exécuter d'après leurs indications des instruments perfectionnés; donne ordre de traduire les livres mathématico-astronomiques européens, enfin, pour subvenir à leur entretien, il leur assure le traitement dont jouissaient les Pères de Pantoja et de Ursis avant leur exil. Hélas ! au moment de se mettre à l'œuvre, le Père Terrentius, le plus capable des deux, est emporté par la fièvre, le 13 mai de l'année 1630. Mais l'élève est à même de remplacer le maître. Le ministre du culte, chargé expressément par un décret du 27 septembre 1629 de la réforme du calendrier, propose au souverain de confier le travail du disparu aux Pères Rho et Schall. L'empereur acquiesce à la requête[1]. En automne 1630, Schall est à son poste. Après le défrichement de Si-ngan-fu, le calendrier officiel va accaparer le meilleur de ses forces. Comme astronome officiel, il jouera désormais un rôle de premier plan.

***

L'œuvre à réaliser est des plus complexes. La science astronomique seule n'y suffit pas. Schall aura de plus à se débattre parmi les difficultés sans fin d'une chronologie enchevêtrée. Les annalistes chinois admettent comme point de départ de la suite des événements l'année 2697 avant Jésus-Christ, la première du règne de Huang-ti. De ce point fixe, ils parcourent l'immense chaîne qui mesure les siècles. Chaque anneau de cette chaîne représente un cycle de 60 années. Les années à leur tour, les mois, les jours, les heures, sont sériés par groupes de 60.

L'année chinoise, définie par son nom, résulte de la

1. Voici ce que nous lisons dans « l'histoire des Ming » (1368-1644)... « Sous le dernier règne (celui de Ch'ung-cheng, 1628-1644), à cause des erreurs du calendrier, le tribunal des Rites proposa à la mort de Teng Yu-han (P. Terrentius), de confier à Lo Ya-ko (P. Jacques Rho) et T'ang Jo-wang (P. Adam Schall) le soin de rectifier la méthode des calculs d'après leur système. » (Cité par LOUIS PFISTER, *Notices biogr. et bibliogr.*, t. I, p. 155, note 1.) Chang-Haï, 1932.

combinaison du mouvement du soleil avec celui de la lune. Elle comprend douze mois de 29 ou de 30 jours qui commencent à la nouvelle lune. L'écart sans cesse grandissant, produit par la marche inégale des deux astres, est comblé sept fois tous les dix-neufs ans par des mois intercalaires, désignés par le nom des mois qu'ils semblent prolonger. Le premier mois de l'année astronomique est fixé par l'équinoxe de l'hiver; le début de l'année civile, par contre, est laissé au libre choix du souverain[1].

Le jour enfin, intervalle de temps allant de minuit à minuit, équivalent à un degré solaire, est divisé en 100 parties égales, nommées K'o. Une heure chinoise représente par conséquent, deux heures des nôtres et 8 1/3 de K'o.

Ces brèves explications nous font entrevoir l'effort d'adaptation que Schall devra s'imposer pour mener à bien son travail. Le calendrier, à lui seul, requiert une vaste érudition : il fait une place très large aux grands événements de l'histoire de l'Empire, aux règnes des monarques, aux traditions et aux usages anciens. Tâche ardue, certes ! qui obligera Schall à sacrifier souvent une partie de son sommeil[2].

PREMIERS TRAVAUX.

L'œuvre est considérable. Schall, au côté du Père Rho, se met avec joie à la besogne. Les deux Jésuites s'installent. Secondés par le Dr Paul Hsü, ils aménagent une maison spacieuse, toute proche de la résidence, et l'organisent en centre d'études et de publications. Dans le but d'utiliser plus commodément les livres scientifiques européens, et dans l'espoir d'orienter les Chinois vers le calendrier grégorien, ils divisent le jour en 96, l'heure en 8 quarts (au lieu de 8 1/3), et le cours du soleil en 360 degrés (au lieu de 365 1/4). Une bibliothèque richement montée leur est

1. C'est ainsi que l'année civile débutait parfois par le 1er, le 2e ou même le 12e mois ; le plus souvent cependant par le 3e mois astronomique

2. Cfr A. Vaeth, *l. c.*, p. 99-101.

indispensable. Douze élèves sont chargés de traduire les ouvrages occidentaux ; le Dr Paul Hsü lui-même assume bénévolement l'ingrate mais nécessaire charge de reviseur. Après sept ans, en 1635, la collection ainsi obtenue comprend 150 petits volumes, répartis en trois sections : sciences auxiliaires, théorie et pratique de l'astronomie, tables astronomiques.

Parmi tant d'occupations, les Pères ne perdent pas de vue leur impérial bienfaiteur. Ils l'intéressent à leurs travaux, gagnent son estime et sa bienveillance en lui offrant, soigneusement reliés, les ouvrages traduits. Mieux encore, au mois de février 1634, ils lui font parvenir une lunette astronomique ; au mois d'août, un globe céleste, une sphère armillaire, un cadran solaire. Celui-ci, nous explique Schall avec une visible fierté, était constitué par une dalle de marbre bien blanche, large de cinq pieds. Au-dessus un dragon doré tenait « gentiment » l'aiguille[1]. Tant de présents, pour la plupart œuvres des missionnaires, méritaient une récompense. Les Pères — faveur insigne — sont invités à pénétrer dans la cité interdite pour y installer eux-mêmes leurs appareils ; ils sont même régalés de mets provenant de la table impériale[2]. Peu après, par les soins des deux Pères, un poste astronomique permettait au puissant prisonnier d'observer lui-même les phénomènes du ciel ; à deux reprises dans le même mois de janvier 1638, à l'occasion d'une éclipse de soleil et d'une éclipse de lune, il put ainsi se convaincre que seuls les calculs des Pères étaient rigoureusement exacts.

L'ŒUVRE MENACÉE

Les mathématiciens chinois et mahométans ne s'accommodent pas, comme bien l'on pense, de pareils succès. Résolus à faire expier chèrement à leurs « rivaux » le crime

1. *Historia*, f° 187v. Stylus a Dracone... venustissime sustentabatur...
2. *Historia*, f° 188r

de les avoir supplantés dans la faveur du « Fils du Ciel », ils se montrent d'autant plus audacieux et acharnés dans la lutte qu'ils n'ont plus à compter avec le puissant défenseur des Pères, Paul Hsü Kiang-Ki, mort le 8 novembre 1633. L'attaque est engagée par un certain Wei-Kung, vieillard atrabilaire et incapable. Il réussit à s'introduire dans un observatoire officiel et à s'y imposer[1]. Ses journées se passent à dépister les erreurs des deux jésuites. Et si par hasard il en découvre une, fût-elle infime, quels cris de triomphe ! « Les Pères, va-t-il répétant, ne sont que des ignorants, ils sont à 100 lieues de la vérité. » Il meurt heureusement avant d'avoir pu arriver à ses fins. Mais déjà un autre ennemi est sur la brèche. C'est un « lettré » dont le fils a fréquenté pendant deux ans l'académie des jésuites. Désperant de prendre en défaut la science des « occidentaux », il les calomnie et présente à la Cour et au chef des eunuques un libelle diffamatoire composé par un de ses compagnons de lutte. « Ces étrangers, telle est l'accusation la plus grave, insultent à nos plus grands hommes. Ils mettent en enfer Confucius, le Maître des maîtres, et nos empereurs les plus pieux : Iao et Shang. » Cette fois la Cour s'émeut. Une estafette se rend incontinent auprès des Pères et leur enjoint de livrer immédiatement les ouvrages qui traitent de la « Loi chrétienne ». On les lit, on les inspecte, on les scrute ligne par ligne : c'est en vain. Même les yeux des lamas ne découvrent pas le passage incriminé. L'empereur, rassuré, s'indigne d'une pareille imposture ; il punira le calomniateur effronté. Peu de temps après, il l'exile de la capitale et fait raser son observatoire[2]. La haine, comme l'amour, ne se décourage jamais. D'autres essayeront de se montrer joueurs plus habiles. Un personnage d'une certaine culture scientifique, admis en présence du souverain, lui remet une requête dont la teneur peut se

1. *Historia*, f° 188r-188v.
2. *Historia*, f° 189v-190r.
3. *Historia*, f° 190v.

résumer comme suit : « Le Père Jean Adam a commis des crimes nombreux, épouvantables ; le fait est connu, avéré, prouvé ». L'empereur fait jeter l'accusateur dans les fers et le condamne à une diète sévère ; alors seulement le misérable finit par avouer qu'il s'est laissé suborner par des mathématiciens[1]. Plus tragique sera la fin d'un autre détracteur, du nom de K'o. Mécontent du nouveau calendrier, il adresse ses plaintes au monarque : « le gâchis règne dans l'institut astronomique par la faute des occidentaux ; Schall n'est pas le correcteur mais le corrupteur du calendrier. Il faut à tout prix arrêter ces désordres, et en exiler l'auteur. » Le souverain commence par éconduire le désagréable critique ; puis il ordonne aux autorités de délibérer sur la punition que cet insolent mérite. Un mahométan, membre du tribunal, se rend en toute hâte auprès de K'o pour le mettre au courant de ce qui se passe. K'o est à table, au milieu de sa famille, occupé à manger son riz. En apprenant le péril qu'il court, il pâlit, s'affaisse, et meurt quelques instants après[2].

***

Dans toute cette campagne de dénigrement, l'empereur avait résolument pris le parti des Pères. Mais Ch'ung-cheng était impulsif et impressionnable à l'excès ; un changement d'attitude était toujours à redouter chez lui. Tant de calomnies, grossières et subtiles, affirmations massives ou insinuations perfides, assaillaient journellement ses oreilles! N'allaient-elles pas faire naître la méfiance dans son esprit mobile ? Le venin ne continue-t-il pas d'agir, même après que le dard a été retiré ? Schall n'avait que trop raison de s'inquiéter. Un jour l'empereur se crut joué[3]. Une éclipse de lune devait avoir lieu le 19 octobre 1641. Ch'ung-cheng avait ordonné aux eunuques mathématiciens d'observer le

1. *Historia*, f° 191r.
2. *Historia*, f° 191v
3. Sur tout ce qui va suivre voir *Historia*, f° 195v-197r.

phénomène céleste, en se servant des appareils installés peu auparavant dans le palais. Après l'événement, les mathématiciens lui déclarent : « Nous avons dû constater une demi-heure d'écart entre nos observations et les calculs des Européens. » Le souverain est consterné. Tous ses doutes se cristallisent en un instant autour dela pénible révélation. « Ils disent donc vrai, pense-t-il, ceux qui prétendent que les astronomes européens ne sont que des ignorants. Ils m'ont circonvenu, trompé ; je ne suis qu'une pauvre dupe. » Dans son courroux, il écrit : « De par notre volonté impériale, la correction du calendrier ne sera plus tentée désormais ; l'ancien est à maintenir, il est, à tout prendre, encore le moins mauvais. » C'est une catastrophe! l'édit, heureusement, est arrêté par le tribunal des affaires religieuses et va se perdre dans le fouillis des projets avortés.

Schall est mis au courant de ce nouveau complot. Une enquête rapide lui apprend la comédie qui s'est jouée au palais : l'empereur ayant ordonné de remettre à leur ancienne place des idoles qu'il avait fait éloigner précédemment, on avait dû démonter les instruments astronomiques qui gênaient le transfert; et les eunuques, jaloux, les avaient remontés dans un endroit défavorable : d'où l'écart entre l'observation et les calculs.

A force de démarches et d'instances, Schall obtient la faveur d'être admis dans le palais pour y installer de nouveau convenablement les appareils. Il fait connaître au souverain la cause de tant d'émoi, et lui annonce qu'une éclipse de lune doit avoir lieu le 3 novembre. Le jour venu, le monarque, escorté de quelques eunuques, — les malveillants avaient été exclus — se rend auprès du poste : il a la joie de constater le parfait accord entre le phénomène qui se déroule devant ses yeux et les calculs de Schall. Toujours prompt à légiférer, il publie aussitôt un autre édit, dans lequel il ordonne d'adopter sans retard la méthode des astronomes européens. Les rivaux du jésuite réussirent cependant à déjouer la volonté de l'empereur

et à rendre nul en pratique le décret. Du moins Schall pouvait se réjouir de voir la terrible menace dissipée...

***

Pendant que Schall se défend contre des rivaux impitoyables, il voit surgir de l'autre côté de l'océan des adversaires plus redoutables encore. Aux mathématiciens chinois se joignent pour le combattre des théologiens de Rome. Ce fameux « calendrier chinois » les trouble dans leurs spéculations. Ils se persuadent que l'Ère chinoise est en opposition irréductible avec le martyrologe romain et avec les auteurs ecclésiastiques. Collaborer à pareille œuvre leur paraît un crime. Afin de calmer ces idéologues trop enclins à condamner ce qu'ils ignorent, Schall compose une dissertation magistrale sur l'objectivité de l'Ère chinoise. Le 1er septembre 1634, il envoie son « mémoire » au vice-provincial, le Père Furtado, et à l'assistant d'Allemagne, le Père Busaeus. Une commission de savants est constituée. Après avoir longuement discuté les conclusions du jésuite astronome, elle déclare, en date du 20 décembre 1637, qu'on peut accepter en toute sécurité la chronologie chinoise telle que Schall la défend. Encouragé par cette approbation, le Père Furtado songe à fonder une section astronomique européenne pareille à celle qui se trouvait sous la direction d'astronomes mahométans. Schall juge l'entreprise prématurée. « Elle froisserait inutilement l'orgueil chinois ; elle provoquerait des haines et des jalousies encore plus terribles. » Son conseil est suivi.

SCHALL INGÉNIEUR[1].

Au milieu de toutes ces difficultés, de toutes ces attaques, Schall s'est affirmé un mathématicien-astronome sûr de soi, au courant de tous les progrès scientifiques de son

1. Sur tout ce qui va suivre, voir *Historia*, f° 199r-202v.

temps, ne craignant aucun rival. Les exigences grandissantes de l'empereur ne sont pas non plus pour l'effrayer. Le « Fils du ciel » estime, admire cet homme unique. Il se convainc que Schall dispose d'un savoir illimité. Aussi lui a-t-il déjà réservé d'autres travaux à exécuter.

Au mois de juillet 1642, le ministre de la guerre du nom de Xiu (Chiu) fait au jésuite l'honneur d'une visite. Causerie familière, à bâtons rompus. Comme par hasard, la conversation s'engage sur la technique de l'artillerie. La fabrication des canons n'a pas de secret pour le savant. Xiu le constate et, sans autre préambule, tend à Schall un édit impérial lui ordonnant de fondre des canons. Le jésuite, surpris, proteste, allègue sa mission pacifique, prétexte de son inexpérience pratique. Rien n'y fait. « Tout cela, réplique Xiu, ne me regarde pas ; pour moi, j'ai à exécuter les ordres du monarque. » Ch'ung-cheng à son tour est mis au courant des objections ; mais il maintient sa volonté. Il ne reste plus à Schall qu'à s'exécuter. Ouvriers et matériaux sont mis à sa disposition. L'ingénieur n'oublie pas cependant qu'il est apôtre. Son premier souci est de prévenir tout acte d'idolâtrie et d'empêcher en particulier ses aides chinois d'adorer le feu. A leurs actes superstitieux, il substitue au moment de la fusion du métal, une belle cérémonie chrétienne. Sur un autel dressé par lui, il place une image du Sauveur, se revêt d'un surplis et d'une étole, et se couvre du Tsi-Kin (barrette chinoise) ; et invite tous ceux qui sont présents, à invoquer avec lui le vrai Dieu. Mais les eunuques jaloux sont, eux aussi, à l'œuvre. Il n'y a pas de ruses qu'ils n'inventent pour faire échouer le travail. Mais bientôt vingt canons de gros calibre sont achevés.

Ravi de la beauté des pièces et de leur maniement facile, l'empereur commande à Schall 500 canons de 60 livres[1] au maximum. Il les veut légers afin de pouvoir

1. *Historia*, f° 200v...iussit igitur ut quingenta funderentur eiusmodi, ut nullum in pondere sexaginta libras excederet.

être emportés sans peine par les soldats en cas de retraite. Schall connaît la bravoure des soldats chinois ; il est sûr qu'ils ne s'embarrasseront pas dans leur fuite d'un fardeau même minime. Et il ne peut s'empêcher de sourire, tout en exécutant les ordres du souverain.

***

Schall est encore occupé à fondre cette artillerie ultra légère, que déjà l'empereur le charge d'une entreprise toute différente. Il doit lui soumettre sans tarder un plan de défense de la capitale. Peu de jours après, le Jésuite lui présente une maquette en bois, représentant les parties essentielles des fortifications telles qu'il les conçoit, avec bastions de forme triangulaire. Le monarque approuve le modèle. Les ingénieurs reçoivent le projet. Ils vont l'exécuter. Mais les eunuques, comme toujours, discutent et objectent et font tant et si bien qu'on réalise un autre plan, celui d'un conseiller privé de l'empereur. Quelques jours plus tard, passant à côté d'un bastion carré qu'on était en train d'élever, Schall ne peut s'empêcher de remarquer : « Si j'étais l'ennemi, c'est par cet endroit que je m'emparerais de la ville[1]. »

***

On s'étonnera peut-être de voir Schall préparer si soigneusement la guerre. Le jésuite, le premier, sentait ce qu'il y avait là de choquant pour un apôtre du Christ. Loyalement il fit valoir ses répugnances auprès de l'empereur pour le faire revenir sur sa décision. Mais n'ayant pas réussi, il s'exécuta de bonne grâce. Il mit tout son talent, et un peu aussi sa fierté, à fondre de beaux canons. De son temps, l'entreprise ne suscita ni blâme ni critique.

1. *Historia*, f° 201 v.

Les supérieurs, consultés sans doute, l'approuvèrent. Ils eurent raison.

Devenu sincèrement citoyen chinois et sujet de l'empereur, Schall estimait que son premier devoir était d'exécuter les ordres légitimes de son souverain. « Après tout, pensait-il, ces canons ne sont-ils pas destinés à défendre une civilisation qui, à bien des égards, vaut celle de la Grèce et celle de Rome? Ses lois, sa morale, sa philosophie, sa littérature, ne manquent ni d'élévation, ni de richesse, ni de profondeur. Quelle merveille le jour où elle serait pénétrée, vivifiée, purifiée, par le levain de l'Évangile ! Les Mandchous, que ces engins de défense servent à écarter, sont des « barbares », des persécuteurs vraisemblablement, en tout cas des inconnus dont on peut tout craindre ». Et Schall les redoutait, comme jadis saint Jérôme s'alarmait des Huns. « D'ailleurs quelles terribles conséquences s'il refusait son concours à l'empereur ! Les Hollandais étaient là, toujours aux aguets, désireux de s'introduire en Chine. La brèche qui leur livrerait passage ne se fermerait plus de si tôt. Ce serait donc en vain qu'il aurait contribué à les vaincre à Macao !... »

Et puis, ne pas céder aux désirs légitimes du souverain, c'était infailliblement mécontenter un monarque autoritaire, susceptible, et déchaîner la meute des envieux et des jaloux; à bref délai la persécution suivrait plus implacable encore que celle de 1616, et avec elle, l'expulsion des occidentaux maudits ; la Chine se replierait sur elle-même, plus impénétrable que jamais ; l'œuvre de Dieu serait ruinée ! Schall ne pouvait hésiter[1].

VISION RÉCONFORTANTE.

Ch'ung-cheng imposait aux Pères les travaux les plus variés ; s'il savait parfois leur donner des louanges, rare-

1. L'ingénieur ne se contentait pas de fondre des canons, ni de faire des projets de fortifications, il construisit encore des instruments astronomiques, et optiques, même des machines hydrauliques... fecimus pro viribus, écrit

ment il songeait à les rétribuer[1]. Aussi la situation matérielle des deux astronomes était des plus précaires. Dans les premiers temps le Dr Hsü mettait sa bourse à la disposition de ses protégés pour ne les laisser manquer de rien. Mais le grand bienfaiteur disparu, ce fut à certains jours la détresse. Les astronomes impériaux ne pouvaient manger à leur faim. Schall se consolait volontiers par le souvenir de son patron Adam qui, lui aussi, avait été astreint à un labeur dur et ingrat ; de telles privations devaient former son corps et tremper son âme[2]. A la mort du Père Rho (26 avril 1638), une légère amélioration se produisit. L'empereur, ému par la nouvelle de ce décès, comme pris de remords, sembla vouloir réparer un trop long oubli. Il fit verser aux Pères 2000 taels ; au Père Schall il octroya un traitement de 12 taels par mois.

Tous ces avantages tangibles, reçus avec gratitude sans doute, ne valaient pas cependant aux yeux du grand apôtre un témoignage autrement précieux du contentement impérial. Dans un tableau d'honneur, un « pai-pien », le souverain avait fait graver, encadrés par les replis du dragon chinois, quatre caractères : « *K'in-Pao-T'ien-Hsio* : Moi, l'Empereur, je loue et je protège la doctrine du ciel. » Le 6 janvier 1639, le « pai-pien » est offert aux jésuites en grande cérémonie. L'éloge visait directement l'astronomie. Mais le premier Kolao et le ministre du culte interprétaient la pensée de tous lorsque sur deux nouveaux tableaux d'honneur, ils exaltèrent l'un la fidélité et les services des Pères, l'autre la religion chrétienne[3].

Schall lui-même, unde non solum instrumenta astronomica, uti saepe dixi, sed etiam optica, hydraulica et varii generis mecanica fabricata sunt, quin etiam musicam attigimus... (*Historia*, f° 192r).

1. *Historia*, f° 240r.

2. *Historia*, f° 240r. ... et de hoc nunc gratias Deo ago quod his natura mea quoad utramque substantiam ita indurata sit, ut iam fere septuagenarius aetatem non sentiam.

3. Dans la suite, ce dernier tableau d'honneur fut transféré à Macao et placé solennellement dans l'église de la Compagnie. Le jour de l'installation, ce fut une véritable jubilation dans la ville portugaise : fanfares et canons accueillirent cet hommage de la Chine à Dieu. (*Historia*, f° 202v-203r).

Jour de joie pour Schall, jour d'espérance que ce 6 janvier 1639, radieux comme le jour après la nuit ! Que de fois, au milieu du silence de son atelier de travail, quand il se sentait assiégé, traqué par tant de haine, Schall avait senti sa plume ou son compas s'appesantir entre ses doigts. A certains jours, il avait pu se demander si tous ces travaux n'entravaient pas l'œuvre qu'il voulait uniquement seconder. Ne valait-il pas mieux quitter ces sommets stériles et aller vers des âmes plus simples et moins orgueilleuses, pour leur présenter le Christ ? Il l'avait fait naguère avec tant de succès à Si-ngan-fu ! Et voici qu'aujourd'hui, ces caractères dorés dissipent tous ses doutes. Schall se sent une âme nouvelle. Derrière les mots déjà si consolants, le grand apôtre voit des réalités plus consolantes encore. L'empereur, malgré ses conseillers perfides, commence à se libérer de ses préventions et de sa défiance à l'égard des missionnaires ; déjà il les vénère comme des bienfaiteurs de son royaume ; il les protège contre les malveillants ; il s'intéresse même à leur apostolat. Les fonctionnaires eux aussi, modelant leurs sentiments sur ceux du souverain, manifestent à l'égard des envoyés du Christ une certaine curiosité nuancée de respect. Quelques-uns d'entre eux les favorisent et même se convertissent. Dans cette atmosphère apaisée, les baptêmes se multiplient...

Et laissant planer son regard sur la Chine immense, en cette fête des Rois, Schall perçoit comme un frémissement. Il a l'impression que l'Immobilité millénaire tressaille enfin à l'appel du Christ ; désormais il sait l'utilité et la nécessité de son travail aride et caché...

L'astronomie lui apparaît comme l'avenue par laquelle Jésus entre dans son nouveau royaume.

LA GRANDE TENTATIVE DE CONQUÊTE.

Le 6 janvier 1639, Schall était content, il n'était pas satisfait. L'Empereur s'inclinait publiquement devant le

message de la science, il restait à lui faire accepter le message du Christ. Mais comment exposer la doctrine évangélique au « Fils du ciel » muré dans son isolement ? Comment atteindre l'inaccessible ? Schall a déjà élaboré tout un plan de conquête. Pour réduire cette citadelle, l'apôtre l'investira. Le désir ardent de faire de ce « prisonnier » le « libéré » de Jésus-Christ lui inspirera l'habileté d'un conquérant de race.

En 1640, on signale à l'empereur que dans la salle des trésors se trouve un clavecin, offert jadis à son grand-père, l'empereur Wan-li, par le Père Matteo Ricci[1]. A cette nouvelle, il lui prend envie d'entendre jouer de cet instrument. Ch'ung-cheng le fait réparer par le Père Schall et lui commande un nouveau clavecin. Aidé du frère Christophe Hsü, Jean Adam exécute la volonté impériale. Mais afin de permettre au monarque de jouer de l'instrument, Schall compose une « méthode pour clavecin ». L'apôtre reparaît dans le compositeur, comme jadis il s'était manifesté dans l'ingénieur. En guise d'exemple, le Père insère dans son traité une mélodie des psaumes. Touchante idée que d'introduire dans le palais d'un empereur païen le roi d'Israël exprimant son mépris des idoles et sa confiance invincible en Dieu.

Schall n'a pas encore achevé de réparer le clavecin, que déjà il a découvert un moyen plus direct de faire connaître à l'empereur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ[2]. Parmi les présents que le Père Nicolas Trigault avait recueillis dans sa tournée de propagande à travers l'Europe, Jean Adam avait admiré ceux du duc Maximilien de Bavière. Ils attendaient encore leur destinataire. C'était le moment ou jamais de les utiliser. Un précieux manuscrit en parchemin de 150 feuillets contenait les événements principaux de la vie de Notre-Seigneur transcrite en lettres d'or et illustrés de miniatures. Deux feuillets d'argent, où se trouvaient

1. *Historia*, f° 192r.
2 *Historia*, f° 192r-192v.

burinés les quatres évangélistes, servaient de couverture. Schall prend soin de faire peindre au dos des miniatures une version chinoise du texte.

Le second cadeau était un groupe en cire représentant l'adoration des Mages. Les figurines fort expressives étaient artistement travaillées et coloriées. Un commentaire composé par Schall devait rendre les présents plus instructifs encore. La remise des dons a lieu le 8 septembre 1640. Un des premiers dignitaires les porte dans le cabinet de travail de l'empereur. Ch'ung-cheng en est ravi. Il ne se contente pas comme d'ordinaire d'un regard distrait ou d'un sourire ; il les contemple, les examine dans le détail. Prenant en mains le manuscrit, il commence à lire. Le texte le captive, l'éblouit : un monde nouveau se révèle à lui. Il mande la première impératrice et, lui montrant du doigt l'Enfant Jésus : « Celui-ci, affirme-t-il, est plus grand que tous nos vieux saints. » Aussitôt, en signe de respect, l'impératrice tombe à genoux et courbe la tête jusqu'à terre. Non content de cet hommage discret, le souverain donne ordre à tous les habitants du palais impérial, de venir honorer le « grand Roi ». Le manuscrit et le groupe des Mages sont transportés dans la salle du trône, et pendant dix jours, c'est un défilé ininterrompu de courtisans qui viennent admirer et vénérer le « Roi des rois ». Enfin le monarque fait placer les œuvres d'art dans la salle du trésor. Il ne les perdra jamais de vue. Bien souvent dans la suite, comme attiré par un charme secret, il ira contempler l'Enfant Jésus et relira les pages qui racontent sa vie. Il en est troublé, presque angoissé. On l'entend gémir pendant qu'il se promène : « Qui donc m'expliquera tout cela ? »

Schall devine son appel. Hélas ! les portes de la prison dorée restent closes obstinément...

***

Closes ! pas tout à fait. Schall réussira à les forcer.

S'il ne peut lui-même libérer le prisonnier, il préparera d'autres mains pour le délier les chaînes. Marie-Madeleine et les saintes femmes furent jugées dignes de devenir les apôtres des Apôtres ; pourquoi les dames de la cour ne porteraient-elles pas, elles aussi, à leur empereur le message de Jésus ressuscité ? Mais ces collaboratrices, cloîtrées dans le palais, prisonnières, hors d'atteinte, comment les conquérir ? C'est ici que l'ingénieuse audace de Schall va triompher. Pour gagner ces captives à la doctrine du Christ, il n'y a qu'un moyen : les eunuques. Plusieurs parmi eux sont des chrétiens modèles, tels les deux frères Achille et Nérée, baptisés en 1632. Vrai disciple du Christ également cet Achille P'an, le général des armées de Yung-li[1]. Mais Schall ne peut compter sur ceux-ci : ils sont loin de la cour impériale. Heureusement il découvre l'eunuque Wang, « grain d'or parmi le sable vil[2] ». C'était l'ancien camérier de la nourrice de l'empereur. Dans ce païen farouche et cet orgueilleux, Schall avait discerné une âme d'apôtre. Après bien du temps et bien des efforts, il avait enfin réussi à le baptiser en 1635 et lui avait donné le nom de Joseph.

Rien ne subsiste aujourd'hui de la morgue de Wang. Affable et bon, il est aimé de tous. Schall lui expose son plan d'apostolat. D'enthousiasme, Wang accepte d'évangéliser les dames de la cour, de les baptiser, de les instruire et de transmettre régulièrement les conseils demandés ou donnés. La première dame du palais qui se convertit prend le nom de Catherine. Wang, cependant, cherche à travailler surtout la classe la plus élevée. Quel succès, s'il parvenait à faire quelques chrétiennes parmi les douze privilégiées. Celles-ci ne sont-elles pas en relations constantes avec l'empereur[3] ? Elles le servent à tour de rôle, elles lui lisent à haute voix les suppliques, elles peuvent s'entretenir familièrement et même, à l'occasion,

1. Du Halde, *Description de l'Empire de la Chine*, t. I, p. 534-535. Paris, 1735.
2. *Historia*, f° 193v.
3. *Historia*, f° 192v.

jouer aux dés avec lui. Comme il leur serait facile de lui parler de la doctrine chrétienne, de lui faire admirer et désirer l'Évangile! Le vœu de Schall et de son délégué est amplement exaucé. En 1637 trois des douze dames reçoivent le baptême, elles s'appelleront désormais : Agathe, Hélène et Isabelle[1]. Agathe surtout, à cause de sa vertu et de sa prudence, est estimée de l'empereur.

Dans les trois autres classes, les «lettres annuelles» mentionnent 15 conversions[2]. A ce groupe déjà considérable, il faut joindre deux nobles dames émérites : Agnès[3] et Antonia. D'année en année, le nombre des chrétiennes augmente : en 1638, elles sont 21 ; en 1639, 40 ; et en 1642, 50.

Fleur exquise dans la chrétienté chinoise, la petite communauté s'épanouit de jour en jour dans le « jardin fermé » du palais. Le ferveur, la piété, la générosité des premiers âges semblent retrouver dans ces âmes tout leur éclat, Elles n'hésitent pas à se corriger mutuellement avec une simplicité, mais aussi avec une fermeté remarquables. Dame Hélène aime à porter des boucles d'oreilles de grand prix. A plusieurs reprises, déjà, Joseph Wang lui a reproché cette faiblesse. Aussi fuit-elle maintenant les yeux du censeur. Ses roueries mesquines et ses artifices déloyaux sont vite découverts par une de ses sœurs dans le Christ. Après quelque temps, celle-ci va trouver la coupable et lui tendant un fouet de cordes tressées : « Hélène, notre Père et notre Maître Jean Adam m'a fait parvenir ce bijou pour vous punir de vos fautes par 50 coups. » Humblement la dame chrétienne s'incline, accepte la pénitence, ôte ses boucles d'oreilles ; elle ne les reprendra plus jamais[4].

---

1. Dans l'*Historia* du P. Schall, elle porte le nom de Théodora. (*Historia*, f° 192v. — Les détails sur le vie chrétienne au palais impérial sont bloqués ensemble dans l'*Historia* ffos 192v-195v.

2. Une de la 2e classe : Lucie ; quatre de la 3e : Cécile, Cyrène, Cyrie et Thècle ; enfin huit de la 4e (cfr VAETH, *l. c.*, p. 122).

3. Agnès avait été bonne d'enfant de l'empereur précédent et avait fait partie de la première classe.

4. *Historia*, f° 194r.

Une autre dame chrétienne, dans un mouvement de colère, s'emporte et injurie une compagne encore païenne. Aussitôt elle se reprend, et devant la porte de celle qu'elle a blessée, elle s'inflige des coups de fouet. En apprenant le fait, l'impératrice ne peut assez admirer une vertu aussi exceptionnelle et un tel désir de se punir[1].

Pour maintenir la ferveur parmi les converties, leur catéchiste les réunit dans une chapelle dédiée à Notre-Dame. Il les instruit, leur communique les objets bénis envoyés par les Pères : chapelets, reliques, « Agnus Dei », enfin il leur transmet leurs recommandations. « Soyez prudentes, leur disait-il, mais ayez en horreur tout respect humain. » Dame Agathe, si estimée de l'empereur, et qui avait voué à Dieu sa virginité, se trouvait dans une situation particulièrement délicate, surtout lorsqu'elle devait accompagner son Maître dans un temple païen. Pour n'avoir pas à l'imiter, pendant qu'il s'agenouillait et offrait un sacrifice, elle se maintenait à l'écart. Acte méritoire ! Car elle risquait de perdre la faveur impériale et même la vie.

Les nobles prisonnières ne se contentent pas de vivre en excellentes chrétiennes, elles veulent aussi venir au secours des Pères. Elles recueillent d'abondantes aumônes et confectionnent des habits ou des ornements d'église[2]. Elles cherchent à faciliter la tâche de leur catéchiste et se font apôtres à leur tour, en s'efforçant de communiquer à d'autres âmes la flamme qui les réchauffe et les éclaire. L'une d'elles, du nom de Secunda, âgée de 15 ans seulement, convertit sept de ses compagnes. Mis au courant de la vie fervente que mènent dans le palais ces âmes d'élite, le Père Furtado, vice-provincial de la mission, veut leur assurer les avantages d'une organisation religieuse. En 1640, il nomme une supérieure qui désormais présidera à la « communauté ». Un seul regret tourmente ces chré-

1. *Historia*, f° 192v.
2. *Historia*, f° 193r.

tiennes, toutes dévouées au divin Maître, elles n'ont pas le bonheur de pouvoir assister à la messe ni de recevoir les Sacrements.

***

Le grand rêve de Schall se réalise. Le spectacle tout nouveau d'âmes rayonnant la charité et la pureté, dans un milieu aussi dépravé, provoque l'attention et l'admiration de l'empereur. L'impératrice, elle aussi, en est émerveillée et ne le cache pas. Une païenne s'étant un jour prise de querelle avec une chrétienne, elle la dénonce à sa maîtresse, et ajoute, comme dernier grief, qu'elle s'est fait baptiser. L'impératrice, non seulement reconnaît l'innocence de l'accusée, mais ajoute que sa doctrine est excellente et que tous les autres se sont égarés loin de la vérité[1]. L'empereur lui aussi manifeste déjà plus que de la bienveillance à l'égard de la religion nouvelle. Certains gestes, certaines paroles semblent annoncer un pas plus décisif. Ch'ung-cheng évite de s'entretenir avec les bonzes ; il éloigne les idoles de ses appartements ; à ses courtisans il donne toujours licence de suivre le Christ ; il facilite la réception du baptême aux dames du palais. Il va même jusqu'à inviter les impératrices à se faire chrétiennes. Malheureusement le souverain, « ondoyant et divers » plus qu'homme au monde, impulsif et fantasque, change d'avis souvent. La disgrâce des bonzes ne dure jamais qu'un temps ; à peine a-t-il expulsé les idoles qu'il les rétablit à leur ancienne place. Mais l'instabilité du caractère de l'empereur n'ébranle pas le ferme espoir du Père Schall. Il reste persuadé que tôt ou tard la bonté de ce cœur et l'inquiétude de cette âme les conduiront au Christ. Hélas ! le beau rêve va se briser. Bientôt, assiégé dans son propre palais, l'empereur, de désespoir,

1. *Historia*, f° 192v-193r. ...Legem illam non solum optimam esse, sed se omnes in errore gravi versari...

se donnera la mort. Cette fin tragique sera pour Schall plus qu'une déception, un déchirement. Et jusqu'à son dernier jour, le grand apôtre conservera, avec l'espérance que Dieu a sauvé l'âme de son bienfaiteur, la conviction, qu'il se serait fait chrétien s'il avait vécu plus longtemps.

***

AU LARGE !

Schall ne limite pas ses ambitions au palais impérial. Il se souvient que, en dehors de l'empereur, il y a d'autres païens à sauver. Sa santé robuste et sa puissance de travail lui permettent d'étendre son rayon d'action même au-delà de Pékin.

Schall disait sa messe — les « lettres annuelles » nous l'apprennent — soit dans l'église du Sauveur réservée aux hommes, soit dans un de ces nombreux salons-chapelles[1], destinés aux réunions des dames. Le Père y prêchait ; il y confessait. En 1637, nous le trouvons dans la ville de Hokien, située à 150 km. au sud de Pékin. Il y prêche et baptise 50 catéchumènes. Son collaborateur à l'office astronomique, le Père Rho, meurt pendant ce ministère (26 avril 1638). Mais le Père Longobardi tient à attendre le retour de Jean Adam pour régler le cérémonial des funérailles[2].

Schall n'hésite pas à consacrer aux « Lettrés » une grande

1. En 1637, les « Lettres annuelles » en mentionnent 14.

2. Les Lettres annuelles nous décrivent la cérémonie des funérailles : ce fut un vrai triomphe pour la foi chrétienne. Elles eurent lieu le 5 mai 1638 Dans le cortège figuraient outre le directeur de l'institut astronomique, Pierre Li, et les étudiants de l'Académie, des courtisans, des fonctionnaires, des lettrés, et une vraie foule composée de païens et de chrétiens. Les chrétiens récitaient le chapelet et portaient des flambeaux. Pendant l'office funèbre, qui eut lieu dans l'église du Sauveur, le Père Longobardi fit l'éloge du disparu. Quelques mots émus, dans l'*Historia*, mettent en relief la valeur de l'éminent collaborateur de Schall. Ils soulignent plus spécialement la hardiesse de son esprit, son intrépidité et sa compétence scientifique. *Historia*, f° 189r-189v.

partie de son temps. N'est-ce pas sur les sommets qu'on construit les phares ? Attirés par son renom, ils viennent volontiers rendre visite au mathématicien. L'apôtre leur montre les livres, leur explique les instruments, et délicatement achemine leurs âmes vers le vrai Dieu. Il avait le bonheur de diriger le premier conseiller de l'empereur ; le Dr Paul Hsü Kuang-k'i, dont le nom a été mentionné à plusieurs reprises déjà dans cette histoire, esprit distingué et âme d'élite. Afin de pouvoir plus facilement assister à la messe, il avait acheté une maison à côté de la résidence des Pères. Dans son petit oratoire, où il avait fait peindre l'image du Crucifié, il méditait tous les jours au moins pendant une demi-heure avant d'aborder les affaires. Sa loyauté, sa modestie et sa droiture le faisaient aimer de tous. A l'église, il ne voulait pas de place réservée, mais se mêlait aux simples fidèles. Il vénérait Schall comme son Père, bien qu'il eut 30 ans de plus que lui ; il lui obéissait comme un enfant. Schall l'assista à ses derniers moments et s'occupa de ses funérailles. Sa mort, dit l'*historia*, fut une perte autant pour l'empereur que pour les Pères.

***

On s'étonnerait qu'un apôtre aussi entreprenant que Schall n'ait pas songé à diffuser l'Évangile par la plume, le moyen d'apostolat le plus efficace. Le livre ne franchit-il pas toutes les distances pour aller instruire tous ceux qui cherchent la vérité ? Déjà à Si-ngan-fu, nous l'avons vu, il avait traduit une légende des saints (éditée en 1638); il rédige ensuite un ouvrage en deux volumes, sur la divine Providence (1629) ; un traité sur les huit béatitudes (1634) ; et un exposé de l'origine du christianisme (1643). Ce dernier livre se rattache logiquement à un « résumé de la vie de Jésus-Christ » qu'il avait déjà fait paraître en 1640[1].

1. Sur les ouvrages de Schall, voir VAETH, *l. c.*, appendices, p. 355 sqq. ; 361-63.

Sans grande originalité, tous ces ouvrages furent cependant appréciés, et lus avec profit.

***

Au moment où les Mandchous paraissaient à l'horizon politique de la Chine, et où ils allaient succéder à la dynastie des Ming, Schall pouvait jeter un regard satisfait sur les résultats obtenus par un labeur d'un peu plus de 10 années. Le nom chrétien n'est plus considéré comme une honte ou un déshonneur. L'empereur lui-même entrevoit la grandeur du divin Rédempteur et rend hommage à sa doctrine. La faveur impériale s'étend comme une bénédiction sur toute la mission de Chine. Généralement les gouverneurs se montrent bienveillants. Un peu partout les conversions se multiplient. Hélas ! les missionnaires sont trop peu nombreux. Les jésuites, vers 1640, ne sont que 24 Prêtres et 3 Frères. Malgré cette pénurie d'ouvriers, les baptêmes se comptent par milliers chaque année. En 1634, les Pères de la Compagnie en enregistrent 2870 ; en 1639, 5480 ; en 1641, 5400 ; et en 1643, 4824[1]. Fait non moins consolant : la vie publique elle-même se fait accueillante au Christ. Un général d'armée, Lukas Ts'in, fait peindre la croix sur les drapeaux de son armée, et Ignace Ts'in, le neveu du général, met également sa flotille de 500 jonques chinoises sous la protection de Jésus crucifié[2].

Magnifique éclosion de vie chrétienne ! Après Dieu, elle est surtout due aux Pères Rho et Schall. Dans une lettre adressée au Père Mutius Vitelleschi le 2 février 1641, le Père Furtado, vice-provincial de la Mission, se fait l'interprète de l'admiration et de la reconnaissance de tous les missionnaires à l'égard de Schall. Après avoir mentionné

1. Ces chiffres comprennent également les enfants nés de parents chrétiens ; donc n'indiquent pas uniquement des gains sur le paganisme.

2. Cfr A. VAETH, *l.c.*, p. 131 ; d'après Szpot (Thomas Ignatius Dunin, S.J.). dans Archives de la Compagnie, *Jap Sin*, 104, ad annum 1642.

tous les travaux du grand apôtre : ses écrits apologétiques, sa vie de Jésus-Christ présentée au souverain, son heureux apostolat parmi les dames du palais, le Père Furtado écrit ces mots qui valent à eux seuls le plus beau des panégyriques : « *Notre œuvre n'est possible que grâce à son travail et à son zèle.* » Il ajoute enfin : « Il serait bon que votre Paternité exprime au Père sa satisfaction et reconnaisse ses services[1]. »

La date qui figure en tête de cet éloge, le 2 février 1641, évoque dans nos esprits, avec la fête de la Présentation, la grande, l'unique Lumière qui luit sur les nations. Grâce au Père Schall, dans l'immense pays de l'erreur, elle commence à triompher de la nuit...

---

1. Lettres du P. Furtado, dans Archives de la Compagnie, *Jap Sin*, 161, 228v ; citée par A. VAETH, *l. c.*, p. 132

CHAPITRE V

LA CONQUÊTE MANDCHOUE

UNE PREMIÈRE TENTATIVE DE CONQUÊTE.

Au moment même où le Père Furtado faisait part au Père Général de la joie qu'il éprouvait devant les progrès réalisés ou escomptés, un danger terrible menaçait la mission. Après plusieurs siècles de prospérité et de gloire, comparables, suivant certains écrivains, aux siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, la dynastie des Ming perd tout prestige. Ch'ung-cheng ne manque pas de qualités, il est bon, clairvoyant, et droit ; mais il n'est pas de taille à mâter la meute des eunuques qui l'assaille constamment. Dans un sursaut d'énergie, il avait essayé de s'en dégager en s'appuyant d'abord sur les généraux, puis sur les fonctionnaires, mais il était retombé finalement entre leurs mains maudites. Les eunuques ne lui pardonnent pas ce moment de disgrâce. Leur prisonnier n'est plus qu'un condamné à mort. Ils sont décidés à le livrer au premier envahisseur ou au premier révolté qui se présentera devant les murs de Pékin. Ils n'auront pas à attendre longtemps.

Depuis des années la Chine redoute l'invasion mandchoue. Des essais de conquête ont déjà été tentés : escarmouches qui précèdent l'attaque définitive. Une de ces tentatives doit être rappelée brièvement car elle a sa place naturelle dans une vie de Schall.

Nous sommes en 1629. Brusquement les Mandchous, préparés par un souverain ardent et entreprenant T'ien-ch'ung, se mettent en marche, forcent la grande muraille en trois endroits, battent les troupes impériales, ravagent

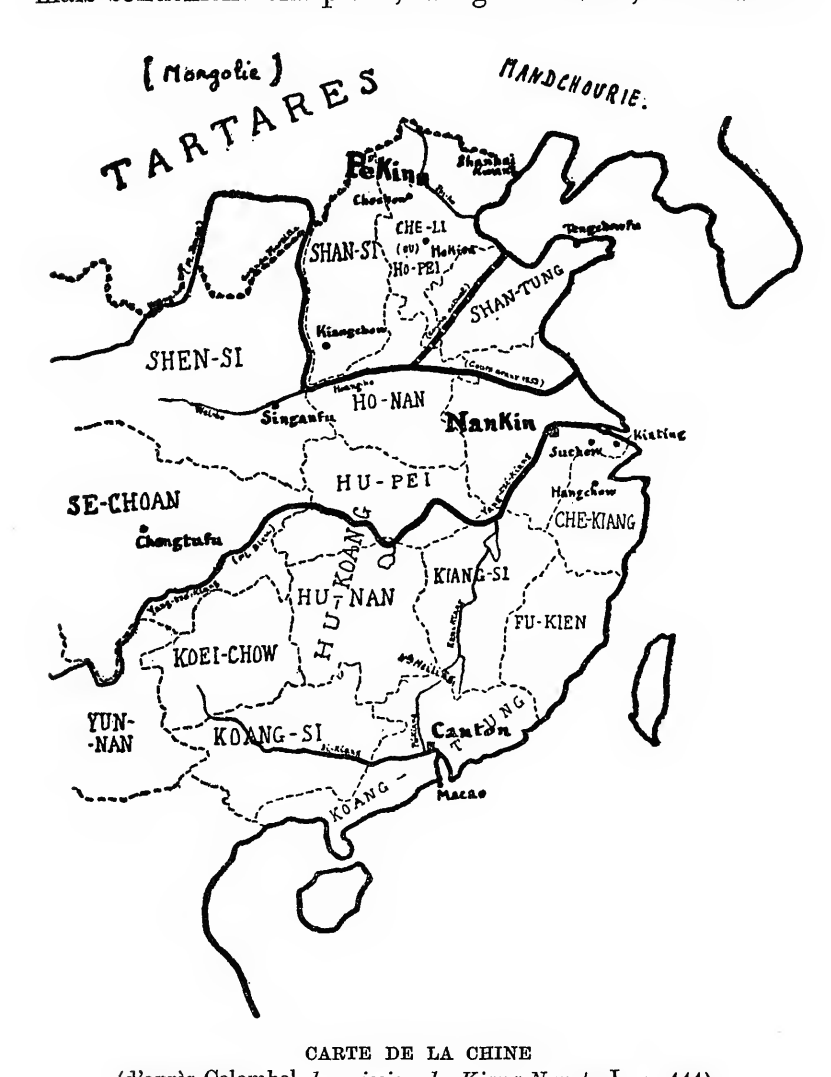
tout le nord du Hopei et s'aventurent jusque sous les murs de Pékin[1]. Pour sauver la Chine, le ministre Hsü Kuang-k'i n'hésite pas à s'adresser aux Portugais[2]. En 1630, il demande à Macao des officiers et des soldats pour former à l'européenne l'armée impériale. Les manœuvres des marchands font échouer le projet. Toutefois un petit bataillon, commandé par le capitaine Gonzalvo Texeira Correa, parvient à entrer en Chine et attend les ordres du ministre. Il tente en vain de défendre Chochow non loin de la capitale ; puis il rejoint à Tengchowfu, les troupes du vice-roi de Liao-tung, Ignace Sun. Le Portugais y trouve une armée en révolte : les soldats, mal payés, n'obéissent plus à leurs chefs. La faute en est aux eunuques qui refusent obstinément d'envoyer à Sun la solde des troupes. Dans une échauffourée, Texeira, abandonné par les Chinois, est tué par les Mandchous[3]. Sun par contre est pressé par les révoltés de passer avec eux dans le camp des ennemis. Le vice-roi, trop chrétien pour déserter son devoir, refuse de trahir et de s'ériger à l'exemple d'autres gouverneurs[4] en souverain indépendant. Hélas! cette noble conduite sera tristement récompensée. Les ministres de l'État sont assez vils pour lui imputer la révolte des soldats. Ils le somment de comparaître devant la cour sans retard. Sun n'ignore pas ce qui l'attend, il obéit. Comme tout le faisait prévoir, il est condamné à être décapité avec deux autres chrétiens innocents, Philippe Wang, et Michel Chang. Wang finalement n'est que dégradé. Les deux autres seront exécutés. Ce qui attriste ces chrétiens dans leur réclusion, c'est de devoir paraître devant Dieu sans avoir pu se confesser ni recevoir le viatique.

Or, voici qu'un jour la porte de leur cachot s'entr'ouvre

---

1. Cfr L. Wieger, *Textes historiques*, t. II, p. 1771. Hien-Hien, 1929.
2. Aug. M. Colombel, *Histoire de la mission de Kiang-Nan* (manuscrite) t. I, p. 305-307.
3. Sur tout ce qui va suivre, voir Martini, *Histoire de la guerre des Tartares contre la Chine*, p. 47 sqq., 2e édit. Paris, 1656.
4. Cfr L. Wieger, *Textes historiques*, t. II, p. 1772

pour laisser passer un charbonnier, de taille moyenne mais solidement charpenté, la figure noircie, la barbe en



CARTE DE LA CHINE
(d'après Colombel, *la mission du Kiang-Nan* t. I, p. 444).

broussaille. Quand ils sont seuls, le singulier visiteur se fait reconnaître. Surprise ! c'est le Père Schall qui est là devant eux ! L'apôtre avait deviné leur détresse et leur apportait, sous ce déguisement, avec le réconfort de sa

parole, le don suprême de l'absolution et la sainte Hostie. Pendant un jour et demi, le Père reste avec les prisonniers. Il les encourage et les console[1]. Vienne maintenant le jour du supplice ! Jour béni de leur union au Christ qui le premier a souffert l'injustice pour mériter la gloire. C'est, vraisemblablement, vers l'été de l'année 1633 que l'exécution eut lieu.

Malgré ses bévues et ses injustices, le gouvernement chinois put cependant, cette fois encore, repousser l'envahisseur.

LI TSE-CH'ENG.

Les Mandchous avaient échoué, mais ils gardaient l'espoir de devenir les maîtres de la Chine. Quelques années plus tard, des signes évidents font craindre une nouvelle offensive. En 1636, le souverain mandchou, suivant la mode chinoise, adopte une devise. La dynastie s'appellera désormais : Tai-ts'ing (la grande incorruptible), et le roi Ch'ung-ti. Malgré leur bravoure, les barbares du Nord eussent été vaincus d'avance, s'ils avaient eu à se mesurer avec une armée fortement organisée et bien commandée. Mais leurs adversaires étaient lamentablement désunis. La Chine — pour employer une expression pittoresque de l'*Histoire des Ming* — n'était plus qu'une ruche bourdonnante qui essaime. Les révoltés surgissaient un peu partout. Les plus ambitieux de tous était Li Tse-ch'eng. Il aspirait à supplanter l'empereur[2]. Déjà maître du Shensi, il passe dans la province du Shansi, et s'empare de la ville de Kiangchow. Les autres cités se livrent à lui sans résistance. C'est en vain que l'empereur envoie pour le combattre le grand Kolao à la tête d'une puissante armée : ses soldats passent dans le camp du rebelle, et Liu, le grand Kolao, s'étrangle de désespoir.

1. Bartoli, *La Cina*, t. iv, p. 969. Rome, 1663.
2. Cfr Martini, *Histoire de la guerre des Tartares*, p 64 sqq. Paris, 1656. Cfr. aussi *Historia*, 204v-207r.

Li Tse-che'ng réussit à gagner à sa cause le ministre de la guerre lui-même. La victoire dès lors semble certaine ; pourquoi tarder à frapper le coup décisif ? L'usurpateur se fait saluer du titre impérial de T'ien-shun (obéissance au ciel) et se porte sur Pékin à marches forcées. Troublé, désemparé devant le péril qui le menace, l'empereur prend la pire des dispositions : il confie ses 70.000 soldats à 3000 eunuques, se livrant ainsi à ceux qui avaient juré de le perdre. Le 23 avril 1644, Li Tse-ch'eng arrive sous les murs de Pékin. La ville est abondamment pourvue de matériel de guerre, sur les remparts les canons, pour la plupart tout neufs, semblent fixer l'assaillant et lui inspirent une peur terrible[1]. Bien défendue, la citadelle eût été imprenable.

Mais dès le lendemain, avant le lever du soleil[2], l'eunuque Ts'ao Hua-ch'un ouvre la porte Chang-i-men, aux insurgés. Se voyant trahi, l'empereur monte à cheval, et escorté de 600 cavaliers, se précipite vers le sud de la ville. Des traîtres l'arrêtent. Il se dirige aussitôt vers l'Est, passant à côté de la résidence des Jésuites. A peine les défenseurs de la porte l'ont-ils aperçu qu'ils déchargent contre le fugitif leurs canons de campagne. Repoussé, traqué littéralement par les misérables, le monarque revient au palais.

Nous assistons alors à un drame poignant. Dans son affollement et son désespoir, le souverain ordonne à l'impératrice de se pendre, invite ses trois fils à quitter la ville, puis tire l'épée pour tuer sa fille, de peur qu'elle ne tombe aux mains des insurgés. La malheureuse, en cherchant à esquiver le coup, a une main amputée et s'enfuit, laissant derrière elle une traînée sanglante. Après ces préliminaires tragiques, C'hung-cheng, comme fou, sort du palais et gravit la colline du charbon (Mei-Shan). Arrivé au sommet, il s'arrête, s'entaille le bras gauche, tire un pinceau, le trempe dans

1. *Historia*, f° 204v.
2. MARTINI, *l. c.*, p. 67.

son sang et se met a tracer des caractères sur le bord de son manteau. Il écrit : « Salut à l'empereur futur du nom de Li. N'opprime pas mon peuple ; n'utilise pas mes conseillers. » Belles paroles, remarque le Père Schall, généreuses et vécues ! Enfin il ôte ses bottes, lance au loin son chapeau impérial, noue son mouchoir autour du cou et court se pendre à une poutre en saillie d'une galerie[1]. Les Mandchous ne découvriront le cadavre qu'un mois plus tard et l'enseveliront avec les honneurs dus à sa dignité, dans la sépulture réservée aux princes de la dynastie des Ming. Dans ses *Mémoires*, Schall rappelle ces tristes souvenirs et conclut : « Ainsi finit lamentablement le monarque peut-être le plus puissant et le plus grand de la terre. Il n'avait que 36 ans. Il ne le cédait à personne ni pour son intelligence ni pour son caractère. Il mourut abandonné de tous, victime de la fourberie de ses serviteurs et de ses fonctionnaires, mais aussi de son imprudence. Avec lui disparut la dynastie qui portait le nom de Ta-ming, c'est-à-dire Royaume de la grande clarté. Elle avait régné 276 années. Sa mort entraîna l'extinction de sa famille qui comptait 80.000 membres. S'il n'avait pas abjuré la religion de ses ancêtres, il avait du moins rendu d'éminents services à l'Église de Jésus-Christ. Le catholicisme, qui comptait déja beaucoup d'adeptes au temps de son grand-père, il ne l'a pas seulement toléré, il l'a loué et protégé pour le plus grand bien de ses sujets. Il eût fait davantage encore, si des événements tragiques n'avaient brusquement hâté sa fin... »[2] La page que nous venons de citer constitue le monument funèbre le plus glorieux élevé à la mémoire de l'empereur défunt. Elle nous révèle tout à la fois l'optimisme inconfusible et la reconnaissante fidélité de celui qui l'a écrite.

---

1. *Historia*, f° 204v-205r. — Le récit du Père Martini (*Histoire de la guerre des Tartares contre la Chine*, Paris, 1656), diffère par quelques détails de celui de Schall. D'après le Père Martini : 1. L'empereur aurait tué sa fille (*l. c.*, p. 68). 2. Il se serait pendu avec ses jarretières à un prunier (*l. c.*, p. 68).

2. *Historia*, f° 205r.

Le lendemain de la mort de l'empereur, le 25 avril 1644, Li entre dans la capitale avec 300.000 hommes. Le pillage commence aussitôt. Les maisons des particuliers sont mises à sac; les passants sont brutalisés et rançonnés. Aucune pudeur n'est respectée. A la résidence des Pères, personne n'est rassuré. Schall n'attend de secours que de Dieu. Il rassemble tout le monde à la chapelle pour prier. Dieu veille admirablement sur les siens. Les «nouveaux hôtes» se présentent, mais ils se contentent d'emporter un méchant tapis, encore demandent-ils d'abord la permission de se l'approprier. Un « avis » placardé au mur de la maison, on ne sait ni par qui ni comment, avertit d'ailleurs tous les soldats d'avoir à respecter le « Père européen »[1].

Peu de jours après, deux fonctionnaires chinois viennent inviter le Père Schall à les accompagner au palais. Tant de politesse lui paraît suspecte. « Où sont vos chaînes, s'exclame-t-il, voici mon cou, voici mes mains. » Un troisième fonctionnaire survient et s'efforce, en vain, de le rassurer. Aussi, quelle n'est pas la surprise de Schall de se voir accueilli au palais avec bonté et d'entendre le « barbare » lui promettre protection et sécurité. Bien plus, le voici qui se lève, écarte les actrices qui l'entourent, s'approche de l'apôtre, le prend amicalement par la main, et lui fait servir du thé mélangé de miel. Il commande même un repas et l'invite à s'asseoir à son côté. Schall décline l'offre : il doit rentrer chez lui avant la nuit. Li le fait reconduire avec les plus grands égards. Désormais Schall et les siens seront à l'abri de tout ennui[2].

Pas un instant, Schall ne songe à jouir en égoïste de sa tranquillité. Il souffre, il tremble avec ceux qui continuent à souffrir et à trembler. Pareil au « Bon Pasteur », il va à la recherche de ses brebis. Il les console, les fortifie et les incite à mettre leur confiance en Dieu[3]. Il est particu-

1. *Historia*, f° 205v.
2. *Historia*, f° 206v.
3. *Historia*, f° 206v.

lièrement inquiet au sujet des femmes chrétiennes. Schall réussit à les préserver toutes de la violence et du vice. A certains moments les anges, semble-t-il, prêtèrent main forte à l'apôtre. Ainsi le jour où dans une maison spacieuse et commode d'un chrétien, quarante-quatre personnes avaient cherché un refuge. Parmi elles se trouvaient des jeunes filles. Quelques bandits tentèrent de forcer l'entrée de la demeure. Mais devant la porte deux jeunes gens, majestueux et terribles, armés de massues, montaient la garde. A leur vue, les audacieux reculèrent d'épouvante et s'enfuirent[1].

APPEL AUX MANDCHOUS.

Maître de la capitale, Li ne l'est cependant pas encore de la Chine. Aux mathématiciens qui s'empressent de lui présenter le calendrier de l'année suivante et qui lui demandent de leur indiquer le jour de son couronnement, il répond d'une façon évasive[2]. L'armée impériale qui garde contre les Mandchous la frontière de l'Est n'est d'ailleurs pas encore vaincue. Pour faire évanouir ce dernier obstacle à son ambition, Li se met en marche avec 200.000 hommes, sans compter les transfuges, et laisse à Pékin une garnison de 3.000 cavaliers[3].

A la nouvelle de la prise de la capitale, le général Wu San-kuei s'était retranché avec son armée dans la citadelle de Shanhaikwan, située sur la route militaire qui relie Pékin à l'Est, à l'extrémité de la grande muraille. Le général ne manquait ni de valeur ni de patriotisme. Pourquoi ne s'était-il pas porté au secours de la dynastie menacée ? Le fait est resté jusqu'à ce jour inexpliqué[4]. Arrivé devant

1. *Historia*, f° 207r.
2. D'autres expliquaient autrement cette hésitation du tyran à se faire couronner. Chaque fois, racontait-on, que l'usurpateur essayait de prendre place sur le trône impérial, il se sentait des lourdeurs dans les jambes et éprouvait des maux de tête. Enfin une force mystérieuse le jetait à terre. (*Historia*, f° 207v).
3. *Historia*, f° 208r.
4. L. WIEGER, *Textes histor* t. II, p. 1777.

la ville, Li, pour forcer Wu San-kuei à se rendre, ne rougit pas de recourir à un stratagème abject. Le père du général est entre ses mains. Il le fait amener, le place devant les remparts, et le menace des pires supplices si son fils ne lui livre la ville et ne lui jure fidélité. Le général contemple la scène du haut des murs et entend les menaces du tyran. Ému de pitié, il tombe à genoux, demande pardon à son père, mais héroïquement il déclare : « Je me dois à l'empereur, à la patrie d'abord, ensuite seulement à mon père. La vie sans doute est un bienfait, mais ce serait une honte éternelle pour moi si je consentais à m'allier avec l'ennemi maudit et à détruire ma patrie. » Le père, héroïque, approuve ce mâle langage. Aussitôt il est mis à mort dans des douleurs atroces. Wu San-kuei jure de venger son père. Mais il ne dispose pas de troupes suffisantes pour tailler en pièces l'assaillant. Alors l'idée lui vient de faire appel aux Mandchous, las de la guerre et disposés à la paix. En échange de leurs services, le général chinois leur offre, en plus d'une bande de terre longue de 100 milles environ, qui leur avait appartenu jadis, la liberté de commerce avec le Céleste Empire. L'alliance est conclue et l'armée tartare se met en marche vers Shanhaikwan. La cavalerie commence par mettre en fuite celle des « brigands », désemparée devant une attaque régulière. Puis l'infanterie tombe sur les assiégeants. Cent mille ennemis sont massacrés. Li s'enfuit jusqu'à Pékin. N'osant pas s'y fixer, il se rend dans le Shensi. Les Mandchous l'ont déjà rejoint, la bataille s'engage. Cette fois l'armée du rebelle est anéantie[1].

***

Au moment de la déroute, la capitale hélas ! n'est plus qu'un immense brasier. Avant de partir, Li avait donné à la garnison l'ordre de mettre le feu à la ville. Le palais

1. *Historia*, f° 207v-208r.

impérial avait tout à coup flambé. Ce fut le signal de l'incendie général. Les portes de la ville, avec leurs belles constructions à étages, les maisons des nobles et autres édifices s'allument en même temps. Pour activer le feu, les bandits prodiguent la poudre. « A dix lieues à la ronde, écrit le Père Schall, on entend les craquements du palais impérial qui s'effondre[1]. » Comme étranger et comme ami de l'empereur défunt, Schall est plus exposé que personne à la fureur des incendiaires. Amis, lettrés, chrétiens, tous supplient le Père de partir au plus vite. Bientôt, ajoutaient quelques-uns, Pékin ne sera plus qu'un monceau de cendres ; il s'exposerait, en restant, à tomber aux mains des Tartares maudits. Pourquoi n'établirait-il pas dans une autre ville un centre chrétien plus florissant ? Le pasteur, après tout, devait suivre ses brebis. » Schall laisse dire ses amis. Il se doit à ceux qui sont dans l'angoisse. Sa décision est prise : il restera à Pékin[2].

Sa première pensée va à la résidence, dont il est depuis 1640 le supérieur, à la chapelle, à ses livres, aux planches qu'il avait fait graver en vue de ses publications. Dans sa confiance d'enfant, il est sûr que Dieu continuera à le garder. Aussi nous raconte-t-il sans étonnement des faits surprenants. Trois brigands, qui s'étaient joints à un domestique au moment où celui-ci rentrait, se laissent éconduire sans offrir de résistance. Mais déjà d'autres s'introduisent par derrière après avoir troué le mur de la maison. En un instant Schall est près d'eux. « Hé quoi ! les interpelle-t-il, de sa voix la plus terrible, est-ce là agir en soldats ? Rougissez de vous comporter comme de vulgaires brigands. » L'effet est instantané. Sans dire un mot, les indiscrets se retirent par où ils sont venus[3].

Le troisième jour, nouvelle alerte ! Un groupe de Chinois, assiège littéralement la maison et fait mine de la pren-

1. *Historia*, f° 209r-209v.
2. *Historia*, f° 209r.
3. *Historia*, f° 209v.

dre d'assaut. Les uns fracassent la première porte et se préparent à défoncer la seconde, pendant que d'autres, armés de lances, de massues, d'armes de toute espèce, opèrent par le toit. Schall ne sait ce que cela veut dire, mais il ne se laissera pas faire. Il connaît trop bien les Chinois, « hommes à l'attaque, mais femmelettes dès que le combat se prolonge ». Il s'arme d'un sabre japonais, et se poste derrière la porte[2]. Dès que les assaillants l'aperçoivent, ils restent interdits, s'excusent de leur liberté, et affirment qu'ils sont à la recherche de voleurs. Sans demander leur reste, ils s'éloignent. «Ma barbe seule, note Schall, eût suffi à les désarmer. » Le coup avait été monté — le Père l'apprit plus tard — par deux frères qui prétendaient se procurer par la violence un prêt que Jean Adam peu auparavant leur avait refusé.

En même temps que les brigands, un ennemi autrement terrible menace la résidence : le feu. Toutes les maisons environnantes sont en flammes. La demeure des Pères va être atteinte dans quelques instants. La fuite même n'est plus possible. Que faire ? Schall jette sur les toits les plus proches des objets bénits, des «agnus Dei». Avant tout, il

1. Voici comment Schall lui-même raconte l'incident... die tertia ipsi urbis incolae agmine facto domum vallere et quasi oppugnare aggressi sunt. Primam portam vecte impetiverunt. Post primam confractam ad secundam perrexerunt, alii tecta domus conscenderunt ; cunaeis et fustibus, prout cuique furor ministrabat, armati, vim inferre tentabant. Sciebam quidem Sinensium effaeminatos animos ; non tamen tunc divinare poteram quo furor ille tenderet, quidque tam insoliti tumultus causa foret ; quare, arrepto acinace japonico ante aulam ad secundam portam constiti, paratus quemcumque impetum sustinere aut frangere. Quae res etiam ex voto accidit, nam qui tecta conscenderant, ubi me sic armatum animatumque, et forte tanta barba quae omnibus illis sufficiebat, conspicuum cernerent, statim excusantes factum, se latrones inquirere vociferati sunt, sed quandoquidem nulli intra domum essent, se protinus recessuros, quo audito caeteri omnes abiverunt... (*Historia*, f° 210v.).

L'éditeur de l'*Historica narratio* trouvait sans doute que cette attitude de Schall manquait de « decorum » sacerdotal ; aussi préfère-t-il nous montrer l'apôtre armant un de ses serviteurs de ce terrible glaive japonais (*Historica Relatio*, p. 106). En fait, Schall savait que cette bande de pillards, aussi peureux que rapaces, se dissiperait devant un homme énergique. Ce glaive japonais avait avant tout pour but de souligner l'effet que devaient produire sa barbe majestueuse, et sans doute aussi son regard. — Dans cette scène, Schall se retrouve tout entier : avec son élan généreux, sa bravoure et son humour colonaise.

prie le Tout-Puissant. Du haut des remparts, les incendiaires observent les ravages du feu qui s'étend de plus en plus. Ils s'étonnent de voir tout près une seule maison qui émerge intacte de ce brasier immense. — « Le temple de Dieu ! s'écrient-ils, il faut l'incendier comme tout le reste. » Un brandon allumé s'abat peu après sur la partie de l'édifice tourné du côté de la rue. Puis un second, un troisième, jusqu'à sept. Schall les voit. Il tremble. La chaleur qui se dégage de la porte du rempart tout proche, a desséché les poutres du toit, la cour est remplie de charbons et de bûches incandescentes. Que va-t-il se passer ? Miracle ! Sept fois, Schall voit les torches s'éteindre comme étouffées. Dépités de cet échec, les misérables descendent de leur observatoire. Ils saisissent des bottes de brindilles, les entassent devant la porte de la résidence et y mettent le feu. Schall assiste à ces préparatifs. Ce monceau de matières inflammables, n'est-ce pas le bûcher qui dans un instant va le consumer ? Il prie plus ardemment encore. Tout à coup, une rafale de vent s'abat sur les torches brûlantes, les soulève, les emporte et les projette à cinquante pas plus loin, sur un temple d'idoles, aussitôt réduit en cendres, malgré tous les efforts qu'on fait pour le sauver. Dieu lui-même, remarque Jean Adam simplement, préparait la place de la future nouvelle église[1].

Fait plus étonnant encore ! Schall avait loué trois chambres dans une maison attenante à la résidence. C'est là qu'il avait installé son outillage scientifique : les livres de mathématique, les « planches » et ses propres ouvrages. Provisoirement, il n'avait occupé que deux pièces. Aux murs pendaient des bois gravés à la manière chinoise. D'avance l'astronome déplore tous ses travaux anéantis. Car la troisième chambre, contiguë aux deux autres et restée vide, brûle déjà... Mais ô merveille ! elle se consume toute seule. « On eût dit, note Schall, qu'un personnage mystérieux l'avait séparée des deux autres. De

1. *Historia*, f° 209v-210r.

tous ces bois gravés, desséchés et exposés à la flamme, pas une lettre ne fut endommagée. Le feu avait paru respecter le « calendrier officiel » qui, en Chine, avait frayé la voie à l'Évangile. Schall reconnaissait dans ce fait extraordinaire la preuve manifeste que son apostolat scientifique était approuvé de Dieu[1].

Plus encore qu'à la résidence et à ses trésors astronomiques en danger Schall s'intéresse aux blessés et aux désespérés. Deux malheureux lui arrivent. L'un a le cou transpercé par une flèche, l'autre a le bras déchiqueté par un boulet de canon. Celui-ci est chrétien depuis longtemps, mais n'a pas encore osé le paraître ouvertement. Jean Adam lave la blessure, la panse et la bande soigneusement. Mais en même temps, il reprend le malheureux de son respect humain visiblement puni par Dieu. Le premier blessé reçoit également ses soins. Il réussit à les guérir tous les deux[2]. — Une autre plaie plus inguérissable sollicite la charité du Père : le désespoir qui torture le cœur de nombreux infortunés et les pousse à se donner la mort. Un jour, devinant une catastrophe, le Jésuite se rend dans une des maisons voisines de la résidence, jusque là préservée de l'incendie. Et dans une chambre retirée, il découvre sept personnes, hommes et femmes, qui s'étaient pendues. Deux d'entre elles respirent encore. Il coupe la corde, les sauve de la mort et veille sur elles jusqu'à leur complet rétablissement[3].

LES NOUVEAUX MAITRES.

Les événements travaillaient en faveur des Tartares. La capitale, livrée à des énergumènes, aspirait à la sécurité. Le général des Mandchous, l'oncle du roi tartare encore enfant, rassemble son armée victorieuse et vient camper

1. *Historia*, f° 210r-210v
2. *Historia*, f° 209v.
3 *Historia*, f° 209v-210r

sous les murs de Pékin. Il ne veut pas profiter du désarroi de l'Empire pour accaparer le trône au bénéfice de son neveu. Assez rusé pour se faire désirer, il attend pendant quatre jours sans intervenir. Mandarins et bourgeois écœurés de l'anarchie, viennent le supplier d'entrer dans la ville et de prendre possession du palais impérial. Le peuple tout entier n'a qu'un souhait : qu'il vienne au plus vite mettre fin au brigandage, et rétablir la paix. Le Mandchou simule encore l'hésitation et fait demander si tous consentent que les Tartares règnent désormais sur eux. De toutes les bouches jaillit aussitôt le souhait de bienvenue, qu'on adressait d'ordinaire aux souverains chinois : « Wan-suei ; wan-suei ; wan-wan-suei. Que l'empereur règne 10.000 années ; (encore une fois) 10.000 années ; 10.000 fois 10.000 années ! » — Le général cède enfin à cette invitation ardente. Le 7 juin, il entre dans la capitale. Dès le 8, les Chinois s'aperçoivent qu'ils se sont donné un maître. Ordre est lancé d'évacuer dans les trois jours la ville du nord, pour en laisser la jouissance aux Tartares[2]. La mesure atteint le Père Schall comme les autres dignitaires. Sa résidence n'aurait donc échappé au brigandage et à l'incendie que pour être confisquée ! Non, cela ne sera pas, du moins Jean Adam fera tout pour éviter ce nouveau désastre[1].

Sans perdre un instant, il rédige une supplique destinée au gouvernement tartare[2]. « Il est Européen, y explique-t-il, et habite depuis plusieurs années Pékin. Il est venu pour faire connaître à tous la Loi divine. Il possède une église, des livres, toute une installation nécessaire à ses travaux. L'empereur défunt l'avait chargé officiellement d'améliorer les méthodes des calculs astronomiques et de réformer le calendrier. Il a dans sa maison une quantité de tableaux de mathématiques où son art se trouve

1. *Historia*, f° 212r.
2. *Historia*, f° 212v. ... et ad hoc templum et imaginem habere, cum libris et omnibus ad hoc officium pertinentibus...

expliqué. Tout cela périra, au grand dommage de l'État lui-même, s'il doit quitter la ville. Étranger, il supplie ceux qui sont également venus de loin[1], de vouloir bien lui permettre de rester à l'avenir à son poste. » Comment les nouveaux maîtres refuseraient-ils d'écouter pareille demande qui fait un si touchant appel à leur bonté et qui flatte leur orgueil ?

Après avoir rédigé sa supplique, Schall se revêt d'habits ordinaires et se rend au siège du gouvernement. Se mêlant à la foule de ceux qu'un motif analogue au sien a rassemblés là, il se met à genoux et attend les événements. Il assiste d'abord à une scène pénible. Tous les quémandeurs accroupis à côté de lui sont expédiés en quelques instants à coup de fouets et de bâtons. Lui, cependant, peut rester à genoux, et n'est pas molesté. Bientôt après, un personnage officiel du nom de Fan appelle le Père et demande la supplique. Il la parcourt des yeux...

— Qu'entendez-vous, interroge-t-il ensuite, par le mot « église »?

— C'est un lieu où Dieu, le Créateur de toutes choses, est honoré.

— Pourquoi n'employez-vous pas comme les autres le mot «temple» ?

— Pour distinguer la religion que je prêche de celle des autres.

— Avez-vous eu un poste officiel dans le tribunal des mathématiques ? receviez-vous un traitement ?

— Non. Je n'étais pas un fonctionnaire chargé des calculs, mais le maître de ceux qui s'occupent des calculs...

Visiblement satisfait de ces réponses, Fan[2] invite Schall à se lever et à revenir le lendemain. « En attendant,

1. ...ut cum ipsis advenis, ego etiam advena... *Historia*, f° 212v.

2. Ce personnage complaisant envoya dans la suite tous les ans 30 pièces d'or au Père en vue de ses aumônes et de son temple. Plus tard, après la mort de l'oncle de l'empereur, Fan présentera Schall au souverain. Plusieurs membres de sa famille et une de ses filles deviendront chrétiens. *Historia*, f° 212v.

ajoute-t-il, vous pouvez demeurer en toute sécurité dans votre maison. »

Le lendemain, Schall se présente de nouveau au palais, comme c'était convenu. Fan avait entre temps institué une enquête pour vérifier les dires de son interlocuteur. Le rapport des deux «lettrés» chargés de ce travail l'avait pleinement satisfait. Aussi le Jésuite reçoit-il sans difficulté le permis de rester dans la ville des Tartares. Un « avis » destiné à être affiché à la porte de la maison lui est remis en même temps. La précaution n'était pas inutile. Car en revenant à la résidence, Schall voit la cour et les chambres occupées par des hôtes peu aimables, qui lui signifient brutalement qu'il n'a qu'à partir. Le Père exhibe aussitôt l'édit qu'il tenait dans sa main. Les visiteurs indésirables se retirent immédiatement pleins de respect. Avec la résidence les autres maisons situées près du tombeau du Père Ricci, sont également récupérées. Un second édit, plus sévère encore que le précédent, donne à Schall un nouveau gage de sécurité. L'apôtre n'avait plus qu'à remercier Dieu d'avoir si admirablement gardé sa maison[1].

Le 19 octobre 1644, le jeune empereur faisait son entrée dans la ville des Tartares par la porte impériale. Il était le neuvième fils de l'empereur Ch'ung-te, mort le 21 septembre 1642. Le conseil des princes l'avait élu comme son successeur le 8 octobre de la même année. Sa devise était Shun-chih (=gouvernement obéissant au ciel). Trop jeune pour régner personnellement — il n'avait encore que sept ans — le conseil lui avait adjoint comme régents deux princes de premier rang : Cheng Jirgalang et Jui Dorgon. Celui-ci, homme d'état remarquable et politique avisé, peut être regardé comme le véritable fondateur de l'Empire mandchou. L'empereur l'appelait familièrement « Amawang » Prince Père. Il était l'avant-dernier des 14 oncles de Shun-chih.

---

1. *Historia*, f° 213r.

Le premier du jour du 10e mois, le 30 octobre, Pékin est proclamé résidence de la nouvelle dynastie. Avec l'aide de Wu San-kuei, toutes les oppositions ou compétitions sont réduites les unes après les autres. Li Tse-ch'eng, en fuite du côté de Hupei, est tué par des paysans vers 1645. Les efforts de Yung-li pour rétablir la dynastie des Ming aboutissent à un échec complet[1] (1662). Un dernier adversaire, Chang Hsien-chung, est vaincu plus facilement encore. A cette dernière équipée se rattache un souvenir sur lequel nous aurons à revenir plus tard. Ainsi la domination mandchoue s'affermit de jour en jour ; bientôt elle ne sera plus contestée par personne. Les vainqueurs, d'ailleurs, n'abusent pas de leur puissance. Comme signe de soumission, ils imposent à tous les Chinois de porter la tresse mandchoue. Le Père Schall — les portraits que nous possédons de lui le prouvent — se conforme à cette ordonnance. Les nouveaux maîtres, par contre, respectent les anciens cadres de l'administration. Ils se contentent, pour les charges supérieures, de nommer deux dignitaires : l'un chinois et l'autre mandchou. Le conseil d'État (Nei-yüan) est amplifié et comprendra désormais sept Kolaos chinois et sept Kolaos Mandchous[2]. Une organisation toute nouvelle est le grand conseil de la couronne (Ta-chao). Il ne se réunit que pour délibérer sur des questions d'État d'une gravité exceptionnelle. Y prennent part les princes du sang ; divisés en quatre classes, les chefs mandchous ; les membres du conseil d'État ; les 6 ministres, et, parfois, d'autres personnages réputés pour leur savoir et leur prudence. Au sommet de cette pyramide dont nous venons de marquer les assises supérieures, apparaît le « Fils du ciel ». C'est lui qui gouverne, ou du moins est censé gouverner.

---

1. Pendant cette tentative de restauration, le général Achille P'ang et l'impératrice Hélène firent même appel au Saint-Siège et à l'Europe chrétienne (cfr. R. CHABRIE, *Le Père Boym*, 1re et 2e Partie, Paris, 1933.

2. Cfr VAETH, *l. c.*, p. 155.

SCHALL ASTRONOME OFFICIEL[1].

Les troubles apaisés, la paix revenue, Schall peut ouvrir de nouveau ses livres de mathématique, et consulter ses tables astronomiques. Il s'applique en ce moment à composer le calendrier de 1645. Les Mandchous comme les Chinois attachent la plus grande importance à cet instrument de règne. Régler la vie publique et privée sur les mouvements du ciel constitue également pour eux le premier souci. Schall, sans doute, ne sait pas encore si le régent recourra à ses services. Qu'importe ! Il travaille comme s'il avait déjà reçu l'ordre officiel d'élaborer le calendrier.

Il vient à peine d'entamer sérieusement son étude, qu'un messager se présente à la résidence pour inviter le mathématicien-astronome à se présenter devant le conseil d'État. Que s'était-il passé ? Voici. Les astronomes rivaux, éperonnés par l'intérêt, s'étaient empressés de présenter au conseil leur calendrier. Mais pour faire vite, ils s'étaient contentés d'en utiliser un ancien, en changeant simplement le nom de l'année.

— Qu'est-ce donc cela ? leur demande-t-on.

— C'est, répondent les mathématiciens, le vieux calendrier de votre nation, constitué d'après la méthode nouvelle.

— Mais votre calendrier, répliquent les Tartares, est, paraît-il, plein d'erreurs. Nous avons entendu dire qu'un Européen, T'ang Jo-wang, en a établi un autre plus correct. Son invention convient au nouvel empire ; faites-le venir au plus tôt.

Les pseudo-savants se retirent tout penauds, mais ils se gardent de transmettre à leur rival, l'ordre reçu.

Ne voyant pas venir le Père, le conseil l'envoie quérir. Schall ne sait rien de tout ce qui s'est passé. Et ce n'est pas sans quelque appréhension qu'il accompagne l'envoyé

1. *Historia*, ff^{os} 213^{r}-214^{r}

JEAN ADAM SCHALL (1592-1666).

(Ce portrait reproduit celui que le Père Athanase Kircher a inséré dans sa « China » (p. 112, pl. Bb), ouvrage publié en 1667, un an après la mort du P. Schall).

SCHALL ASTRONOME OFFICIEL[1].

Les troubles apaisés, la paix revenue, Schall peut ouvrir de nouveau ses livres de mathématique, et consulter ses tables astronomiques. Il s'applique en ce moment à composer le calendrier de 1645. Les Mandchous comme les Chinois attachent la plus grande importance à cet instrument de règne. Régler la vie publique et privée sur les mouvements du ciel constitue également pour eux le premier souci. Schall, sans doute, ne sait pas encore si le régent recourra à ses services. Qu'importe ! Il travaille comme s'il avait déjà reçu l'ordre officiel d'élaborer le calendrier.

Il vient à peine d'entamer sérieusement son étude, qu'un messager se présente à la résidence pour inviter le mathématicien-astronome à se présenter devant le conseil d'État. Que s'était-il passé ? Voici. Les astronomes rivaux, éperonnés par l'intérêt, s'étaient empressés de présenter au conseil leur calendrier. Mais pour faire vite, ils s'étaient contentés d'en utiliser un ancien, en changeant simplement le nom de l'année.

— Qu'est-ce donc cela ? leur demande-t-on.

— C'est, répondent les mathématiciens, le vieux calendrier de votre nation, constitué d'après la méthode nouvelle.

— Mais votre calendrier, répliquent les Tartares, est, paraît-il, plein d'erreurs. Nous avons entendu dire qu'un Européen, T'ang Jo-wang, en a établi un autre plus correct. Son invention convient au nouvel empire ; faites-le venir au plus tôt.

Les pseudo-savants se retirent tout penauds, mais ils se gardent de transmettre à leur rival, l'ordre reçu.

Ne voyant pas venir le Père, le conseil l'envoie quérir. Schall ne sait rien de tout ce qui s'est passé. Et ce n'est pas sans quelque appréhension qu'il accompagne l'envoyé

1. *Historia*, ff^{os} 213^{r}-214^{r}

JEAN ADAM SCHALL (1592-1666).

(Ce portrait reproduit celui que le Père Athanase Kircher a inséré dans sa « China » (p. 112, pl. Bb), ouvrage publié en 1667, un an après la mort du P. Schall).

au palais. Les mathématiciens de l'institut astronomique sont à la porte qui l'attendent et lui font la révérence. Ils s'empressent autour de lui, quelques-uns, plus osés, lui conseillent de répondre que sa méthode n'est pas encore parfaitement au point, qu'elle a besoin d'être revisée une dernière fois. « Ces conseils sont bien inutiles, réplique Schall qui devine leurs intentions, je verrai tout à l'heure ce que j'ai à répondre... Je ne puis rien vous promettre... D'ailleurs, je vois où vous voulez en venir. Vouloir conclure brusquement la paix après 15 ans de guerre me paraît bien suspect de votre part. » Introduit devant le conseil, et interrogé sur l'état de son travail : « J'ai presque le calendrier ; avant la fin du mois (juillet) j'aurai terminé celui de l'année 1645. »

En voyant cette assurance, les adversaires présentent également leurs calculs. Ne voulant pas décider à la légère à qui on confierait la charge d'établir le calendrier, le conseil renvoie au lendemain les compétiteurs. En attendant, Schall examinera le travail de ses rivaux, et ces derniers, à leur tour, scruteront le sien. Le lendemain, à l'heure convenue, le Père n'a pas de peine à signaler sept grosses erreurs commises par les mathématiciens chinois ; ceux-ci par contre ne trouvent rien à reprendre à son œuvre, si ce n'est la nouveauté de la méthode. Éclairé par ces résultats, le conseil confie à Schall le soin d'établir le calendrier pour la deuxième année du règne de Shun-chih. L'heureux vainqueur se met au travail. Bientôt, il est en mesure de le soumettre au conseil pour le faire approuver. Le 21 août, il a achevé également un modèle de calendrier populaire. Un décret impérial du 23 en loue la précision et ne trouve à relever que quelques légers déficits : la ville de Fengyang — le Moukden actuel — s'appelle Shenhing ; le texte est trop serré et les caractères sont trop petits.

Schall a remporté une première victoire. Une seconde,

plus éclatante encore, lui assurera la haute direction de l'institut astronomique[1].

Une éclipse de soleil doit avoir lieu le 1er septembre 1644. Dès le 25 juillet, le Père a présenté ses calculs. Les astronomes chinois et mahométans ont transmis les leurs. Mais — innovation remarquable — Schall a non seulement calculé l'éclipse pour la capitale, mais aussi pour toutes les grandes villes du royaume. L'empereur ne peut assez admirer ce zèle. « Enfin, s'écrie-t-il, tout le monde dans l'empire chinois aura le bonheur d'observer de l'endroit où il se trouve une éclipse déterminée d'avance. » Le 30 août, le souverain mande à deux ministres Feng et Li d'avoir à se rendre à l'observatoire pour contempler l'événement en compagnie de Schall et de ses élèves. La plupart des fonctionnaires de la cour ont à se réunir au ministère des cultes afin d'assister à genoux « au combat du soleil contre son monstrueux adversaire ». L'heure solennelle arrive. Les élèves de Shall donnent les explications nécessaires aux ministres ; l'un d'eux, au moyen d'une lunette astronomique, projette même sur une feuille de papier le phénomène céleste et dessine les phases du combat. Enthousiasmé, l'un des ministres saisit incontinent un pinceau et écrit : « Nous membres du conseil présents à l'éclipse, nous avons pu nous convaincre que Chinois et Mahométans se sont trompés. Seuls, les calculs des Européens ont été parfaitement exacts. C'est une joie et une gloire pour notre domination d'avoir mis à l'honneur une science que l'ancien régime a essayé d'étouffer pendant 20 ans. Que le souvenir de ce fait se perpétue à tout jamais !... Que la nouvelle méthode reste en usage 10.000 années !... »

Dans son rapport officiel rédigé le lendemain, Feng résume toute sa pensée par le mot classique : Menzius « Excellent et parfait à tous les points de vue. » Le décret impérial du 7 septembre fait écho à l'admiration du ministre en reproduisant la même expression. Quelques jours plus

1. *Historia*, f° 214r-215r

tard, le 11 septembre, Schall, à son tour, relate les événements en termes objectifs et concis. Les nouvelles qui parviennent à la Cour des différentes provinces ne font que renforcer l'admiration générale.

L'épreuve est décisive. Par ordre de l'empereur, la méthode des Européens sera désormais la méthode officielle. Schall sera préposé à tous les travaux astronomiques[1]. C'est lui qui choisira les collaborateurs et en fixera le nombre. Le souverain va plus loin et, sans consulter l'intéressé, à sa charge il ajoute le titre. A la fin de l'année 1644, Schall est nommé « directeur officiel de l'institut astronomique». En apprenant sa nomination, le Jésuite est consterné. Il supplie l'empereur de vouloir bien lui épargner cet honneur, alléguant son incapacité, son vœu de ne pas accepter de dignités, excipant des formalités à remplir régulièrement, incompatibles avec son état et avec ses occupations. Le souverain maintient sa volonté. Il consent toutefois à supprimer ou à modifier tout ce que Schall estimerait défendu ou embarrassant. Le Jésuite ne se tient pas encore pour battu. Sept fois il essaye de faire revenir Shun-chih sur sa désision. Tant de démarches commencent à lasser, à irriter le monarque, et des amis font comprendre à Schall qu'il serait imprudent d'insister encore. Consulté, le supérieur de la mission, le Père Furtado, ordonne à son subordonné d'accepter la dignité avec ses devoirs et ses insignes. Désormais personnage officiel, Schall prendra rang dans la 5e classe des fonctionnaires impériaux.

Jamais, depuis sa venue en Chine, l'apôtre n'avait joui d'un prestige aussi considérable. Sous les Ming, il avait réussi, sans doute, à faire accepter ses services ; mais il était toujours resté un savant privé, sans titre officiel, inférieur en cela aux astronomes chinois et mahométans, ses rivaux, exposé constamment à se voir écarté par un caprice du souverain. Aujourd'hui, il est dans toute la

1. Sur ce qui va suivre, voir : *Historia*, f° 215 sqq. — Le chapitre X du manuscrit qui a pour titre *Collatio praefecturae mathematicae*.

Chine l'homme, et l'homme unique, qui établit le calendrier officiel. Il tient entre ses mains les destinées du Céleste Empire. Interprète des volontés du ciel, il compte parmi ses disciples le « Fils du ciel » lui-même.

NOUVEAU COMPLOT[1].

Le coup est rude pour les astronomes évincés. Ils ne peuvent se résigner à être déconsidérés, méprisés, à se plier aux volontés d'un étranger ; ils ne peuvent tolérer surtout que l'Occident dicte la loi à l'Orient. Plus que jamais, Schall leur apparaît comme l'ennemi qu'il faut abattre, écraser, annihiler. Rendus prudents et ingénieux par des échecs répétés, ils ourdissent contre le Jésuite un complot plus habile. Pour charger leur vainqueur, ils utiliseront des témoins irrécusables : ses propres disciples. Deux élèves de l'académie, gagnés à prix d'argent, vont répétant partout : « Jean Adam, jaloux de son savoir, refuse de nous enseigner la méthode nouvelle. A toute occasion, il rabaisse la science des Chinois... Il est fier, arrogant, d'une avarice sordide. En plus du traitement officiel, il se fait donner nombre de cadeaux. »

Le cas, déjà sérieux, devient grave, quand aux deux accusateurs s'en joint un autre beaucoup plus influent : un président du ministère des cultes, Sun chi-say. Celui-ci ne pardonnait pas à Schall de lui avoir refusé la faveur d'appuyer un candidat mahométan incapable. Heureux de pouvoir enfin se venger, il cite Schall devant le tribunal. Mais en plus de l'orgueil et de l'avarice, il lui reproche de s'être érigé de son propre chef, sans en avoir reçu officiellement le titre, en président de l'institut astronomique. « L'étranger, conclut-il, doit donc être condamné.» Schall, à genoux, est exposé nu-tête à un soleil ardent, ce qui lui vaut un mal de tête terrible qui le tiendra pendant trois jours. Mais cet ennui n'est rien à côté de

1. *Historia*, f° 215v-216v.

l'angoisse qui le saisit lorsqu'après deux heures de recherches, on vient annoncer : « le diplôme ne se trouve pas dans les archives. » Schall prie et confie sa cause à Dieu. Il demande qu'on veuille bien compulser encore une fois les dossiers. Cette fois la pièce est découverte et apportée au président du tribunal. L'empereur apprend tout ce qui s'est passé. Il ordonne aussitôt que les coupables paraissent devant le conseil pour demander publiquement pardon de leur conduite indigne et promettre de s'amender. A l'institut astronomique, les mécontents sont remplacés par des chrétiens. Dieu lui-même, nous confie Schall, se chargea de punir les auteurs de cette comédie. L'un d'eux mourut de la peste, le principal accusateur fut tué par des paysans à Shan-tung, sa patrie, et son fils, qui venait d'être nommé docteur, fut exilé en Tartarie. Schall sortit de cette nouvelle épreuve non seulement indemne, mais grandi. Les plus hautes personnalités mandchoues l'honorent de leur visite. Plusieurs fois, le Jésuite a l'honneur de s'entretenir avec l'oncle le plus âgé de l'empereur, homme intègre et désintéressé, une sorte de Brutus chinois. Il noue même des relations assidues avec le roi de Corée séjournant alors à Pékin. Tout en lui rendant service, l'apôtre cherche à l'orienter vers le Christ[1]. Admiré des grands, Schall cependant se fait aimer de ses subordonnés pour sa bonté, sa condescendance et son désintéressement.

SCHALL SAUVEUR DE L'EMPIRE[2].

En accordant si libéralement sa faveur à Schall, l'empereur s'était donné, sans le savoir, un protecteur qui devait le sauver d'un danger terrible.

Shun-chih avait décidé de récompenser les éminents services de son oncle, le régent. Deux stèles en marbre, érigées par son ordre à la porte du palais impérial, rappelle-

1. *Historia*, f° 219v-220v.
2. Sur ce qui va suivre, voir : *Historia*, f° 220v-221v

raient à toutes les générations les mérites d'Amawang[1]. Le régent estimait qu'il méritait mieux. Le goût du pouvoir lui était venu en l'exerçant. Encouragé par les flatteurs, Amawang rêve de supplanter son pupille et d'usurper le titre de « Fils du ciel ». Déjà il publie des édits en son nom, et s'y octroye les noms pompeux de « Père de l'empereur » ou de « Père de la patrie ». Un vrai palais impérial, des habits impériaux, une cour impériale, affichent à tous les regards sa volonté de régner. Le jeune souverain, par contre, se voit méprisé, tourné en ridicule, menacé. Le projet d'une nouvelle capitale est à l'étude. A cette fin le régent emprunte 7.000.000 de pièces d'or au trésor de l'État, prélève de nouveaux impôts et réquisitionne partout des ouvriers. Le Shensi lui est acquis, le peuple, mécontent du régime, prend également parti pour lui...

Les personnages les plus influents prévoient le pire : la désunion dans la famille régnante, la guerre civile. Ils déplorent le péril, mais aucun d'eux n'ose contrecarrer le potentat. Schall décide d'intervenir. La science astronomique va le servir à souhait pour arriver à ses fins auprès du régent, superstitieux comme tous les Tartares. Se plaçant uniquement au point de vue scientifique, Schall, dans une longue supplique, cherche à convaincre Amawang qu'il doit renoncer à son projet pour des raisons géologiques et météorologiques. Après avoir parcouru le mémoire : « Eh quoi ! s'écrie le régent irrité, cet homme ose seul me résister ! » — « Pourquoi vous courroucer, explique un Kolao, cet Européen ne fait que son devoir? Et si vous refusez ses observations, il gardera désormais le silence

1. Lors du transfert des deux blocs de marbre, l'ingéniosité de Schall avait eu une nouvelle occasion de se manifester. Grâce à un système de roues, de cordages et de poulies, aidé de 50 ouvriers seulement, il avait réalisé un travail pour lequel on avait prévu 1000 ouvriers, 70 maçons, et une quantité de cordes et de blocs de bois. Devant ce tour de force, un adversaire, jusque-là irréductible, s'était écrié : « Eh bien donc ! O Père, puisque tu accomplis cette œuvre si difficile avec une telle facilité, je me reconnais vaincu. Je reconnais à présent que tu peux exécuter ce que je croyais impossible. » (Voir *Historia*, f° 217r-217v).

à votre grand détriment. » — Calmé par cette réflexion, Amawang mande le Jésuite pour le jour suivant, et lui demande s'il est sûr de tout ce qu'il avance. L'apôtre lui réitère ses pronostics. Aussi, redoutant d'aller contre la volonté du ciel, le régent revient-il à de meilleurs sentiments. Il rentre dans le devoir et arrête la construction de la future capitale. Le jour même où l'édit est publié, 700 ouvriers, amenés de loin, parqués au ministère du travail, sont renvoyés libres. En apprenant qu'ils doivent ce bienfait à l'Européen, ils se tournent du côté de la chapelle des chrétiens et, dans un geste de reconnaissance, se jettent à genoux en pleine rue[1].

Pour bien manifester sa soumission à l'empereur, Amawang entreprend une campagne dans le Shansi, et c'est Schall qui le pourvoit en canons et autres machines de guerre. Les généraux apprécient hautement ce bienfait. Plus d'un d'entre eux deviendra plus tard gouverneur et témoignera sa reconnaissance à l'égard de Schall en facilitant l'apostolat de ses frères. La paix rétablie, le régent se rend en Mongolie pour amener à Pékin la fiancée de l'empereur. C'était le dernier service qu'il rendait à la monarchie. Peu après son retour, à la fin de l'année 1650, il meurt, probablement dans un accident de chasse[2].

***

Le bienfait insigne que Schall venait de rendre à la famille impériale avait augmenté encore le renom et le prestige dont il jouissait déjà comme astronome[3]. Le « fils du Père Matteo Ricci », le «second Lombard», « T'ang Jo-wang», était désormais connu de tous. Son nom était devenu pour les missionnaires une garantie de succès.

1. Schall note d'un mot l'effet de son heureuse intervention. Hoc facto non solum tartarorum sed etiam sinensium animos mihi devinxi. (Cfr *Historia*, f° 221 v.)
2. *Historia*, f° 222r-222v.
3. *Historia*, f° 221 v-222r.

« Après le secours divin, c'est la considération qu'on a pour le Père Adam qui nous facilite tout, en voyage, dans les villes et dans nos relations avec les fonctionnaires. » A ce mot du Père Brancati (27 septembre, 1650)[1], fait écho celui du Père Manuel Diaz le jeune: «Malgré la distance, Schall nous vient efficacement en aide. Il nous suffit de dire que nous sommes ses compagnons et ses frères, et personne n'ose plus prononcer contre nous la moindre parole.[2]»

Schall lui-même profite de son prestige pour faire éclater à tous les yeux la splendeur de l'Église catholique. Il projette de construire une église en pleine ville tartare, donnant sur une rue très fréquentée, à côté d'une des portes principales. La vision déjà lointaine mais toujours précise des églises de Rome le guide dans ses plans. C'est une église en style baroque, à trois nefs, surmontée d'une coupole, qu'il va édifier. L'empereur lui-même et les grands du royaume lui fournissent abondamment les ressources dont il a besoin[3].

Les travaux avancent rapidement. Commencée au début de l'année 1650, elle est presque achevée à la fin de la même année. Une inscription commémorative, placée au-dessus du portail central, rappelle brièvement l'histoire de l'apostolat chrétien en Chine, depuis saint Thomas jusqu'à Ricci, met en relief la science européenne adoptée par la nouvelle dynastie,et se termine par ces mots qui indiquent le but de l'édifice. « La nouvelle église, construite à l'intérieur de la porte Tu-men (Hsüan Wu-men) a été érigée en vue de glorifier la vraie doctrine.» Les Chinois ne ménagèrent pas leur admiration au premier monument occidental élevé à l'intérieur de la Chine. Haute de 35 mètres (30 aunes), l'église dominait tous les édifices environnants. L'intérieur, large de 14 mètres et demi (45 pieds), et d'une

1. Lettre du 27 sept. 1650, adressée au le P. Général de Caraffa, dans *Jap-Sin.*, 142, nº 26, 1.

2. Citée par le P, VAETH. l. c., p. 170.

3. Pour ce qui va suivre : cfr *Historica Relatio*, chap. XVIII, p. 230 sqq. — Huc, II, 426 sqq. — L'histoire manuscrite n'a plus ce chapitre.

longueur de 23 mètre (80 pieds), ne manquait pas d'une certaine ampleur. L'image souriante du Sauveur entouré et adoré par les anges et les apôtres, dominait le maître-autel. Tenant d'une main le globe terrestre, il ébauchait de l'autre un geste de bénédiction. Une copie de l'image miraculeuse de Notre-Dame des Neiges ornait l'autel de gauche (côté d'honneur) consacré à Marie. L'autel de droite était dédié à saint Michel et aux saints anges. Deux autels, placés entre les colonnes, étaient dédiés à saint Ignace et à saint François Xavier. Aux murs s'étalaient de nombreux cadres où se lisaient, écrits en lettres d'or, les principaux enseignements du christianisme : la vie de Jésus et de la Sainte Vierge, les commandements de Dieu, des extraits du catéchisme, les huit béatitudes et les œuvres de miséricorde. Le Père Verbiest trouvait que l'œuvre de Schall pouvait soutenir avantageusement la comparaison avec les chefs-d'œuvre de Rome.

La période de la régence se terminait ainsi par une splendide proclamation de foi. A tout prendre, Schall n'avait qu'à se féliciter du changement de régime. Jamais sous les Ming, il n'aurait pu rêver une situation pareille à celle qu'il occupait à présent.

Peu de mois après la mort du régent, le 1er février 1651, l'empereur, âgé seulement de 13 ans, prenait lui-même le gouvernement en mains. Il savait que Schall, par son intervention, lui avait épargné de graves ennuis. Il ne se montrera jamais ingrat pour son bienfaiteur. Il le respectera comme son Maître et l'aimera comme son Père. Dans la vie du grand apôtre, les années qui vont suivre seront les années les plus brillantes et les plus fécondes.

CHAPITRE VI

LE PÈRE VÉNÉRABLE.

SHUN-CHIH.

Shun-chih régnera pendant dix ans. Généreux mais fantasque, intelligent mais capricieux, ce souverain, qui commande à des millions de sujets, ne saura jamais se commander lui-même. Il étonnera parfois par sa clairvoyance, sa générosité, sa magnanimité et même le sérieux de ses réflexions ; puis nous n'aurons plus devant nous qu'un être déchaîné, sans contrôle, qui se rue contre toutes les barrières, qui se révolte contre toute opposition et s'entête à vouloir réaliser des projets impossibles ou extravagants. Cette exubérance de vie indomptée sombrera finalement dans une sorte de désespoir.

Pourtant, malgré ses défauts et ses tares, malgré sa jeunesse et sa mort prématurée, Shun-chih tient un rang honorable parmi les empereurs de la Chine. Mais si son règne fut meilleur qu'on n'aurait pu l'espérer de prime abord, s'il marque en particulier pour la propagande chrétienne une période de prospérité exceptionnelle, le mérite en revient en premier lieu à celui qui, seul de tout le royaume, avait assez d'autorité pour se faire écouter et obéir par l' « enfant terrible ». Nous avons nommé le Père Schall.

En présence de Schall, le jeune empereur oubliait qu'il était l'empereur de la Chine, le « Fils de ciel ». Schall était son « Ma-fa », son « vénérable Père[1] », et dans ce mot, il mettait toute la reconnaissance, tout le respect, tout le culte qu'un disciple peut témoigner à son maître, un fils à son

1. *Historia*, f° 225v Ma-fa (sic honoris causa semper me nominat...

père. Dès le début de son règne, Shun-chih avait tenu à exprimer sa reconnaissance à l'égard de son bienfaiteur. Dans une réunion solennelle, en présence des gouverneurs et des autorités du royaume, il avait déclaré : « J'ai une grande dette de gratitude vis-à-vis du maître européen de la Loi divine. Il a prédit qu'un membre de la dynastie (il visait Dorgon) s'arrogerait la dignité impériale ; mais qu'après cela il mourrait. De plus, tous les jours, il entreprend nombre de travaux utiles ou glorieux à l'État[1].

Le monarque ombrageux mettra beaucoup de temps avant d'honorer Schall de sa pleine confiance. Pour dissiper ses défiances, il faudra tout le rayonnement de l'âme noble et généreuse de l'apôtre. L'égalité d'humeur, le désintéressement et enfin la pureté du jésuite auront enfin raison des préventions de l'empereur, qui se livrera dès lors à lui sans réserve. A l'occasion, le souverain fait remarquer la différence de conduite qui met le Père bien au-dessus de ses courtisans et de ses conseillers habituels. Un jour, quelques-uns expriment leur étonnement de voir cet « étranger » en perpétuelle faveur auprès de lui, alors que si facilement, il en disgraciait tant d'autres. « Étonnez-vous également, réplique l'empereur, de la manière d'agir de cet « étranger ». Elle est toujours la même. Rien d'inconstant, rien de variable dans ses sentiments ou ses penchants. »—Une autre fois, il administre une leçon de désintéressement aux mécontents avec le même à-propos. Un dignitaire, respectable par son âge, présente une requête à l'empereur ; il se permet en plus de lui faire plusieurs observations de vive voix. « Épargnez-vous cette peine, interrompt le monarque, j'ai un excellent maître qui m'enseigne tout cela, et bien d'autres choses encore. » — « Fort bien, reprend l'audacieux conseiller, mais cela n'empêche pas qu'on puisse également écouter parfois l'avis des autres. » — « Vous autres, répond Shun-chih,

1. *Historia*, f° 222v.

vous n'êtes que des vaniteux ; vous voudriez tenir encore votre empereur en lisière. Schall n'est pas des vôtres. Dans ses requêtes, rayonne une telle bonté, une telle droiture, un tel désintéressement, que les lisant, je me sens chaque fois ému jusqu'aux larmes[1]. » Mais ce que le souverain admirait le plus chez Schall, c'était sa pureté de vie. Lui qui se sentait éperonné sans cesse par ses instincts brutaux, il ne pouvait se faire à l'idée d'un homme libéré de la matière au point de maîtriser constamment les révoltes de la chair. Longtemps il mit en doute la vérité du fait. Pendant des mois, il mena une véritable enquête à ce sujet. Le soir, parfois très tard, deux, trois jeunes nobles devaient aller auprès du Père pour le questionner sur différents points, en réalité pour savoir ce qu'il faisait. Au retour, on devait raconter à l'empereur par le menu tout ce qu'on avait vu et entendu. Jamais les émissaires ne purent surprendre rien d'insolite, rien de suspect. Ils trouvaient Schall invariablement travaillant ou priant au milieu du silence de la nuit[2]. Après ces expériences répétées, Shunchih ne put que rendre hommage à la vertu de son Ma-fa. Plus tard, dans le tableau d'honneur exécuté le 2 avril 1653, et sur la stèle commémorative érigée devant l'église le 15 mars 1657, l'empereur tiendra à mettre spécialement en relief la droiture, le dévouement, la fidélité, et « l'admirable pureté » de Schall. A mesure qu'il découvrait chez son Ma-fa des vertus si rares, ses préventions et ses doutes faisaient place à une confiance grandissante. Des relations de plus en plus cordiales s'établissaient entre le fils et son « Vénérable Père. »

UN VRAI FILS.

Les Visites.

Afin de pouvoir s'entretenir plus souvent et familière-

1. *Historia*, f° 231r.
2. *Historia*, f° 231v.

ment avec le Père Schall, l'empereur commence par supprimer en sa faveur les formalités compliquées d'une étiquette rigoureuse et, en particulier, le cérémonieux « Kotau »[1]. Lui conférant le privilège d'un membre de famille impériale, il permet à son Ma-fa de venir le trouver et de l'aborder en n'importe quel endroit et quand bon lui semblera. Toujours il le verra avec plaisir et volontiers il écoutera ses requêtes[2]. Tous les mois au moins une fois, il tient à s'entretenir avec lui[3]. Parfois la conversation se prolonge tard dans la nuit. Dans ce cas, le souverain fait accompagner le Père par quatre ou même six jeunes nobles. Et il leur recommande : « N'allez pas trop vite. Ne faites rien qui puisse effaroucher le cheval du Père, de peur que dans un moment d'inattention, il ne soit jeté à terre[4]. » Pendant la nuit, quand tous dormaient, le monarque aimait à se promener dans le bois qui relie le palais aux murs de la ville extérieure. Dans ces heures de tranquillité et de silence, il faisait chercher Schall, et devisait longuement avec lui[5]. D'autres fois, c'est dans ses appartements, même dans sa chambre à coucher, qu'il désirait confier au Père ses doutes et ses soucis. « J'agis de la sorte, explique-t-il lui-même, pour que je puisse plus librement parler avec toi[6]. » L'empereur ne se contentait pas de recevoir son conseillier au palais, à son tour il se faisait visiteur. En deux années, de 1656 à 1657, il se rendit jusqu'à 24 fois à la résidence[7]. Jamais le « fils » ne se montrait plus simple, plus cordial, vis-à-vis de son Ma-fa. Il se présentait sans se faire annoncer et se rendait droit chez le Père. Refusant les sièges plus luxueux, il s'asseyait tout bonnement n'importe où, sur

1. Le « Kotau » consiste en trois génuflexions, pendant lesquelles il est de rigueur de frapper 9 fois le sol du front. Cfr. *Historia*, f° 224v.
2. *Historia*, f° 232v-234v.
3. *Historia*, f° 226r.
4. *Historia*, f° 231v.
5. *Historia*, f° 231v.
6. *Historia*, f° 232r.
7. *Historia*, f° 233v.

le lit du Père, sur sa chaise devant sa table de travail, ou même sur le simple banc destiné aux visiteurs de moindre rang ou aux élèves. En principe, les endroits où l'empereur avait daigné s'asseoir devenaient sacrés, et aucun autre ne pouvait plus les utiliser. Faisant allusion à cette coutume légèrement superstitieuse, Schall dit un jour à son hôte, non sans une pointe de malice : « Il n'y a presque plus d'endroit dans cet appartement où votre Majesté ne se soit assise, où donc faudra-t-il nous asseoir désormais ? » — « Voilà mon Ma-fa qui devient superstitieux lui aussi, s'exclame aussitôt le monarque ; fais comme moi, et assieds-toi où bon te semble[1]. » Avec une grâce charmante qui faisait le désespoir de ceux qui confondent dignité et étiquette, Shun-chih pose une foule de questions. Tout ce qui concerne son bienfaiteur l'intéresse : ses études, son règlement de vie, ses exercices de piété, son apostolat, ses espoirs de conversions. A côté du prie-Dieu de Schall pend son chapelet. « Qu'est-ce cela? » demande le visiteur. Le Père appelle un enfant et lui fait réciter aussitôt à genoux la salutation angélique[2]. Visiblement, l'hôte est ému par ce spectacle. L'entretien se prolonge. « Mais, Ma-fa, interrompt brusquement le souverain, voilà plusieurs heures que je suis ici et tu ne m'offres rien à manger ni à boire. » — « Que pourrais-je vous présenter qui soit digne de votre Majesté? » s'excuse le Père. — « Apporte-moi un peu de vin. » — Incontinent, Schall lui fait servir une coupe de vin rouge du Shensi, provenant des vignes des Pères. Puis il lui offre du vin acheté aux marchands hollandais. L'empereur n'accepte ni l'un ni l'autre ; mais par contre, il savoure avec délices celui que Schall lui-même a exprimé de raisins cueillis sur la vigne qui ombrage son appartement. En dégustant le jus de la treille, l'empereur regarde vers la fenêtre et remarque les grappes en formation. « Dans quelques mois, ajoute-t-il, lorsque

1. *Historia*, f° 233v-234r.
2. *Hitoria*, f° 239r.

les raisins seront mûrs, je reviendrai les goûter[1]. » Ces détails nous montrent avec quelle charmante simplicité le souverain venait se reposer auprès de son guide de tous les tracas de son empire. La résidence l'attire comme sa maison paternelle. En 1657, Shun-chih vient même passer auprès de son « Père » le jour anniversaire de sa naissance, préférant cette compagnie à celle des tous les dignitaires de son empire[2].

Honneurs accordés.

Pour témoigner son respect et son attachement à l'égard de son Ma-fa, Shun-chih le comble d'attentions délicates et de faveurs. Quand il siège sur le trône impérial, élevé de plusieurs degrés, il ne souffre pas que Schall reste assis par terre mêlé aux autres dignitaires, mais il le fait monter jusqu'au degré supérieur : honneur réservé aux membres les plus proches de la famille impériale[3]. Bien souvent il présente à son « Père » la coupe d'honneur remplie d'un breuvage mandchou, sorte de mélange de thé et de lait, après l'avoir d'abord porté à ses lèvres. Il aime à faire ce geste devant des dignitaires d'un rang plus élevé que Schall, pour marquer nettement sa préférence[4]. Les dons spontanés, inattendus ne se comptent pas. Chasseur très adroit, le monarque en plein galop vient de percer un

1. *Historia*, f° 234v.
2. *Historia*, f° 234v. — Schall lui-même nous décrit la grande familiarité dont il fut favorisé de la part de son Souverain. « solum hic attingo quod me ita sibi familiarem voluerit, ut aliis etiam maximis magnatibus coram se genua flectentes, me, aut secum stare, aut supposito pulvinari secum sedere fecerit, contra consuetudinem regum sinensium me libere saepissime ad conspectum suum venire resque meas ore tenus proponere permiserit, cum reges sinenses quondam ut in maiori authoritate haberentur non nisi eunuchos et paucissimos ex maximis magistratibus in conspectum suum admitterent. Item benevolentissime saepius ore ad os mihi locutus fuerit, domum nostram humanissime visitaverit, et (quod maximum) mihi praeceperit ut deinceps libere in palatium tanquam aliquis ex domesticis illius ingrederer, eumque in omni loco ubicumque versaretur et quacumque hora mihi placeret libere accederem meaque quae vellem libere proponerem. (*Historia*, f° 240v).
3. *Historia*, f° 232r.
4. *Historia*, f° 232r

lièvre. Aussitôt présentant le gibier au Père, «voilà, ajoute-t-il, un civet excellent qui régalera mon Ma-fa[1]. Dans une autre circonstance, ce sont deux éventails, peints de sa propre main, qu'il offre à son Maître. — « Je donnerais volontiers 2.000 pièces d'or pour ce cadeau-là,» murmure un des plus hauts fonctionnaires[2]. Un autre jour, par un temps plutôt froid, l'empereur et Schall devisent ensemble. Et voici que le souverain détache son manteau de fourrure muni d'agrafes d'or, et le met filialement sur les épaules de son interlocuteur[3].

Les honneurs publics accompagnent ces précieux témoignages d'une amitié intime et sincère. Comme directeur de l'institut astronomique, Schall jouissait d'un traitement au deux tiers supérieur à celui du ministre d'État. Le souverain était disposé à l'augmenter encore, mais la prière de Schall réussit à endiguer cette fois ses générosités[4]. La 5e classe des dignitaires, où Schall avait pris rang, est jugée par trop inférieure à son mérite. Déjà pendant la régence, au mois de juillet-août 1646, il avait été nommé vice-président d'honneur de l'institut des sacrifices impériaux (T'ai-ch'ang-sze-schao-k'ing), ce qui lui avait valu de faire partie de la 4e classe[5]. Trois titres d'honneur lui sont conférés en même temps, le 15 septembre 1651. L'un d'eux lui donne droit au rang de mandarin de 3e classe, division A. Le 2 avril 1653, un document officiel, dicté probablement par le souverain lui-même, confère à Schall le titre de « Maître qui scrute les secrets du ciel » (T'ung-Hsüan-Kiao-Schih). Cette même appellation se lisait sur la stèle commémorative érigée le 15 mars 1657, par ordre de l'empereur, devant l'église construite par le Père[6]. Enfin après d'autres nominations encore, le 2 février 1658,

1. *Historia*, f° 232r-232v.
2. *Historia*, f° 232v.
3. *Historia*, f° 233r.
4. *Historia*, f° 240v. — *Historica Narratio*, p. 183.
5. A. VAETH, *l. c.*, p. 373, appendice III.
6. A. VAETH, *l. c.*, p. 202-204 (traduction allemande de l'inscription gravée sur la stèle).

Schall devient « grand dignitaire des banquets impériaux (Kuang-lu-ta-fu), et du même coup, mandarin de la première classe, division A et l'égal des Kolao et des princes les plus nobles de la famille régnante. Les insignes de cet honneur nouveau sont l'escarboucle, qui brillera désormais sur son chapeau, et l'écusson représentant une cigogne aux ailes déployées, qu'il portera sur la poitrine. Non content d'élever son Ma-fa au plus haut degré de la hiérarchie des honneurs, l'empereur anoblit ses parents, ses grands-parents (1651), enfin ses ancêtres jusqu'à la troisième génération inclusivement (1661)[1].

Faveurs obtenues.

Schall ne récusait pas ces honneurs. Jésus-Christ et son Église — nous le verrons plus loin — en recueilleront tout le bénéfice. De plus, grâce à sa situation privilégiée, l'apôtre était à même de recommander efficacement à la bienveillance du souverain les pauvres et les malheureux. Shun-chih d'ailleurs se faisait une joie de répondre aux désirs de son « vénérable Père ».

Améliorer le sort de ses subordonnés était le premier souci du charitable directeur. Grâce à son intervention, le poste astronomique est aménagé plus confortablement, le salaire des employés augmenté ; seize nouveaux observateurs sont adjoints aux quatre, surmenés par une besogne trop considérable (1655). Pour protéger le personnel du froid, il fait distribuer à tous des manteaux de laine, et leur fait octroyer une plus grande quantité de charbon. Au fils d'un pauvre employé, mort en 1658, Schall obtient un don impérial qui permet à l'infortuné

1. A. VAETH, *l. c.*, p. 370-371 (Dignités octroyées à Schall et ses ancêtres). — Traduction de la charte d'anoblissement de l'arrière-grand-père de Schall. Cfr A. VAETH, *l. c.*, p. 206.
— Les autres chartes d'anoblissements : du père, du grand'père, de la grand'mère de Schall, se trouvent traduites en allemand et groupées dans une traduction de l'*Historica Narratio*, par SCH. VON MANNSEGG, et publiée à Vienne, en 1834. Chap. XVIII, pp. 346-352

de faire à son père des funérailles convenables[1]. Bref, les suppliques nombreuses qu'il adresse au souverain témoignent que le directeur veillait, en vrai père, au bien-être matériel de ses enfants, autant qu'à leur bien spirituel.

Aux pauvres, surtout en temps de famine et de calamité, il fait distribuer des aumônes importantes. Une épidémie de petite vérole vient d'éclater, aggravée par la famine. Schall discerne dans ce malheur une punition divine. L'empereur trop crédule s'était laissé entraîner à favoriser les « Lamas ». En réparation de cette faute, l'apôtre fait distribuer 400.000 taels aux pauvres de la capitale. L'année suivante des pluies continues occasionnent des inondations à Pékin et dans les environs ; Schall intervient de nouveau, et le gouvernement met à la disposition des malheureux, éprouvés par le fléau, des sommes considérables. Ceux de Pékin reçoivent 800.000 taels et ceux des autres régions 240.000[2].

La plaie du chômage n'est pas moderne. Schall s'en est déjà préoccupé. Afin d'y remédier, le conseiller de Shun-chih le pousse à rebâtir la ville de Pékin ravagée par l'incendie, à améliorer les remparts et à reconstruire le palais. Sa suggestion est exécutée sans retard[3]. Le sort des prisonniers et des condamnés intéresse Schall au moins autant que celui des pauvres.

Des marchands de Pékin viennent d'être condamnés à mort. Mais leur fortune confisquée, au lieu de profiter au trésor, disparaît dans la poche de certains fonctionnaires. Exploitant ce moyen rapide de s'enrichir, ils font incarcérer d'autres marchands innocents. Schall apprend ce qui se passe, met l'empereur au courant, et le jour même les malheureux sont libérés de leurs chaînes[4]. Bien plus, pendant une période de détresse universelle, le Père con-

1. VAETH, *l. c.*, p. 178-180. — *Historia*, f° 231v.
2. *Historia*, f° 226v.
3. *Historia*, f° 222v.
4. *Historia*, f° 227r.

seille au monarque et obtient une amnistie générale[1]. Dans une autre circonstance, l'intervention de Schall est des plus heureuses. L'empereur, hanté par un projet fantasque, comme cela lui arrivait parfois, avait résolu d'organiser une chasse à des centaines de kilomètres de Pékin, du côté de la grande muraille. Les nobles devaient fournir les chevaux, et les pauvres se voyaient déjà dans la misère et exposés à la mort. La plainte est universelle. Jean Adam entend les récriminations. Il se rend auprès de l'empereur et essaye de le détourner de son entreprise. « Hé, quoi ! réplique le souverain, voilà des mois que je délibère au sujet de cette expédition avec les nobles et les gouverneurs. Tous sont unanimes à m'approuver. » — « Mais qui donc, reprend le Père, oserait contredire votre Majesté ? Parmi les pauvres qui n'ont ni vêtements ni armes ni chevaux, il n'en est aucun qui ne vous désapprouve. Que votre Majesté jette un regard sur les huttes construites dans les faubourgs, dépourvues de feu et de nourriture, exposées à tous les vents. Si leur misère est déjà grande à présent, que sera-t-elle au milieu des déserts ?... C'est à genoux que je vous implore de modérer vos désirs en considération du bien de tous. Avant de forcer les gens à des voyages inutiles, donnez-leur ce dont ils ont besoin chez eux ; et votre personne sera bien gardée. » — L'empereur ne répond rien et laisse partir le Père. Mais le soir même, les chevaux sont renvoyés à leurs propriétaires. Le souverain avait renoncé à la chasse.

Cette scène nous montre sur le vif l'autorité exceptionnelle que Schall exerçait à l'égard de celui que personne dans tout le royaume n'osait contredire[2].

En 1653, Schall sauve de la mort deux cents nobles mandchous. Lorsque un prince impérial tombait dans un combat, tous les officiers supérieurs devaient périr, à moins de prouver qu'ils avaient été absents du champ de bataille

1. *Historia*, f° 227c.
2. *Historia*, f° 227v-228r

par ordre formel du prince. Ainsi le voulait une coutume barbare. Le cas venait de se produire. Un prince avait péri dans le sud, victime de sa témérité. Deux cents officiers et quatre gouverneurs se trouvaient de ce fait condamnés à mort. La victoire, remportée après coup, ne paraissait pas une raison suffisante pour les épargner. Personne n'ose intercéder en leur faveur. Schall, cette fois encore, va élever la voix. Jadis, il avait déconseillé à l'empereur de choisir ce prince comme général de son armée. C'était une excellente entrée en matière. Il supplie ensuite le souverain de faire grâce à des innocents. — « Tu es donc de nouveau le seul qui comprenne le désir de mon cœur, s'exclame l'empereur. Moi aussi, j'aurais voulu grâcier ces gens. Mais je ne suis encore qu'un jeune homme, et j'avais peur de porter atteinte à la discipline militaire. Je me souviens de ton conseil et de ta prédiction. Si le ciel a voulu qu'il en arrive ainsi, pourquoi imputer la faute aux hommes ? » Les officiers sont renvoyés libres. Pour toute punition, le souverain se contente de les dégrader[1].

Ces quelques faits — nous ne les citons pas tous — prouvent à quel point l'empereur avait confiance dans son Ma-fa, combien il l'estimait et l'aimait. Shun-chih se comportait à l'égard de Schall comme un fils vis-à-vis de son père.

L'IMPÉRATRICE « FILLE » DU PÈRE SCHALL.

L'impératrice-mère, autant que l'empereur, se montrait pleinement dévouée au Père Schall. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Longtemps, protectrice fervente des Lamas, elle s'était défiée de l'apôtre et avait esquivé son influence. Un événement imprévu changea soudain ses dispositions. Nous sommes en 1651. L'empereur parti à la chasse avec la plus grande partie de la noblesse, a laissé au palais sa mère et les gouverneurs. — Voici que

1. *Historia*, f° 228r-228v.

trois dames se présentent à la résidence des Pères Jésuites. C'est l'impératrice qui les envoie. Depuis plusieurs jours, sa « fille » est gravement malade ; elle n'a confiance en aucun médecin ; c'est l'avis du prêtre européen qu'elle désire connaître, car, prétend-elle, rien n'est caché à son regard. — Étonné de cette requête, Schall ne veut cependant pas tromper la confiance de l'impératrice. Il recommande l'affaire à Dieu, puis remet aux déléguées des «Agnus-Dei», en leur demandant de les imposer à la malade. « Dans quatre jours, ajoute-t-il, la malade sera guérie. » La prédiction se réalise. La « fille » de l'impératrice — en réalité la fiancée de l'empereur — revient à la santé dans l'intervalle prédit. Non seulement l'impératrice, reconnaissante, comble de présents son bienfaiteur, mais elle lui fait dire que désormais il devra la considérer comme « sa fille ». Touché de tant de bienveillance, Schall remercie « sa fille » de l'honneur qu'elle lui fait, mais en même temps il lui recommande de ne plus protéger les bonzes, « car, ajoute-t-il, une telle conduite scandalise le peuple et l'induit en erreur. » Sans tarder, l'impératrice lui fait répondre qu'elle retirera peu à peu sa faveur et ses générosités à ceux qu'elle avait soutenus jusque-là[1].

Depuis ce jour, c'est un bonheur pour elle que de pouvoir rendre service à son « Père ». Elle apprend par hasard que Schall songe à acheter un bœuf pour la campagne. Trois jours plus tard, elle lui fait parvenir deux bœufs magnifiques. Bref, Schall ne peut lui faire un plaisir plus grand que lorsqu'il recourt à ses services[2].

LE « PÈRE » (MA-FA).

Comment Schall va-t-il répondre à cette confiance de l'empereur et de l'impératrice ? Par quels services essaera-t-il de compenser tant de privilèges ? Jamais nous ne sur-

1. *Historia*, f° 223r-223v.
2. *Historia*, f° 224r.

prendrons dans cette conduite si droite, si franche, l'ombre d'une flatterie. Faire de l'empereur un chrétien, voilà le but de toutes ses actions. Son ardent optimisme ne lui dissimule ni la difficulté ni la lenteur de l'entreprise. Avant d'envisager le pas décisif, il veut amener le souverain à franchir les étapes intermédiaires ; avant d'en faire un chrétien, il veut en faire un homme, avant de lui proposer la loi chrétienne, il veut lui faire accepter et pratiquer la loi naturelle. C'est, de l'avis de Schall, la seule manière d'aboutir à une conversion sincère. « Une conversion véritable, note-t-il, n'influe pas seulement sur des actions extérieures, de surface, mais elle exerce son emprise sur la pensée et le désir. L'apôtre Philippe demande à l'eunuque de la reine de Candace, non pas s'il croit, mais s'il croit « de tout son cœur ». La plupart, observe l'apôtre, gardent dans un endroit secret de leur cœur une affection qu'une foi sincère réprouve. Ils croient ce que Dieu a dit, ils approuvent ce qu'il ordonne. Mais, soit accoutumance d'esprit, soit passion, soit indifférence, ils refusent de livrer à Dieu le cœur tout entier. Ceci est plus vrai encore quand il s'agit des Orientaux. Ils ne se convertissent sincèrement que si la grâce de Dieu est surabondante, que si le Père céleste les attire comme malgré eux. Tant que le néophyte regarde les commandements de Dieu avec déplaisir, tant qu'il ne veut pas renoncer aux obstacles, toute peine est perdue. Écarter ces obstacles, c'est le premier objectif de la conquête des âmes[1]. »

Fidèle à ces principes très nets, Schall s'efforcera de faire d'abord l'éducation du jeune empereur. Son effort principal tendra à faire de lui un homme raisonnable, à lui apprendre à vaincre le caprice, la passion de la chair et la superstition, à se conduire enfin, comme un véritable roi, désireux de travailler au bonheur et à la prospérité de son État.

1. *Historia*, f° 236v.

Guerre aux caprices.

Schall connaissait à fond l'empereur. Plus que personne, il souffrait de le voir léger, capricieux, irréfléchi, entêté. Pour le corriger, Schall descend jusqu'aux détails les plus simples et les plus pratiques. N'agit-il pas en véritable éducateur quand il recommande à son élève : « Ne poursuivez pas le gibier avec tant d'ardeur sauvage ; ne vous risquez pas sur des chemins isolés et peu fréquentés; ne jouez pas imprudemment avec les armes à feu que les Hollandais viennent d'importer en Chine : il suffit d'un moment d'inattention pour occasionner un accident mortel[1].» Dans une circonstance surtout, Schall réussit à refréner un coup de tête de l'empereur qui aurait pu devenir désastreux. Un chef de pirates, appelé Ch'eng-kung ou Coxinga, l'irréconciliable ennemi des Mandchous, venait de s'emparer des îles de la côte à l'embouchure du Fleuve bleu. Poussant plus avant, il remonte le fleuve en 1659 avec une flotte considérable et va mettre le siège devant Nankin, la capitale du sud. La ville n'est défendue que par 5.000 soldats dont 500 Mandchous, les seuls sûrs. Une armée envoyée au secours des assiégés, est annihilée ; Nankin semble perdu. En apprenant ces nouvelles désolantes, l'empereur s'affole et songe déjà à se réfugier en Mandchourie. L'impératrice essaye de le raisonner, et de lui faire comprendre que ce serait une honte d'abandonner si lâchement ce que les ancêtres ont si vaillamment conquis. Cette remontrance met l'empereur hors de lui. Et, par une de ces volte-faces habituelles aux impulsifs, il tire l'épée et déclare: «Je vais partir moi-même au lieu du combat, je vaincrai ou je mourrai. » Puis, ayant mis en pièces le trône impérial : « Voilà le sort, cria-t-il, que je réserve à tous ceux qui oseront s'opposer à mon projet. » L'impératrice tente en vain de calmer son fils ; une dame jadis la nourrice de Shun-chih, et qui avait gardé une grande

1. *Historia*, f° 236r.

influence sur lui, ne réussit pas davantage. Elle n'a que le temps de s'enfuir pour échapper au glaive du monarque. La consternation est partout, l'angoisse étreint tous les cœurs. Si l'empereur venait à disparaître, c'en serait fait probablement de la domination des Mandchous. Reste un seul espoir : le Père Schall. Les princes, les nobles, les fonctionnaires de la cour viennent les uns après les autres le supplier de vouloir bien intervenir. Longtemps Schall hésite. Enfin il consent à tenter le sauvetage ; il y va du bien public, de l'honneur de la Compagnie. Jean Adam tient conseil avec les Pères Diestel et Grueber, rédige sa requête, le lendemain dit la messe à cette intention et prie de toute son âme pour la réussite de son entreprise. Enfin, il quitte ses compagnons qui pleurent, et se rend au palais.

Schall sait que sa démarche peut lui coûter la vie. Qu'importe ! A son arrivée, un courtisan ami lui annonce que l'empereur est un peu calmé. Introduit auprès du monarque, Schall se jette à genoux, présente sa supplique, et conjure Shun-chih de ne pas détruire le royaume. « Je supporterais, ajoute-il, plus volontiers d'être coupé en morceaux que de faillir à mon devoir. » A ce mot le visage du jeune homme change d'expression ; cette vaillance, ce calme l'ont vaincu. Il relève Schall avec bienveillance : « Maintenant, dit-il, je sais que mon Ma-fa ne veut que mon bien. » La nouvelle « l'empereur ne part plus », est accueillie partout comme l'annonce d'une victoire.

Sur le conseil de Schall une autre armée est mise sur pied ; et celle-ci refoule le chef inquiétant dans son île. Le courageux apôtre est célébré par tous comme « le sauveur de l'Empire ». De nombreux nobles se rendent à la résidence pour remercier leur bienfaiteur commun et l'honorer, lui et ses compagnons du « Kotau »[1].

---

1. *Historia*, f° 229r-230r. — Schall, acclamé par toute la Chine comme un sauveur, conclut lui-même son récit : ... quo acto (Deo sit laus) adeo mihi et regem et totum regnum ac maxime aulicos devinxi, ut me suum salvatorem

Guerre aux Passions.

Le naturel indompté de l'empereur l'exposait à tous les excès d'un sensualisme presque sauvage. Schall ici encore ne craignait pas d'intervenir. Avant le mariage du monarque, des bruits fâcheux parviennent aux oreilles du Père. Il se présente aussitôt au palais et transmet ses remontrances au coupable. Shun-chih se rebiffe, il frémit de colère et de honte. Comme s'il désespérait de lui, le sage « mentor » fait semblant de se retirer. L'empereur le rappelle, et tout confus lui demande de continuer à l'avenir de le rappeler à l'ordre : « Volontiers, je vous écouterai, conclut-il, et je vous promets de me corriger si réellement j'ai failli. » Et pour bien marquer son contentement, il l'invite à sa table et ne le quitte qu'après l'avoir comblé d'honneur[1].

Après le mariage, nouvelle alerte ! Le Père, admis de nouveau en présence de l'empereur, l'admoneste sévèrement, Il lui rappelle les conseils qu'il lui avait donnés à ce sujet, et ne s'arrête que lorsqu'il voit le coupable rougir de sa faute. Les leçons de Schall faisaient réfléchir le souverain. Le dialogue suivant suffit à le prouver. « Eh bien! Ma-fa, interroge le disciple, lequel des deux est le péché le plus grand, le péché de luxure ou le péché d'avarice ? » — Schall lui avait jadis reproché également ce dernier vice. « L'avarice, reprend le Père, aigrit les hommes et les rend ennemis les uns des autres, surtout lorsqu'elle est injuste et cruelle. Mais Dieu est atteint plus directement par ce vice que les hommes. La luxure, au contraire, surtout quand l'exemple est donné par les grands, se propage plus facilement ; elle est donc plus dangereuse. Mais les deux péchés sont mortels et conduisent à la mort éternelle. » En écoutant ce petit rappel de la morale catholique,

---

ac sospitatorem publice proclamarent nec pauci etiam ex magnatibus in persona propria gratitudinis erga domum nostram venirent ac coram sociis meis genuflexis capiteque in terram inclinato gratias agerent.

1. *Historia*, f° 225 v.

l'empereur approuvait de la tête. Il lui demande ensuite de venir souvent s'entretenir avec lui. Avant de le laisser partir, il lui fit servir un repas[1].

Guerre aux superstitions.

Les Tartares, davantage encore que les Chinois, sont superstitieux. Shun-chih était bien de sa race. Les esprits malfaisants, les présages néfastes, les mânes de ses ancêtres le faisaient vivre constamment dans l'angoisse et l'épouvante. Ces peurs de tous les instants le poussaient à des actes déraisonnables ; mais de plus — et c'est là ce que Schall redoutait avant tout — elles risquaient d'en faire un adepte des Lamas qui cherchaient à l'accaparer.

Le lamaïsme, religion du Thibet, de la Mongolie, du nord de la Chine, est une manière de bouddhisme, mais déformé, dénaturé à la fois par une démonologie très développée et par le culte sanguinaire du dieu hindou Siva[2]. L'ensemble des rites et des sacrifices, abjects et cruels, pratiqués par les Lamas ignorants et barbares, a surtout pour but de se rendre favorables ou du moins d'apaiser les innombrables démons et esprits que l'imagination grossière des habitants de ces contrées voit partout dans ces montagnes abruptes dont la sombre masse les épouvante[3]. Sorciers, devins, les

1. *Historia*, f° 225v.

2. Cfr CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Lehrbuch der Religionsgeschichte*, 4e édit. Tubingue, 1925. t. I, p. 247-255.

3. Le caractère superstitieux du lamaïsme est bien mis en relief par F Grenard, dans sa géographie de la Haute-Asie. « Le Tibétain vulgaire n'a qu'une conception vague du bouddhisme, doctrine trop haute pour des laïcs enfoncés dans la chair et la matière. Mais il a gardé toutes ses croyances primitives. Il vit dans la peur d'un pullulement de démons et de dieux. Aux pratiques de l'ancienne magie, il a joint celles de la religion nouvelle, pour acquérir sans doute des mérites en vue de l'existence future, mais surtout pour se défendre de la colère toujours imprévue des esprits invisibles. Et, sans fin, les moulins à prières tournent, les rosaires glissent sous les doigts, les bâtons d'encens fument, les grandes perches plantées près de chaque maison livrent aux vents les formules protectrices de leurs longues banderoles, les pierres s'ajoutent aux tas de pierres sacrées, les inscriptions religieuses couvrent les rochers et les murs, les cérémonies magnifiques du culte sont célébrées dans les temples, les cités bourdonnent de chants pieux que soutiennent les cymbales, les tambours, les gongs et les cloches, les mystères et les danses déroulent leurs spectacles mythiques. Et, sans fin, le Tibétain tourne autour des objets qu'il estime sacrés, — tas de pierres, montagnes, lacs, temples — et accomplit

Lamas se donnent aussi volontiers comme des prophètes. Le culte des ancêtres, d'origine indochinoise, fait également partie intégrante du lamaïsme.

A la tête de cette organisation religieuse, qui comprend une véritable hiérarchie sacerdotale, se trouve le grand Lama. Chef religieux, il est en même temps le roi du Thibet, et réside dans le couvent de Lha-sa (Padmassambhava). Son prestige est immense. Tout est sacré en lui, parce qu'on le considère comme l'homme dans lequel Bouddha a choisi de se réincarner. Longtemps, le grand Lama était unique. Mais au XVe siècle, Tsung Kha-pa annonça qu'après lui, Bouddha se réincarnerait dans ses deux disciples. Depuis ce jour il y eut deux dynasties de Lamas. Celle des Dalai Lama (le puissant, celui qui ressemble à l'océan) ; et les Tan-tschen Erdini Lama (c'est-à-dire : parmi les savants, le joyau qui représente le Lama). Le premier continua à résider à Lha-sa ; le second s'établit dans le couvent de Ta-Schi-Lhun-Po. Schall ne connaîtra de près que le premier des deux.

Lorsque les Tartares furent devenus les maîtres de la Chine, le grand Lama ne renonça pas à ses anciens adeptes. Il eût voulu surtout que l'empereur se déclarât publiquement et officiellement son disciple. Des Lamas avaient à Pékin leur résidence. Leur chef avait même eu l'audace de s'arroger le titre de roi et de se faire porter en triomphe sur les épaules de ses disciples[1]. L'Impératrice leur avait

---

des pèlerinages interminables. Parmi les lieux très nombreux, qui des coins les plus écartés attirent la foule des dévots, il faut citer la ville de Lhasa, le monastère de Tachilhounpo, le mont Kailas et le lac Manasarovar, le district de Tsari où il est interdit de cultiver la terre et de tuer les animaux, le pic Doker-la sur le Mékong, le mont Lapchékang près de la frontière nepalaise, où le saint Lama Milaraspa a laissé l'empreinte de son pied. Beaucoup de pèlerins font non seulement le tour sacré, mais le voyage entier, sur des milliers de kilomètres, en se prosternant continuellement et en mesurant le chemin de la longueur de leur corps. Tel reste ainsi dix années en route. Le temps ne compte pas pour le Tibétain, il n'a rien à y perdre ni à y gagner, et ces longs vagabondages lui sont un puissant divertissement à la vie quotidienne. (F. GRENARD, *Haute Asie*, dans *Géographie universelle publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois*, t. VIII ; p. 368-369. Paris, 1929.)

1. *Historia*, f° 223r.

été favorable ; un oncle et un demi-frère de l'empereur restaient leurs fermes soutiens. Ils espéraient bien entraîner le jeune souverain. Déjà celui-ci avait fait une première concession en leur octroyant un million de pièces d'or pour leur permettre de construire des maisons et des temples [1]. Schall a mesuré le danger. Il est décidé de combattre et de ruiner leur influence.

Par ses conseils et ses suppliques, le Jésuite éclaire d'abord le souverain sur l'inanité de leurs prétentions. « Ils se vantent de chasser les démons, de rétablir les santés, de guérir les maladies par leurs sortilèges ! Leurre que tout cela ! C'est la pratique des vertus qui assure la victoire sur les mauvais esprits. Seule la toute-puissance de Dieu les rend inoffensifs [2]. Leurs menaces, ajoute-il, sont aussi vaines que leurs promesses. Ils vont répétant : « si l'empereur ne se déclare pas notre disciple, il mourra dans l'année, le huitième mois. — Ces faux prophètes vous trompent, ils mentent. Car l'avenir n'est connu que de Dieu seul. Ces hommes grossiers et ignorants seraient-ils par hasard les conseillers du Tout-Puissant? J'espère au contraire qu'avec le secours de Dieu, vous régnerez encore longtemps [3]. »

Après les promesses, les menaces, les Lamas recourent à la ruse. Le culte des ancêtres, nous l'avons noté, est un point essentiel du lamaïsme. « Si l'empereur ne veut pas mécontenter les mânes de ses ancêtres, il doit se rendre dans la province de Liaotung, où son père et son grand-père sont ensevelis, afin de les remercier d'avoir étendu le royaume. » Fidèle à cette invitation des Lamas, et craignant de manquer à son devoir, l'empereur va s'exécuter. Déjà le jour du voyage est arrêté. Schall intervient : « Ce voyage, explique-t-il, est interprété par le populaire comme une fuite. Déjà le bruit circule que l'empereur

1. *Historia*, f° 223r.
2. *Historia*, f° 222v.
3. *Historia*, f° 222r.

renonce à soumettre son vaste empire, pour se contenter de quelques provinces extérieures. Et puis, qu'on ne s'y trompe pas, les Lamas, qui conseillent ce voyage, sont presque tous originaires du Shensi toujours en révolte contre le monarque ; ils souhaitent voir l'empereur le plus loin possible afin de mieux organiser l'opposition contre lui. Que le souverain envoye des délégués offrir des sacrifices sur la tombe de ses ancêtres ; mais qu'il reste lui-même à Pékin pour gouverner l'empire. » Un premier avertissement ne suffisant pas, Schall revient à la charge une deuxième et même une troisième fois. Enfin l'empereur se range à son avis[1].

En désespoir de cause, le grand Lama décide de paraître personnellement à Pékin[2]. Son prestige emportera peut-être la soumission du monarque. Pour renforcer son pouvoir séducteur, il se fera accompagner de 3.000 Lamas, et de 30.000 Mongols. Conseillé sans doute par les fauteurs de la secte, l'empereur consent à se porter à la rencontre du grand personnage jusqu'à la frontière de son empire. Schall obtient une entrevue avec l'empereur et lui fait comprendre qu'il doit renoncer à cette démarche. « Il ne convient pas, lui expose-t-il, qu'un aussi grand souverain rende cet honneur à un simple bonze, à un étranger. Ce serait une honte éternelle pour lui, et un exemple déplorable pour ses descendants. » L'oncle et le demi-frère du monarque cherchent en vain à l'emporter. Finalement, il est arrêté que l'oncle recevra le visiteur devant la porte de la ville, pendant que l'empereur, lui, se rendra dans un bois en dehors de la cité pour chasser et saluera l'hôte incidemment. De cette manière, il n'aura pas à l'introduire au palais. C'est ce qui fut fait. Shun-chih, assis sur un trône préparé d'avance, entouré de nobles et de plénipotentiaires, reçoit le Lama. Il se contente de se lever, de lui donner la main et de lui offrir un siège parmi

1. *Historia*, f° 227v-228r.
2. Sur les événements qui vont suivre, *Historia*, f° 226r-226v.

ses dignitaires. Mais il refuse absolument de se déclarer son disciple et de satisfaire ses autres désirs. Après quelques jours, il le renvoie dans sa patrie, gratifié de présents et de richesses.

Afin de bien montrer qu'il se désintéressait de cette religion, l'empereur exila dans la province du Liaotung, située à l'extrémité de son royaume, le chef des Lamas de Pékin, qui avait eu l'audace de se faire saluer du titre de roi[1].

Ainsi les Lamas trouvaient-ils constamment Schall sur leur chemin ; ils voyaient en lui le grand obstacle à leur influence. En conséquence, ils le détestaient, ils le maudissaient, ils ne l'appelaient pas autrement que sorcier et magicien[2].

***

C'était une joie pour Schall de pouvoir constater que ses efforts réussissaient à dégager, au moins en partie, l'empereur des peurs absurdes qui l'obsédaient. Le résultat de son action libératrice se manifesta surtout dans une circonstance particulièrement délicate. En 1657, le veille de son anniversaire, le monarque se rend à la résidence, pour passer de longues heures à s'entretenir avec son Ma-fa. La cour retentit des coups de marteaux de forgerons qui y travaillent. Attentif au rythme des coups, l'empereur, après un certain temps, souhaite entendre de plus près « la musique des forgerons ». Mais en voyant le monarque les ouvriers s'arrêtent interdits. Invités à continuer leur besogne, l'un d'eux met un fer incandescent sur l'enclume et d'un coup de marteau, en fait jaillir imprudemment une gerbe d'étincelles qui criblent le souverain. Celui-ci, cherchant à les éviter, bondit sur le côté et se jette du côté d'un fossé profond de 10 à 12 pieds, caché par des joncs.

1. *Historia*, f° 226v.
2. *Historia*, f° 223v-224r.

Il parvient heureusement à ne pas y tomber. Pour les Mandchous superstitieux cet accident présage un terrible malheur ; ils en sont consternés. Schall lui-même tout ému se jette à genoux et s'excuse de son impolitesse et de son imprévoyance; mais en même temps il lui demande de ne pas interpréter ce fait comme l'annonce d'un malheur, bien qu'on soit à la veille de son anniversaire. L'empereur ne se montre nullement troublé, il remarque simplement: « A qui donc n'arrive-t-il pas, que le pied lui glisse parfois ? Tout cela, Ma-fa, ne signifie rien, ne t'inquiète pas pour si peu[1]. »

Grâces aux leçons assidues de Schall, la superstition perdait chaque jour du terrain dans l'âme impériale. Disparaîtrait-elle un jour complètement ? Schall l'espérait. Hélas ! un événement tragique, imprévu, va bientôt lui rendre soudainement tout son empire.

Formation du Souverain.

Un homme tout d'abord, maître de ses désirs, ensuite un excellent empereur, voilà ce que Schall voulait faire de son disciple. Il insiste en premier lieu sur l'exemple à donner ; c'est le premier devoir des monarques. « D'où vient, demande un jour le souverain à Schall, que la plupart des gouverneurs et des fonctionnaires sont si négligents dans les affaires de l'État, alors que je les traite avec tant de bonté? » — « Je crois, réplique l'apôtre, que cela vient de ce que tous suivent l'exemple que leur donne votre majesté. Ils remarquent que vous traitez superficiellement les affaires, comme si vous n'aviez pas à cœur le bien de l'État[2]. » Ce langage franc et net bouleversa l'empereur. Plus d'une fois Schall devra recommander à Shun-chih de ne pas abandonner totalement les affaires de l'État aux gouverneurs. A l'exemple, à l'ardeur au travail, que l'empereur joigne la prudence, surtout quand

1. *Historia*, f° 234v-235r.
2. *Historia*, f° 225v.

il s'agit du choix de ceux qui doivent l'aider dans sa tâche. « Qu'il éprouve et connaisse à fond ceux qu'il veut utiliser ; qu'il écarte les gens suspects, les vagabonds, les saltimbanques[1], et aussi les dignitaires trop âgés, trop fiers pour écouter des conseils ou incapables de s'adapter. Un souverain digne de son rôle doit aimer son peuple, être affable envers tout le monde, donner avec joie et de bon cœur ses faveurs et ses bienfaits. Bon et circonspect, l'empereur doit être enfin magnanime. En 1653, le Père Schall conseille au monarque d'épargner 300 officiers mandchous : « Admettons, observe Schall, qu'ils ne soient pas exempts de toute faute ; n'est-il pas meilleur pour eux et plus utile à l'État de leur laisser l'occasion de réparer leur négligence[2] ? » Un jour que l'apôtre avait instruit de la sorte l'empereur de son devoir, celui-ci avoua qu'il était comme un homme endormi qui venait de se réveiller. Il lui promit de prendre désormais mieux à cœur les affaires de l'État[3].

Ces exhortations ne furent pas inutiles. Nous en retrouvons les échos dans les sortes de sermons que Shun-chih avait l'habitude d'adresser à ses fonctionnaires et à ses officiers. Les empereurs mandchous aimaient à encourager de cette manière leurs subordonnés et à les stimuler au bien. Plus de 200 petits volumes composés de ces exhortations nous ont été conservés, six d'entre eux sont l'œuvre de Shun-chih[4]. Les idées de Schall transparaissent d'une façon très nette dans plusieurs de ces sermons.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons faire nôtre le mot d'un écrivain protestant, faisant allusion au rôle joué par le Père Schall : « Pendant tout le règne de Shun-chih (1651-1660), Schall a été, sans en avoir le titre, un des plus puissants ministres de la Chine[5]. »

1. *Historia*, f° 225r.
2. *Historia*, 228v.
3. *Historia*, f° 241v (le manuscrit s'interrompt vers la fin de ces conseils — cfr aussi *Historica Relatio*, p. 223).
4. Cfr VAETH, *l. c.*, p. 192.
5. GUETZLAFF, *Geschichte des chinesischen Reiches* hrsg von Karl Friedrich Neumann, 1847, p. 530.

Acheminement vers l'Évangile.

L' « Historia » nous révèle chez Schall d'autres préoccupations que celles de faire de l'empereur un homme parfait et un excellent souverain. Lorsque l'occasion s'offrait à lui, il faisait connaître à son « fils » les mystères de la doctrine du Christ et la perfection exigée par l'Évangile. Une des conversations les plus intéressantes que Schall eut avec l'empereur sur ces sujets date de l'année 1656[1]. Le soir vient de tomber. Le souverain, rentré de chasse, est entouré de nobles et d'eunuques. De la salle on aperçoit les étoiles. Schall se présente et remet un rapport à l'empereur. Shun-chih le prend, le parcourt des yeux et s'arrête. « Si le cours des astres est déterminé, dit l'empereur, s'il est nécessaire, les maux qu'ils présagent ne sont-ils pas également nécessaires et inéluctables ? » — « Sans doute, répond Schall, le mouvement des astres est nécessaire par rapport à nous ; mais Dieu, qui l'a fixé, l'a déterminé librement, de telle manière qu'ils avertissent en temps opportun l'homme et surtout les rois de leurs devoirs. » — « Mais ce Dieu qui a fixé tout cela, qui donc est-il ? » — « Il est invisible, mais tout-puissant, il a créé tous les êtres visibles et invisibles. Il n'est pas une idole ; il n'est pas non plus ce ciel que nous apercevons ; mais le Maître infini. Il est présent partout, il sait tout ; les chrétiens l'appellent d'après la créature la plus noble « Tien-Chu », le maître du Ciel, ou bien encore le Créateur. » — « Bien, mais pourquoi aurais-je à craindre davantage les maux qui me menacent que d'autres rois ? » — « Parce que votre majesté est de tous les souverains de la terre, le premier ; ne vous appelez-vous pas « Fils du ciel » ? Le peuple qui obéit à vos ordres n'est-il pas le plus nombreux ? Voilà pourquoi Dieu prend un soin particulier de vous avertir, bien qu'il ne néglige pas les autres rois. » — « Et si je me corrigeais de mes fautes, cela suffirait-il à écarter de moi tous les maux

1. *Historia*, f° 236v-238r.

qui me menacent ? » — « Les mouvements du ciel, l'état des astres garderaient la même signification, mais rien de mal ne serait plus à craindre. » — « Eh bien donc ! Ma-fa, apprends-moi à me libérer de mes péchés. » — « Il faudra pour cela atténuer parfois la rigueur de votre justice ; veiller sur votre peuple comme un père ; encourager, louer, traiter avec plus de bienveillance ceux qui vous aident à gouverner ; bref, pratiquer la règle : « traite les autres comme tu veux être traité par eux », alors tout ira bien. » Schall continue longuement encore à exposer à son disciple les dix commandements de Dieu, et met spécialement en relief les devoirs du souverain. Après avoir écouté avec un religieux silence tout cet exposé : « Y en a-t-il beaucoup en Chine qui observent cette doctrine ? » interroge-t-il. — « Non, ils ne sont pas très nombreux. Mais la plupart d'entre eux observent de tout leur cœur la Loi de Dieu. Si beaucoup commettent des fautes, c'est parce que le pouvoir public ne réprime pas les malfaiteurs comme cela se pratique en Europe. » Peu après, revenant sur un point qui le tourmentait visiblement, l'empereur questionne à nouveau : « Les rois sont-ils tenus aussi d'observer les commandements ? » — « Plus encore que les autres, répond Schall, car ils doivent donner l'exemple de la vertu à leurs sujets. » — « Même moi, réplique Shun-chih, qui ne suis pas chrétien ? » — « Les commandements obligent tous les hommes. Ceux qui les prennent comme règle de conduite méritent la vie éternelle ; ceux qui les transgressent seront éternellement punis. » — « Quel courage ne faut-il pas pour fournir un effort aussi extraordinaire ! » — « Rien n'est difficile à une volonté énergique, soutenue par la grâce de Dieu. » — « Je veux agir de la sorte, conclut l'empereur, car j'ai la même conviction, et je crois que je suis en état d'observer tout cela[1]. »

De semblables entretiens n'étaient pas rares. Tantôt

1. *Historia*, f° 238v.

le souverain demande des éclaircissements plus amples sur le nom et la nature de Dieu[1]; tantôt il s'informe au sujet des résultats de l'apostolat parmi les Mandchous[2], puis c'est le symbole des Apôtres qu'il se fait longuement expliquer, il commande même à un serviteur de la cour de le transcrire. Toutes ces vérités surnaturelles le touchent; la vertu exerce sur son cœur un véritable attrait. Il passe même une nuit entière à lire les livres de doctrine chrétienne composés par les Pères. Ayant découvert le fameux manuscrit que le Père Schall avait offert jadis à Ch'ung-cheng, il se met à le feuilleter, et fait appeler Schall pour lui en faire le commentaire[3]. L'apôtre se met à lui raconter la vie du Sauveur, mais arrivé à la Passion, l'empereur se lève, s'agenouille ; et c'est à genoux également que Schall doit lui raconter le drame douloureux. « Souvent, note le jésuite plus tard, j'ai fait le même récit à des Lettrés. Dans leur orgueil, ils jugeaient que c'était de la folie de souffrir ainsi pour nous. Ils m'écoutaient d'un air distrait, ou se moquaient de tout cela. Mais ce grand souverain se jeta à genoux avec une telle humilité et écouta mes paroles avec une telle émotion, que je pus à peine contenir mes larmes[4]. » Lorsque le monarque se rend auprès de Schall, il manifeste la même curiosité. Il entre volontiers dans l'église, lit attentivement les tableaux fixés aux murs, se fait raconter la vie des saints que les statues représentent. Un jour entre autres, il s'arrête devant le tabernacle, penche la tête et se frappe la poitrine[5]. Malgré ces indices d'une bonne volonté manifeste, Schall ne s'attendait pas à une conversion prochaine. Pour mûrir, la foi nécessiterait encore bien du temps et bien des réflexions. L'empereur lui-même, en renvoyant à Schall une reproduction du voile de sainte Véronique, avouait qu'il n'était

1. *Historia*, f° 238v.
2. *Historia*, f° 238v.
3. *Historia*, f° 239r.
4. *Historia*, f° 239r.
5. *Historia*, f° 239v.

pas encore dans les dispositions voulues pour honorer convenablement l'image douloureuse du Sauveur[1]. Mais si le temps, la réflexion, la prière étaient encore exigés, le triomphe de la grâce semblait certain. Hélas ! le magnifique rêve allait bientôt se dissiper. Du moins Schall avait-il tout fait pour gagner cette âme à Jésus-Christ. Et à ceux qui lui reprochaient de n'avoir joué à la cour qu'un rôle de comparse, il pouvait répondre fièrement : « Je n'ai jamais rougi de l'Évangile ni devant l'empereur, ni devant qui que ce soit. J'ai profité de toutes les occasions qui m'ont été offertes pour le faire connaître[2]. »

LE PROTECTEUR DE LA MISSION.

« Le Père Schall exerce auprès de l'empereur une influence que nul vice-roi, nul prince ne possède ». Le Père Verbiest notait le fait dans une lettre datée de 1661 ; tous les missionnaires profitaient de cette faveur. Depuis que Schall était connu comme l'ami de Shun-chih, la mission chinoise avait pris un essor inconnu jusque-là.

Un premier service que l'apôtre rendait à l'Église, c'était de maintenir éloignés de l'Empire céleste les Hollandais calvinistes. Voici les circonstances où Schall eut à intervenir.

L'échec de Macao n'avait pas découragé les ambitieux colonisateurs. Habiles et tenaces, ils avaient continué à s'imposer à l'Orient. En 1641, ils avaient occupé Malacca, la clef de l'Orient. Depuis 1639-1640, ils détenaient pratiquement le monopole du commerce extérieur avec le Japon. Vers 1650, ils songeaient à se faire attribuer les même privilèges par les Chinois. Le gouverneur général de Batavia, Jean Maatzuiker, entreprend de négocier un traité de commerce avec l'empereur. Une première tentative (1653-1654) échoue. Deux ans plus tard, une seconde ambassade est organisée, sous la conduite de Pieter van Goyer et de Jac-

1. *Historia*, f° 239r-239v.
2. *Historia*, f° 236r-236v.

ques de Keyser. Elle a tout pour réussir : l'éclat extérieur, les cadeaux, l'argent. A Canton les présents font merveille. Les deux gouverneurs sont conquis ; ils délivrent à l'ambassade le permis officiel de se rendre à Pékin, et corrigent, en l'adaptant au formulaire officiel, la lettre du 20 juillet adressée par le gouverneur général hollandais à l'empereur. A Pékin, les premiers contacts avec les ministres sont des plus favorables. Ici encore, les cadeaux facilitent l'entente. Mais Schall est là.

Déjà quelques mois auparavant, le 13 février, le jésuite a mis en garde l'empereur contre ceux qui lui ont annoncé leur visite. « Les Hollandais, explique-t-il, sont des révoltés qui ont rejeté l'autorité de leur roi légitime, depuis lors ils circulent par toutes les mers. Partout où ils se fixent ils bâtissent une citadelle, de là ils étendent leur puissance et molestent leurs voisins. Il ne faut pas conclure avec eux de traité de commerce[1]. » L'ambassade une fois arrivée dans la capitale, le souverain mande Schall à nouveau (30 juillet). L'apôtre commence par faire observer que presque tous leurs cadeaux provenaient d'autres pays que de la Hollande, et que, les nouveaux arrivés avaient l'air de traiter sa majesté comme un chef de firme. — « Pourtant, interrompt le souverain, les Hollandais sont des chrétiens. » — « Chrétiens de nom seulement, répond Schall ; ils se sont révoltés contre Dieu et contre leur roi. Les autorités de Canton sont en mesure de confirmer, que la seconde année du règne de T'ien-k'i, les Hollandais ont voulu conquérir Macao qui vous paye tribut. J'étais là, et j'ai contribué pour ma part à les repousser. Il y a deux ans, ils ont voulu se présenter au nom de leur roi, pour vous offrir le tribut ; ils ne furent pas admis parce qu'ils n'avaient pas de lettres testimoniales. Maintenant ils prétendent qu'ils en ont. Cela ne peut être. Car pour faire deux fois la route de la Chine en Hollande il faut

1. Cité par A. VAETH, *l. c.*, p. 228.

32 mois, et le double voyage de Pékin à Canton dure 8 mois !... Ils auraient par conséquent fait en 2 ans, un circuit qui exige 40 mois ! Ce mensonge doit suffire pour vous défier d'eux. Ce qui importe d'ailleurs aux Hollandais, c'est moins le traité de commerce que la possibilité de se fortifier, une fois entrés en Chine[1]. » — Les tractations se prolongent durant plusieurs mois, et ne confèrent aucun avantage réel aux Hollandais. Tous les huit ans, ils sont autorisés à envoyer une ambassade à Pékin, pour payer le tribut, et à cette occasion ils peuvent échanger quelques marchandises. Le 14 octobre, la décision impériale leur est communiquée ; deux heures après, ils devaient repartir. Schall les avait très certainement trompés dans leur attente. Les ambassadeurs attribuèrent leur échec aux jésuites. Mais indépendamment de l'intervention de Schall, il est probable que l'empereur n'aurait pas consenti à donner aux Hollandais la place des Portugais. La Hollande était trop puissante en Asie. Possédant Formose, elle était trop près de la Chine. Shun-chih n'eût sans doute pas voulu d'un voisin aussi gênant. Le Portugal, à son tour, en difficulté avec la Chine, se vit menacé d'être éliminé de ses possessions et privé de ses droits de commerce. Schall, heureusement, apaisa le souverain, et obtint aux Portugais un décret impérial qui leur permit de rester à Macao[2].

« Nous tous nous prêchons l'Évangile à l'ombre du nom de Schall[3]. » Ces mots du Père Smogulecki exprimaient la conviction unanime des missionnaires de Chine : jésuites, franciscains ou dominicains. L'ami de l'empereur leur venait à tous efficacement en aide. Il facilitait d'abord aux apôtres du Christ l'entrée en Chine. Au mois de juillet 1658, 14 Pères de la Compagnie y entrent en une seule fois[4]. Les mathématiciens Diestel et Grueber sont

1. cfr. A. Vaeth, *l. c.* p. 229-230.
2. Vaeth, *l. c.*, p. 232-233.
3. Lettre adressée au P. Piccolomini, 3-6-1652 (dans *Jap Sin.*, 143, n° 8, 11v).
4. J. B. Du Halde, *Description géographique... de l'Empire de la Chine*, t. III, p. 87. Paris, 1735.

même défrayés de leur voyage par l'État et escortés officiellement jusqu'à Pékin. L'astronome officiel ouvre également la porte à neuf dominicains[1]. Si l'empereur ne peut obtenir les 20 jésuites qu'il aurait voulu voir s'installer à Pékin, il se montre d'une libéralité exceptionnelle à l'égard de ceux qui y résident. Il leur rend les maisons et les possessions dont ils avaient été privés[2]; il leur accorde une habitation plus grande, de meilleurs terrains et des jardins plus fertiles. Il y ajoute le lieu de la sépulture du Père Matteo Ricci. Schall obtient pour sa propre sépulture un terrain avoisinant. Grâce aux largesses impériales, la résidence de Pékin, même indépendamment des revenus provenant de l'institut astronomique, peut entretenir quatre missionnaires de plus[3].

La plus grande latitude est accordée aux Pères pour prêcher l'Évangile du Christ dans toute l'étendue du territoire chinois. Au Père Nicolas Purgoleski, Polonais, qui désirait se rendre chez les Tartares, l'empereur déconseille ce voyage et ajoute « ...Tu as devant toi tout mon Empire. Va où tu veux et prêche de la manière qu'il te plaît la doctrine divine[4]. » Gouverneurs et officiers se mettent volontiers au service des confrères du Père Schall[5]. « Pour entrer librement dans le pays, écrit le Père Gabiani, pour être honoré par les mandarins, les fonctionnaires et le peuple, pour revendiquer comme un droit la liberté de prêcher, le missionnaire, de quelque ordre qu'il soit, n'a qu'à se donner comme le compagnon ou le parent du Père Schall[6]. » Plus d'une fois, le souvenir du grand protecteur a garanti ses frères des pires ennuis et des plus graves dangers. Le Père François de Ferrariis est

1. GABIANI, *Incrementa Sinicae Ecclesiae a Tartaris oppugnatae*, p. 17, Vienne, 1673.
2. *Historia*, f° 240v.
3. *Historia*, f° 240v.
4. *Historica Relatio*, p. 226.
5. *Historia*, f° 222r.
6. GABIANI, *Incrementa Sinicae Ecclesiae a Tartaris oppugnatae*, p. 594, Vienne, 1673.

condamné, on ignore par suite de quelles circonstances, à recevoir 10 coups de bambou, et à être ensuite exilé. Mais un des spectateurs assure qu'il est le compagnon de T'ang Jo-wang. Aussitôt il est libéré, et de plus on s'excuse de l'erreur qu'on était sur le point de commettre[1]. Le cas des Pères Buglio et de Magalhaês est plus surprenant encore. Un aventurier, du nom de Ch'ang Hsien-chung, s'était emparé de la capitale du Se-ch'oang, Ch'eng-tu, où les deux jésuites exerçaient leur apostolat. Bon gré, mal gré, ils durent se mettre au service du nouveau maître. Libéral, généreux par moments, ami des arts et des lettres, Ch'ang, passant d'un extrême à l'autre, se muait brusquement en bête sanguinaire. Tantôt, il traitait les deux jésuites avec les plus grands égards, leur promettait de bâtir des églises chrétiennes quand il serait devenu le maître; tantôt, repris par la phobie de l'étranger, il menaçait de les renvoyer en Europe, eux et tous les missionnaires. En 1646, il se fait proclamer roi et empereur de toute la Chine. A peine couronné, il se met en marche vers le Shensi afin de soumettre cette province belliqueuse. Mais avant de partir de Ch'eng-tu, il tient à prévenir toute révolte, en organisant un massacre épouvantable. Le Père Buglio parle de 140.000 victimes[2]. Les deux jésuites sont contraints d'accompagner le tyran dans cette expédition. Plus que jamais Ch'ang se montre agité, cruel et féroce. Dans un accès de colère, il menace les Pères de les exécuter, s'ils ne veulent pas adorer ses idoles. « Nous sommes religieux, lui déclare alors Gabriel de Magalhaês, nous n'adorons qu'un seul Dieu. Bien qu'innocents, tu veux nous mettre à mort ; mais sache-le bien, dans peu de jours, ce Dieu que tu méconnais tirera de toi une vengeance éclatante[3]. » Cette franchise

1. *Historia*, f° 222r.

2. P. Buglio, *Abrégé de la vie du R. P. Magaillans* (Magalhaês) publiée comme Appendice à la *Nouvelle relation de la Chine*, composée en 1668 par le R. P. Gabriel de Magaillans (Magalhaês), p. 375. Paris, 1688.

3. Cité par Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques*, t. I, P. L. Buglio, n° 80, p. 234-235.

désarme pour le moment le tyran. Mais peu de jours après, ils se voient de nouveau en danger d'être massacrés. Le 3 janvier 1647, les Pères attendent l'heure fatale. Mais voici que des sentinelles viennent annoncer à Ch'ang que des éclaireurs tartares ont été aperçus. Pour s'en assurer le tyran s'élance hors du camp : soudain, il s'affaisse. Une flèche tartare vient de le frapper en plein cœur. L'armée, privée de son chef, se disperse. En essayant de s'enfuir, les Pères sont blessés par des flèches et faits prisonniers. On les considère comme des révoltés au service de l'ennemi. Et sans doute seront-ils décapités sans retard. Le soir même, ils sont présentés au général, vainqueur. Intrigué par leur barbe majestueuse, il leur demande s'ils ne connaissent pas T'ang Jo-wang. « C'est mon frère aîné, » s'exclame le Père Gabriel de Magalhaês. Aussitôt les deux prisonniers sont reconduits dans leur tente et traités avec beaucoup d'honneur. « Bienheureux calendrier ! écrira plus tard le Père Magalhaês au Père Schall, c'est à lui que nous devons d'avoir eu la vie sauve[1]. » — Le Père Antonio, franciscain, accusé d'être un espion, est préservé, lui aussi, de la mort grâce au souvenir du Père Schall. Rempli de reconnaissance envers son bienfaiteur, il écrit, le 4 janvier, à son Provincial résidant aux Philippines : « Le Père Adam nous est toujours venu en aide » ; et il demande à son supérieur de faire parvenir au jésuite quelques aubes de lin fin pour les grandes fêtes[2].

Pendant ces années le nombre des conversions est exceptionnellement élevé. Le Père Verbiest parle de 10.000 par an[3]. Au dire du Père Gabiani, les baptêmes administrés de 1651-1664, auraient été de 104.940[4]. Le Père de Gama,

1. L. Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques*, (1553-1773), t. I, p. 252, Chang-Haï, 1932. — *Historia*, f° 222r.
2. Cfr Vaeth, *l. c.*, p. 222-223.
3. Lettre au Père Goswin Nickel (1661), f° 11v, citée par A. Vaeth, *l. c.*, p. 224 note 36.
4. Gabiani, *Incrementa Sinicae Ecclesiae a Tartaris oppugnatae*, p. 27 sq.; 99 sq.; Vienne, 1673.

visiteur, nous apprend qu'en 1663, la vice-province de la Chine comptait 140.000 chrétiens[1].

LA CATASTROPHE.

Comme couronnement à l'œuvre surnaturelle qui s'élevait sur l'immense territoire de la Chine, le Père Schall désirait, attendait la conversion du souverain. Hélas ! son attente

---

1. Cfr VAETH, *Schall von Bell*, p. 224.—Une lettre du Père Alexandre de Rhodes, jadis co-novice du P. Schall, datée du 20 mai 1658, nous prouve que le renom de Schall et des libéralités impériales est parvenu jusqu'en Cochinchine.. « Le Roi tartare, qui est Seigneur de toute la Chine, excepté de deux provinces qui obéissent encore au Roi Julien (sic), a donné ample licence à nos Pères de prêcher l'Évangile, et à ses sujets de le recevoir. Il se montre si familier aux nôtres qu'il entre dans notre maison comme pourrait faire un Seigneur chrétien en Europe, qui serait bien affectionné à la Compagnie. Il boit et mange fort familièrement chez nous, il entre dans la chambre du Père Adam, mathématicien. Il s'assoit sur son lit. Il l'a déclaré la seconde personne de son royaume. Il a bâti à nos Pères une très belle et grande église dans laquelle ils prêchent notre foi, et ce qui est plus admirable, les nôtres, avec licence du même roi, ont fait, dans la ville royale de Péquin, une belle et solennelle procession publique en laquelle ils ont porté le Saint Sacrement : ce qui montre bien avec quelle liberté ils vivent, et le grand nombre des chrétiens qu'ils y doivent avoir, pour célébrer une action si auguste avec la due révérence... » (*Lettre du P. Alexandre de Rhodes, S.J., à un Père de la même Compagnie de la Province de Lyon.* Ispahan, 20 mai 1658. — Dans *Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient* (XVIe-XIXe siècle) publiés par le P. Antoine Rabbath, S. J., Londres, t. I, p. 82-83). — A cette appréciation du P. Alexandre de Rhodes, il faut joindre un extrait d'une lettre du Père Couplet, datée de Macao, du 4 février 1659. Nous traduisons : « Le R. P. visiteur, Simon d'Acunha, arrivé de la Chine, est des nôtres, au monastère où j'écris »... Il nous apporte d'excellentes nouvelles : Licence la plus ample est de nouveau accordée à notre Compagnie pour ériger des églises au Seigneur du ciel, par tout l'Empire ; les paroles dont s'est servi le Souverain, sont bien faites pour nous concilier la bienveillance (des gens) et augmenter la foi. L'Empereur, en personne, s'est déjà rendu plusieurs fois avec une suite brillante dans notre église, magnifique édifice situé non loin de la cour. Bien plus, il a en si grande estime notre Père Schall, maître universel du calendrier chinois, qu'il lui a rendu visite dix-huit fois. Il s'est même assis auprès de son lit quand il était souffrant. C'est là un événement inouï, qui suscite non seulement de l'étonnement mais de l'envie. Quatre mandarins servent tous les jours la messe (du P. Schall). On compta 800 mandarins, porteurs de flambeaux, le jour où il organisa des prières devant le Saint Sacrement. Les bonzes stupides enragent, mais n'osent rien entreprendre par toute la Chine. Telle est l'estime et l'honneur dont jouit notre sainte foi catholique auprès des païens ! (*Le Père Philippe Couplet, Malinois*, dans *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. IX (1872), p. 15. — Ces quelques témoignages nous montrent ce que nous devons penser d'affirmations semblables à celle de A. Thomas (*Histoire de la mission de Pékin*, t. I (1923), p. 112). « En définitive son élévation ne servit ni à lui, ni à la mission de Chine : à lui, elle valut l'oubli de ses devoirs religieux ; à l'Église de Chine, elle valut la persécution de Yang Kouansien. »

fut cruellement déçue. Shun-chih, malgré sa bonne volonté, n'avait pas le courage de briser ni avec ses passions, ni avec les Lamas, sorciers et devins qui lui en imposaient. Tout en rendant hommage à la pureté et à l'élévation de la religion du Christ, tout en lui accordant ses plus amples faveurs, il ne se sentait pas la force de livrer entièrement son cœur à la grâce qui l'inquiétait et l'attirait. Les mauvais instincts, loin de s'éteindre, semblaient reprendre vigueur. De plus en plus il se montrait rétif aux conseils de son Ma-fa. Schall se rendit compte que cet enfant jadis si docile, si confiant, se désaffectionnait de lui. Les eunuques contrebalançaient maintenant avec succès son influence. Un événement douloureux allait achever de le lui ravir complètement[1].

En 1658, le petit enfant de la 3e impératrice meurt. Shun-chih l'avait destiné à lui succéder. Le lieu et l'heure de l'enterrement sont fixés par le poste astronomique, suivant la coutume traditionnelle. Mais le ministre du culte mandchou, En Ko-te, le directeur des cérémonies funèbres, change de son propre chef l'heure de l'enterrement et fausse le rapport établi par l'institut astronomique. Aussi le petit prince est-il enseveli à une heure néfaste. L'ordre du monde est troublé, le malheur va s'appesantir sur la famille impériale. Peu de temps après, la mère suit l'enfant dans la tombe. Le ministre coupable est dégradé et banni. Il ne pardonnera jamais à Schall d'avoir dénoncé son faux rapport. Désemparé par ce deuil, le souverain, encouragé par les eunuques, se jette dans une passion désordonnée pour apaiser sa souffrance. Il s'éprend de l'épouse d'un officier mandchou. Un fils lui naît en 1660, et il le désigne comme son héritier. Mais quelques semaines après, le futur empereur expire et la mère est emportée en quelques jours. Désespéré, le souverain ne pense plus qu'à se donner la mort[2]. Il ordonne que 30 eunuques et

1. Pour ce qui va suivre, cfr *Historica Relatio*, chap XXII, surtt. p. 298 sqq. (cette partie ne se trouve plus dans l'*Historia* manuscrite).
2. cfr. L. WIEGER, *Textes Historiques*, t. II, p. 1783.

30 dames d'honneur se donnent la mort afin d'assurer à la défunte une cour convenable. Tout l'Empire doit prendre le deuil ; les mandarins pendant un mois, le peuple pendant trois jours. Shun-chih se livre aux Lamas, il songe même à se faire moine. L'impératrice, aidée de Schall, ne parvient qu'à grand'peine à le détourner de son projet insensé. Schall est délaissé de plus en plus, comme un censeur incommode. C'est alors que l'empereur tombe gravement malde. L'apôtre tente auprès du malheureux un dernier assaut. Il se rend au palais et fait annoncer sa visite au malade. Éconduit, il demande au moins qu'on veuille remettre au monarque la supplique qu'il avait préparée. Il y parlait à son « fils » de la mort, de la vie éternelle. Le moribond l'ayant lue se prend à gémir. Il reconnaît que T'ang Jo-wang l'aime sincèrement, mais ajoute qu'il n'est pas digne de voir Dieu à cause de ses péchés. « S'il guérissait, il accepterait cependant la doctrine de Schall. Pour le moment il est trop malade pour cela. »

Avant de mourir, il fait appeler quatre nobles. Humblement il s'accuse de s'être montré négligent dans son gouvernement ; de n'avoir souvent pas écouté sa mère, quand elle lui donnait des conseils utiles ; de n'avoir pas récompensé les hommes suivant leur mérite, en particulier les généraux ; d'avoir été trop avare de son argent vis-à-vis des mandarins ; de n'avoir pas traité son peuple comme un père ; d'avoir manifesté une douleur excessive à l'occasion de la mort récente de l'impératrice. Dans tous ces regrets nous entendons les échos fidèles des recommandations de son Ma-fa. Les égarements des derniers mois n'avaient pas effacé de la mémoire de Shun-chih les leçons de prudence, de générosité, et de bonté qu'il avait reçues à maintes reprises.

Avant de congédier les quatre nobles, il leur recommande instamment un enfant de 7 ans, que l'impératrice-mère et Schall lui-même lui avaient conseillé de choisir comme héritier, bien qu'il ne fût pas l'enfant d'une im-

pératrice. Le futur empereur, sous le nom de K'ang-hsi, sera le plus grand souverain de la Chine, et un protecteur décidé du christianisme.

Trois jours après avoir manifesté ses derniers désirs, l'empereur mourait vers minuit, le 6 février 1661. Il n'avait encore que 23 ans.

***

Avec la mort de Shun-chih, la période la plus brillante et la plus glorieuse de la vie du Père Schall prend fin. Déjà la disgrâce est venue assombrir son jour des Rameaux, présage de jours plus mauvais encore. La malveillance, la jalousie, la haine vont désormais s'emparer du grand apôtre, elles le traîneront impitoyablement, à la suite du divin Maître, par la voie douloureuse, jusqu'au Calvaire.

CHAPITRE VII

PASSÉ AU CRIBLE

Jésuites, franciscains et dominicains se plaisaient, dans l'ensemble, à reconnaître les éminents services que leur rendait le directeur de l'institut astronomique. La louange, cependant, n'était pas unanime. L'homme et l'œuvre n'échappaient pas à la critique. Il manquerait quelque chose au récit de la vie du Père Schall, si on négligeait les reproches qu'on lui adressait. Depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, le grand apôtre a toujours eu le don de provoquer les contradictions et les oppositions. Furent-elles toutes injustifiées ? Les acusateurs se sont-ils toujours égarés à son sujet, leurs critiques ont-elles eu comme source unique l'envie ou la jalousie ? C'est ce que nous allons examiner de plus près.

L'HOMME.

Le caractère même du Père Schall a provoqué bon nombre de blâmes, dont quelques-uns très violents. Pour porter un jugement objectif sur lui, il n'est pas inutile de nous représenter sa physionomie intellectuelle et morale, de préciser ses qualités et ses défauts. Esprit curieux, le jésuite colonais s'intéresse à toutes les sciences. S'il étudie avec prédilection les mathématiques, il ne néglige ni l'exégèse biblique ni l'histoire ecclésiastique. Sa mémoire prompte et tenace lui permet de citer encore dans sa vieillesse les poètes qu'il a appris par cœur sur les bancs du « Tricoronatum ». Il jouit d'une facilité étonnante pour apprendre

les langues. Il sait l'allemand, l'italien, le portugais, sans compter le chinois. Moins spéculatif que positif, moins philosophe qu'érudit, son goût le porte vers les sciences exactes. Sa bibliothèque qui, avant 1651, comprenait environ 3.000 volumes, pouvait intéresser un prêtre, un savant, surtout un mathématicien et un astronome. Jamais satisfait de ce qu'il sait, Schall se tient au courant de tous les progrès de son temps. Mathématicien de haute lignée, il ne se perd cependant pas dans les régions stellaires. Il reste un réaliste. L'astronome se mue sans la moindre difficulté en ingénieur ou en architecte. A l'occasion, il fond des canons, construit des appareils scientifiques, bâtit une église, répare des instruments de musique ou compose une méthode pour clavecin. Dans tous les domaines de la physique ou de la chimie, il a l'air d'être chez lui. Une santé exceptionnellement robuste lui permet de se livrer à un travail acharné, de braver la fatigue et même le sommeil. A soixante-dix ans il pouvait encore écrire : « Je ne sens rien des impuissances de l'âge. »

Les qualités morales égalaient, dépassaient peut-être, les dons de l'esprit. Il est désintéressé, généreux, fidèle à ses amis, même après les pires déceptions. Son courage surtout est inconfusible. Sa piété est une piété d'enfant: simple, confiante, naïve. Jamais le directeur de l'institut astronomique n'omettra sa messe ou ne se fera dispenser du bréviaire ; il ne peut prêcher sur la Passion du Sauveur, ou rappeler l'héroïsme des saints, sans pleurer et même sangloter. Ce véritable enfant de Dieu voit partout et presque à chaque instant de sa vie des interventions de son Père du Ciel, pour écarter les obstacles qui se dressent sur son chemin, ou faire disparaître les ennemis qui l'attaquent. Il discerne l'action de Dieu en tout. Pour éteindre les incendies, guérir les maladies, il fait un ample usage d'objets bénits, « d'Agnus Dei », d'ailleurs avec le plus étonnant succès.

***

Tant de qualités n'excluent pas certains défauts. Le soleil lui-même n'a-t-il pas ses taches ? Bilieux et sanguin de tempérament, Schall est naturellement fier, tranchant, même autoritaire[1]. L'âge et l'isolement, le travail énergique et persévérant, la lutte contre tant d'adversaires, et peut-être aussi la conscience de sa valeur, avaient accusé encore ces traits de son caractère. Son obéissance envers les supérieurs y avait perdu quelque chose de sa souplesse. Dans ses moments de vivacité et d'impatience, son langage désinvolte manquait d'aménité à leur égard. « Après tout, s'exclama-t-il un jour, je n'ai d'autre supérieur que saint Ignace. » Il est des esprits chagrins qui s'effarouchent plus vite d'expressions inconsidérées que d'actes répréhensibles. Plus d'un dans l'entourage de Schall se formalisait de ces boutades et leur supposait un fiel qu'elles n'avaient certes pas ; ils se scandalisaient de cette liberté d'allure, autant que des entorses que Schall, souvent par nécessité, faisait subir au règlement de la maison. De là à le taxer de mauvais religieux, il n'y avait qu'un pas. Les supérieurs à leur tour reprochaient à Schall ce que les mécontents chuchotaient tout bas. « Le Père reçoit trop de visites, et cela parfois à des heures indues, même pendant la nuit ; il ne tient pas assez compte du règlement de la communauté. »

Ces boutades et ces manquements à la vie commune étaient regrettables, certes, et méritaient un blâme, mais n'entravaient en rien l'action de l'apôtre. Une imprudence assez singulière aura un retentissement beaucoup plus fâcheux. Schall avait à son service un Chinois du nom de P'an T'sin-hsiao. Avec l'air le plus complaisant et le plus doucereux du monde, ce coquin madré exploitait honteusement son maître. Celui-ci l'aimait, et, seul, il ne s'apercevait de rien. Plus clairvoyants, ses confrères

1. Le Père Smogulecki caractérise Schall de la manière suivante : « In externis homo valde durus, colericus, iracundus et germanice morosus. (Dans *Jap. Sin.*, 142, nº 39, 2r — Cité par A. VAETH, *l. c.*, p. 248, note 15).

s'efforcent de lui ouvrir les yeux et de lui inspirer quelque méfiance à l'égard de son serviteur. Peine perdue ! « Racontars de gens jaloux que tout cela », pense Schall, qui continue à se laisser gruger naïvement. Bien plus, entraîné par sa bonté, et aussi — c'est un peu son excuse — par les instances réitérées de l'Empereur Shun-chih, désireux de voir se perpétuer à travers plusieurs générations le nom glorieux de son Ma-fa[1], le Père Schall va jusqu'à adopter un fils de son serviteur et à le reconnaître comme son « neveu » légal. Pourtant, des trois manières de pratiquer l'adoption en Chine, Schall choisit la moins parfaite, celle qui se fait par un acte de bienveillance (K'i-yang). Par là-même, s'il léguait son nom à son protégé, — il s'appellera désormais T'ang Shih-hung — il ne lui transmettra pas tous ses droits. Malgré cette restriction, le geste n'était pas prudent. Schall oubliait que des ennemis retors et effrontés l'entouraient et l'observaient. Il arriva ce qui ne pouvait manquer d'arriver. Peu à peu le bruit circule et s'accrédite que le petit T'ang Shih-hung n'est pas seulement un fils adoptif. Pure calomnie dénuée de toute preuve, elle n'a même pas le mérite de la vraisemblance[2]. Il n'en reste pas moins vrai que Schall commit une imprudence regrettable en adoptant cet enfant, surtout dans un pays aussi formaliste que l'est celui de

1. Les fonctionnaires de la 3e classe pouvaient, par adoption, transmettre leur nom et le titre de leur noblesse à deux générations ; ceux de la 1re classe à trois générations. (A. VAETH, *l. c.*, p. 249-250.)

2. Le Père Verbiest, disciple et successeur du Père Schall, le Père Gabiani et le Père dominicain Vittorio Ricci ne laissent subsister aucun doute qu'il s'agit dans le cas de Schall d'une adoption purement légale (cfr A. VAETH, *l. c.*, p. 251). Pour nous rassurer, nous possédons un document plus désisif encore : un décret de l'empereur K'ang-hsi, du 23 octobre 1661. Voici les circonstances qui donnèrent lieu à cette pièce officielle. Un collège impérial avait été établi à Pékin en vue de la formation des fonctionnaires supérieurs. En droit, seuls des « bacheliers » y avaient accès. Il arrivait pourtant que l'empereur exemptait de cette condition tel ou tel fils de mandarins appartenant à l'une des trois classes supérieures. Le « neveu » adoptif de Schall ne pouvait prétendre à ce privilège, ne jouissant pas des mêmes droits que son bienfaiteur. Aussi est-ce par une faveur exceptionnelle que l'empereur lui ouvrit l'entrée du collège. Le seul fait qu'un décret particulier était requis, suffirait à prouver que T'ang Shih-hung n'était pas l'héritier naturel de Schall. Mais de plus les termes du

la Chine. Et c'est à son entêtement, à son indépendance d'esprit autant qu'à la faiblesse de son cœur trop bon, qu'il faut imputer cette bévue.

***

La fierté et l'indépendance de caractère susciteront à Schall d'autres ennuis. Elles vont le mettre en conflit avec ses propres confrères et même avec ses supérieurs.

Nous avons raconté plus haut[1], comment les Pères Buglio et Magalhaês, impliqués dans la défaite du général Ch'ang (3 janvier 1647), furent sauvés de la mort grâce au souvenir du Père Schall. Leur délivrance, hélas ! eut un épilogue moins réjouissant pour le Jésuite rhénan. Les deux prisonniers sont conduits à Pékin par les Mandchous et gardés à vue. Cette arrivée inopportune met Schall dans une situation des plus embarrassantes. Va-t-il plaider leur cause auprès de l'empereur, ou fera-t-il semblant de les ignorer ? La première solution ne pouvait manquer de venir à l'esprit d'un véritable fils de la Compagnie ; mais la seconde est imposée par les circonstances. Buglio et Magalhaês n'étaient pas des prisonniers quelconques, ils avaient joué un rôle officiel à la cour du tyran défunt. Tenter de les délivrer, c'était se compromettre soi-même, et risquer l'avenir de la mission de Pékin. Schall consulte. Ses amis sont unanimes à lui conseiller le silence et la réserve. Il ignorera donc les Pères, en apparence, tout en travaillant sous cape à leur obtenir la liberté.

---

décret sont d'une clarté qui ne laisse rien à désirer. « Attendu que T'ang Jo-wang a émis le vœu de chasteté et a pris l'engagement de ne pas se marier sa vie durant ; qu'il devrait, en conséquence, vivre triste comme en exil, solitaire et privé de secours, l'empereur (Shun-chih) souhaitait qu'il adoptât un garçon comme « neveu ». Le nouvel empereur accorde à présent aux mandarins supérieurs la faveur d'envoyer un fils au collège impérial. T'ang Jo-wang vient d'un pays étranger et s'est dévoué pendant des années au service du gouvernement. Bien que non marié, il ne sera pas exclu de la faveur accordée (aux autres mandarins). Que son « neveu » adoptif soit donc accepté au collège. Nous l'ordonnons. » (Cité par A VAETH, *l. c.*, p. 250-251).

1. p. 137-138.

Désappointés, vexés de cette indifférence qu'ils prennent pour du mépris, Buglio et Magalhaês critiquent amèrement leur grand confrère. Ils acceptent, sans aucun contrôle et sans méfiance, des révélations étranges que des chrétiens viennent leur confier dans le plus grand secret. Les Pères Furtado, Longobardi et de Ferrariis sont à leur tour mis au courant des accusations. Le Père Furtado rédige un long mémoire dénonciateur et l'envoie, signé des cinq mécontents, le 20 mai 1649, au vice-provincial, le Père Manuel Diaz le jeune. On reproche à Schall tout particulièrement d'avoir accepté la dignité mandarinale ; de s'être rendu coupable de fautes contre la morale ; de manquer à l'obéissance ; et de ne pas observer la pauvreté religieuse. En conséquence, les plaignants demandent au supérieur de vouloir bien adresser au coupable la monition canonique ; et en cas d'insoumission, de l'exclure de la Compagnie, comme rebelle et incorrigible. En prévision de cette dernière hypothèse on proposait les Pères Buglio et Magalhaês comme remplaçants du directeur de l'insitut astronomique.

Schall est peiné de voir des chrétiens, baptisés de sa main, le charger si abominablement; mais il est outré des procédés déplaisants dont on use envers lui. Il n'a qu'un mot à dire, et les deux prisonniers traités honorablement jusque-là par égard pour lui, seront terriblement punis. Jean Adam a le cœur trop noble pour s'abaisser à commettre cette lâcheté. Sans tenir compte de l'hostilité dont il est victime, il continue, comme par le passé, à s'occuper de la délivrance de ses confrères. Mais les autorités, ayant eu vent de ces attaques contre l'astronome de la cour, n'hésitent pas à expédier à Macao les Pères Furtado et Martini. Schall, il faut le reconnaître, ne fut pas trop mécontent de cette solution. Il est même possible que dans son irritation, il ait contribué à hâter le décret libérateur.

L'orage, cependant, se dissipe peu à peu. Aux défenseurs de la première heure, aux Pères Gravina, Brancati et

Smogulecki, s'en joignent d'autres ; même quelques-uns de ceux qui d'abord s'étaient déclarés contre lui. Longobardi, entre autres, revenu de son erreur, demande qu'on éloigne de Pékin Buglio et Magalhaês, les vrais auteurs de cette triste affaire. Les supérieurs majeurs ne soupçonnèrent jamais Schall d'être coupable ; en 1660 ils songèrent à le nommer supérieur de la Chine du Nord. Si dans ce drame pénible, qui se déroulait parmi ses occupations habituelles, Schall nous apparaît un peu trop humain, son ressentiment ne l'entraîna jamais à un acte quelconque de basse vengeance. Il resta toujours noble et digne.

Un peu trop de fierté, un goût prononcé pour l'indépendance, voilà donc le bilan des défauts du Père Schall. Ils expliquent qu'à certains moments de sa vie il se soit montré susceptible, agressif, sarcastique et entêté. Dans son ardeur d'évincer les Hollandais, d'aucuns trouveront peut-être que sa diplomatie frise la duplicité. Schall lui-même d'ailleurs est le premier à reconnaître ses déficits. Il en souffre, il les déplore. Et avant de paraître devant le Juge éternel, il tiendra à les accuser et à les condamner publiquement. Mais nous aurions tort d'arrêter trop longtemps nos regards sur ces ombres, en somme légères, si nous les comparons aux grands côtés du caractère de cet apôtre éminent, hanté constamment par l'ambition de gagner la Chine au Christ.

***

L'ŒUVRE.

L'œuvre de Schall fut critiquée, attaquée, plus encore que sa personne. Le directeur de l'institut astronomique, l'éditeur du calendrier officiel, eut à comparaître devant le tribunal de l'Église, et à présenter sa défense.

Aussi longtemps que Schall, comme mathématicien ou astronome privé, se contentait de transmettre au ministère

du culte les résultats de ses calculs et de ses observations, il restait à l'abri de toute critique. Les objections ne se firent entendre, des oppositions ne se manifestèrent qu'à partir du jour où il fut gratifié du titre officiel de directeur de l'office astronomique.

La dignité elle-même suscitait une première difficulté. Parmi les cinq vœux simples, surajoutés aux vœux solennels que Schall avait émis le jour de sa profession, il en était un qui l'obligeait à refuser les honneurs et les dignités. Accepter la charge éminente que l'empereur lui offrait, n'était-ce pas enfreindre cet engagement ? Certains l'affirmaient, d'autres, au contraire, pensaient que seules les dignités ecclésiastiques étaient visées par le vœu. C'était l'avis de Schall. Aussi, en attendant que la question fût définitivement tranchée, ne se fit-il aucun scrupule d'obtempérer au désir du souverain. Le point est discuté à Rome, dans une consulte tenue le 26 mars 1664, et présidée par le Père Général, le Père Goswin Nickel. D'un commun accord il est déclaré : « que le Père Jean Adam peut en toute sécurité, exercer les fonctions et porter les insignes de mathématicien impérial. Pour plus de sûreté, il convenait cependant de s'en référer au Saint-Siège ».

Le pape Alexandre VII (1667) répondit le 3 avril de la même année : « Vu les grands avantages pour la propagation de la foi, qui résultent de la charge d'astronome officiel, le Saint-Père accorde toutes les dispenses requises, afin de permettre aux profès de la Compagnie de l'accepter[1]. »

Mais en plus de la dignité, il y avait les responsabilités du directeur de l'institut astronomique. Elles vont donner lieu à des débats longs et, parfois, très douloureux. Pour

1. Alexandri VII indultum in vivo vocis oraculo quod nostri in Sini exercere valeant officium et dignitatem mandarini et mathematici regii, licet sint professi ; (occasione huius muneris collati in Joannem Adamum Schall. *Test. epist. Ioannis Pauli Olivae*, Vic. Gener. S. J. diei sequentis 4 Aprilis 1664). Dans *Synopsis Actorum S. Sedis in causa Soc. Jesu*, 1605-1773, n° 81, p. 381, Louvain, 1895.

saisir la portée de la discussion qui va s'engager, il faut en déterminer l'objet précis. L'institut astronomique, ressortissant du ministère du culte, était chargé de prédire ou tout au moins d'enregister les phénomènes célestes, et, en connexion avec les révolutions des astres, de déterminer les jours « fastes » ou « néfastes ». Toutes ces indications figuraient sur le calendrier officiel. Outre ce calendrier dit des planètes, destiné exclusivement à l'empereur et au ministère, le directeur de l'institut devait éditer le calendrier populaire (Min-li), appelé également, à cause de la couleur de sa couverture « Huang-li », calendrier jaune. Autant le premier était inoffensif, autant le second paraissait condamnable en raison des croyances populaires plus ou moins superstitieuses, qui y occupaient une très large place. Ce code populaire ne se contentait pas d'indiquer l'heure variable du lever ou du coucher du soleil ; les moments où le soleil entrait dans les signes du zodiaque ; les phases de la lune et le mouvement des planètes, mais de plus, il spécifiait quels jours étaient présidés par les vingt bons et mauvais esprits ; il entretenait ses lecteurs de dix autres esprits qui hantent les maisons ou exercent leur influence sur les différents membres de l'homme. Chaque jour de l'année était signalé comme « faste » ou « néfaste ». Aux jours néfastes il était interdit même de balayer ou de se raser ; à plus forte raison ne pouvait-on pas, sans risques, creuser un puits, conclure un contrat, se marier, enterrer un mort, ou bien encore offrir un sacrifice. Voilà quelques-unes des bizarreries que le directeur de l'institut astronomique devait présenter au public, et dont il semblait prendre la responsabilité. Car à la fin du calendrier se lisait sa signature, accompagnée de celles de ses collaborateurs. Un jésuite, pouvait-il donner son concours, diriger une œuvre aussi trouble, où la superstition avait autant, sinon plus de part que la science? La question devait se poser tôt ou tard. Le cas était trop complexe pour ne pas provoquer une discussion longue

et âpre. Ces années seront pour Schall des années d'angoisse. Verrait-il la grande œuvre de sa vie condamnée ? Brisé son grand espoir de sauver la Chine ? Il est prêt au sacrifice, mais il est résolu de défendre avec toute son habileté et toute son énergie, ce qu'il estime, avec raison, non sa propre cause, mais celle de Dieu.

Au début de l'année 1648, le Père Aléni communique au Père Furtado les premiers doutes au sujet de l'édition du calendrier. L'entreprise lui paraît difficilement conciliable avec les principes de la morale chrétienne. En Italien prudent et avisé, Aléni se contente d'exprimer ses scrupules. Le Portugais Gabriel de Magalhaês, dont nous avons appris à connaître le naturel agressif, ne gardera malheureusement pas cette sage réserve. Esprit étroit, aux évidences simplistes, il n'admet pas que le cas puisse se discuter. Les prescriptions, non seulement de l'institut de la Compagnie de Jésus, mais de la morale sont sacrifiées. Il faut couper court au plus vite à cet abus. Ardent et fougueux, il engage la lutte. Successivement, il gagne à ses idées les Pères Furtado (2 avril 1649), Buglio, Michel Trigault, Longobardi, de Ferrariis, Étienne le Fèvre, Ignace da Costa, et leur communique quelque chose de sa flamme. En même temps, il compose un « Mémoire » destiné à anéantir toutes les raisons alléguées par ses adversaires. Le 5 août 1649, son travail est achevé. Il comprend, avec l'appendice du 6 septembre, 38 pages in-folio, d'une écriture serrée. On y trouve, rangés en ordre scolastique, tous les motifs qui obligent un jésuite à renoncer à la charge de directeur de l'institut astronomique. Il est divisé en trois parties. La première nous entretient de la superstition en général et met sous nos yeux les décisions ecclésiastiques portées en cette matière ; la seconde, beaucoup plus considérable, essaye de prouver que la nature même de l'institut et le contenu du calendrier rendent cette présidence doublement illicite. Suivent enfin, en guise de troisième partie, dix raisons qui engagent

Schall à se retirer[1]. Le ton est celui d'une diatribe âpre, agressive, dénuée de toute aménité. Réquisitoire en somme, qui semble jaillir de la plume d'un homme qui a tout l'air de se venger. Le résultat de cette campagne ne se fait pas attendre. Le 13 septembre 1649, le Père Furtado invite le Père Schall à présenter à l'empereur sa démission de directeur officiel de l'institut astronomique.

Le Père Magalhaês, cependant, n'avait pas réussi à convaincre tous ses confrères. Un parti compact, opposé au sien, affirmait avec non moins d'ardeur, que la charge d'astronome officiel n'avait rien de blâmable. Les membres principaux de ce groupe étaient les Pères Gravina, Brancati et Smogulecki. Le Père Martini, d'abord hésitant, est conquis à son tour. Brancati, le plus fougueux des quatre, adresse coup sur coup un Mémoire et des lettres aux Pères Généraux Caraffa et Piccolomini et à l'assistant du Portugal.

Le principal intéressé dans ces débats, le Père Schall, intervient à son tour. Le 4 novembre 1649, il justifie sa conduite une première fois, dans une lettre adressée aux consulteurs. Mais le Mémoire de Magalhaês exige une réponse beaucoup plus considérable. La « Grande Apologie »

---

1. Voici résumées les 10 raisons alléguées par le Père Magalhaês.

1 — La direction de l'office astronomique ne peut se concilier avec la foi chrétienne, parce que le calendrier et les rapports transmis à l'empereur contiennent beaucoup de choses superstitieuses et divinatoires.
2. — Schall se met en opposition avec l'ancien et le nouveau Testament et avec la doctrine des Pères.
3. — Schall s'expose à être accusé devant l'inquisition.
4. — S'il ne renonce pas à sa charge, il tombe sous le coup de l'excommunication.
5. — Le vœu de profès défend d'assumer l'office réservé à un docteur.
6. — La direction de l'office est un scandale pour les autres.
7. — Schall s'expose au péril de mort, car il est décapité s'il fait des rapports erronés.
8. — Schall s'expose à tomber dans l'irrégularité parce qu'il doit dénoncer des employés négligents et qu'il contribue ainsi à condamner quelqu'un à mort.
9. — Schall met la Compagnie de Jésus en danger d'être soupçonnée de favoriser la divination.
10. — Il nuit au bon renom de l'Ordre.

(Cfr VAETH, *l. c.*, p. 276-277).

est achevée le 7 mars 1652[1]. Dans la lettre comme dans l'apologie, l'inculpé s'attache à élucider avant tout les trois questions qui divisent les esprits, à savoir :

1. — L'institut astronomique pratique-t-il oui ou non la divination ?
2. — Le calendrier et les rapports officiels contiennent-ils des éléments superstitieux ?
3. — Enfin le directeur de l'institut est-il responsable des aberrations qui se rencontreraient dans le calendrier[2] ?

A la première question Schall répond avec décision : non, l'institut astronomique ne s'occupe en aucune manière de l'art divinatoire. Sans doute, observe Jean Adam, nous attribuons aux astres une certaine influence sur les actes humains ; nous cherchons à interpréter les phénomènes célestes ; nous mentionnons certains noms d'anges et de démons dans le calendrier, mais dans tout cela nous sauvegardons parfaitement le respect dû à Dieu. Le premier aveu est à recueillir. Schall croit à une réelle influence des astres sur l'homme. Il est de son temps. Avec les Copernic, les Galilée, les Tycho-Brahé, les Calderon il adopte l'opinion que déjà saint Thomas avait formulée de la façon suivante : « Les étoiles (dirigées par les anges), influencent l'homme corporel et par là même modifient le caractère, qui est conditionné par la disposition corporelle. L'homme suit d'ordinaire la pente de son caractère. C'est dans ce sens qu'on peut dire que les actions humaines sont influencées immédiatement par les étoiles. Au moment de la naissance, cette influence est particulièrement forte. Voilà pourquoi on peut tirer un horoscope à peu près exact sur la manière dont se déroulera telle vie humaine[3] ».

---

1. Conservé dans les Archives de la Compagnie de Jésus, dans *Jap Sin.*, 143 n° 6, f° 96r-147r.

2. L'*Apologie* contient en fait la réponse à 6 questions, et se termine par un appendice (cfr f° 97v).

3. Cfr S. THOMAS, In II libr. Sentent. D. XV, Q I, art. III, ad tertium et ad quartum. — L'opinion de S. Thomas sur cette matière a été excellemment exposée par PAUL CHOISNARD, *Saint Thomas d'Aquin et l'influence des astres.* Paris, 1926.

Dans un ouvrage composé par un de ses confrères et publié en 1615, Schall avait pu se documenter amplement sur la «science de l'astrologie»[1]. Avec raison, le directeur astronomique s'étonne de s'entendre reprocher la croyance commune qui s'affichait en toute sécurité dans les calendriers de l'Europe, et qui, par ailleurs, sauvegardait la liberté humaine.

Serions-nous coupables, reprend Schall, d'interpréter comme des signes de la volonté divine, les météores, les comètes, bref, les phénomènes célestes ? Des auteurs, parfaitement orthodoxes, comme Avellar, approuvent cet usage. L'Écriture sainte ne nous fournit-elle pas maints exemples de ces manifestations de la volonté divine ? Songeons à l'étoile des Mages, au tremblement de terre qui secoua la terre au moment de la mort du Sauveur. Pourquoi Dieu aurait-il renoncé à ces moyens de faire la leçon aux hommes, et de donner ses avertissements tout particulièrement aux rois qui n'écoutent pas volontiers des sujets ?

Restent ces fameux démons ! Qu'ont-ils de troublant ces noms qui ne désignent vraisemblablement rien d'autre que des étoiles ? Suscitons-nous de l'étonnement ou un émoi quelconque lorsque nous parlons de Vénus, de Jupiter, de Mars ou de Saturne ?...

Lorsque, à côté de certains jours, nous écrivons le mot « sacrifice », nous ne voulons que recommander aux hommes les vertus de prudence et d'humilité, spécialement requises dans celui qui offre un sacrifice. Mais à supposer que le mot doive s'entendre dans son sens obvie d'immolation accomplie en honneur des dieux, nous n'imposons pas par le fait même cet acte d'idolâtrie, nous nous contentons tout au plus de signaler les jours convenables où les païens l'accomplissent. Le calendrier de Buccellini, O. S. B., signalait de la même manière les jours où les Romains offraient leurs sacrifices. Nos princes chrétiens ne se font aucun scrupule de régler de la sorte le culte des juifs ou des protestants.

1. Adam Tanner, *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1615

Schall conclut cette première partie en affirmant : « Non, l'institut astronomique ne pratique pas de divination ; jamais il ne fait appel à des forces occultes, suspectes ou diaboliques. »

La superstition, objet de la seconde accusation, est écartée par la déclaration suivante : « Nous ne faisons que répéter des traditions millénaires. Nous n'en garantissons en aucune manière ni la bonté ni la vérité. »

Enfin, — dernière question à laquelle il fallait répondre —le directeur de l'institut est-il responsable des aberrations, s'il s'en rencontre dans le calendrier ? — Schall répond fermement, non. Le directeur, observe-t-il, n'a rien à démêler avec cet héritage trouble et louche. Ces compléments sont l'œuvre de subalternes. La partie travaillée par le Père est notifiée à tous par ces mots : « D'après la nouvelle règle ». Personne ne s'y méprend.

Arrivé à la fin de son apologie, Schall se demande, inquiet, s'il a été suffisamment clair et convaincant. Semblable au laboureur effrayé devant l'orage qui, dans une tornade de grêles, peut en quelques instants ravager sa moisson, l'apôtre lève un regard troublé vers sa grande œuvre menacée. Et de son cœur jaillit comme un cri de détresse vers ceux qui vont la glorifier ou la détruire. «Nous reconnaissons bien volontiers, supplie-t-il, en finisant, que tout n'est pas encore parfait. Notre ardent désir est de donner le plus tôt possible au calendrier chinois une physionomie chrétienne. Telle quelle pourtant, l'œuvre mérite considération. Elle garde les Pères à Pékin ; elle soutient dans leur labeur les ouvriers apostoliques. Mais si, par malheur, elle venait à être réprouvée, condamnée, ce serait à nouveau le déchaînement de la haine mêlée de mépris chez ceux qui commencent à nous aimer, parce qu'ils ont appris à nous estimer ; ce serait à bref délai, l'expulsion des représentants du Christ, la ruine de la mission... »

***

Adversaires et défenseurs se sont fait entendre. Rome, maintenant va délibérer et décider. Le général de la Compagnie de Jésus, le Père Nickel, institue une commission d'enquête, composée de cinq professeurs du Collège romain. Le 3 avril, elle fait connaître le résultat des débats. Les conclusions se groupent autour de quatre questions.

Tous sont unanimes à déclarer inattaquable la partie du calendrier rédigée par Schall en personne. La dignité profane, officielle, que le jésuite colonais revêt, ne leur apparaît pas non plus blâmable dans ce cas où l'intérêt de l'Église se trouve engagé. Tous, par contre, sont unanimes à obliger l'astronome officiel à donner sa démission, s'il venait à être prouvé que des éléments superstitieux se rencontrent dans le calendrier. Pourtant, malgré certaines défiances que leur inspirent en particulier ces fameux jours de sacrifice, les consulteurs ne tranchent pas la question du fait. Au fond les théologiens sont assez sages pour se déclarer incompétents.

Longtemps le procès en reste là. Schall, en attendant la réponse définitive, continue à diriger l'institut astronomique. Son opinion, cependant, gagne du terrain. Dans une circulaire du 12 janvier 1660, le visiteur, Simon da Cunha, la défend nettement. Il le fait de nouveau dans une lettre du 5 mars 1660.

Le Père Verbiest prend à son tour la plume pour justifier les idées de son maître. Son Mémoire, achevé en 1661, est de tout point remarquable. En se maintenant dans le plan de l' « Apologie », le jeune savant éclaire et explique plus à fond certains détails plus attaquables. Ainsi, note-t-il, à propos des esprits : les Chinois des premiers âges ne croyaient pas aux esprits ; il ne s'agit donc pas de vrais esprits dans le calendrier. — Autre remarque : le Chinois estime comme le meilleur ce qui s'est toujours fait. Il est routinier par nature. Après chaque cycle de 60 années, le compositeur du calendrier répète invariablement les mêmes indications. Comment peut-on dès lors parler

encore de l'influence variable des étoiles sur les hommes? Les formules n'ont de valeur dans ce pays que pour autant qu'elles sont anciennes. — Par ce travail approfondi, le Père Verbiest conquit beaucoup d'hésitants. « Si nous avions possédé plus tôt un exposé aussi fouillé sur cette question, écrivait le Père de Ferrariis, nous n'aurions pas eu à déplorer cette lutte[1]. »

Avant que le plaidoyer du Père Verbiest ne fût connu à Rome, l'arrêt définitif était déjà porté. Une nouvelle commission, composée de quatre professeurs du collège romain, avait repris l'examen de la question. Les théologiens s'appelaient Michel Bassano, Martin Lytamer, François Le Roy et Martin Esparza. L'Apologie de Schall, et la circulaire du Père Simon da Cunha, servirent de base aux débats. Le 31 janvier 1664, ils adressent leurs conclusions au Père Général et à son vicaire Jean Paul Oliva. Avec toute la netteté désirable, ils déclarent que « le directeur de l'institut n'est en aucune manière responsable des données superstitieuses que pourrait renfermer le calendrier »; que le Père Schall peut donc en toute sécurité continuer à travailler à le corriger, que, pour le plus grand profit de la doctrine chrétienne, il peut conserver sa dignité, et exercer ses fonctions. » — Le 17 mars, le Père Grueber, arrivé de la Chine le 20 février, remet au Père Général un Mémoire conçu dans le même sens, pleinement favorable au Père Schall. — Le 26 mars, la consulte réunie par le Père Jean Oliva approuve la déclaration de la commission. Mais pour prévenir toute difficulté, elle décide de laisser au saint Père, la décision finale. Le 3 avril enfin, Alexandre VII prononce qu'il est licite d'assumer la charge de directeur de l'office astronomique[2]. »

---

1. Cité par A. VAETH, *l. c.*, p. 290.

2. *Synopsis Actorum S. Sedis in causa Soc. Jesu*, 1605-1773. N° 81, p. 381. Louvain, 1895. Alexandri VII indultum in viv. vocis oraculo quod nostri in Sinis exercere valeant officium et dignitatem mandarini et mathematici regii, licet sint professi ; occasione huius muneris collati in Ioannem Adamum Schall. *Test. epist. Ioannis Pauli Olivae*, Vic. Gener. S. J., diei sequentis 4 Aprilis 1664.

***

La grande bataille était gagnée ! Le pape avait donné son approbation à l'œuvre du grand apôtre de la Chine. Les adversaires s'inclinèrent, sauf pourtant le plus ardent de tous, le Père Magalhaês. Longtemps encore, jusqu'à sa mort, il soutiendra que Schall en acceptant de diriger officiellement l'office astronomique, avait enfreint les prescriptions de l'institut de la Compagnie et péché contre la morale chrétienne. Il ne se lassera pas de répéter ses convictions au Père Verbiest, qu'il traitera à son tour d'orgueilleux et de mauvais jésuite. Mais Magalhaês était une exception. Les autres opposants, devenus des partisans, applaudirent sincèrement au succès de Schall. — Hélas ! quand la décision pontificale arriva à Pékin, celui qui aurait pu s'en réjouir le plus venait sans doute d'expirer. La consolation la plus douce ici-bas, celle de se sacrifier à une grande œuvre voulue par Dieu et approuvée pleinement par le « Vicaire du Christ » sur la terre, lui avait été refusée. Il était mort sans avoir pu acquérir la pleine certitude que, dans sa grande innovation, il avait été un « bon et fidèle serviteur »...

Mais qu'importe ! son œuvre vivra. Aux mains de son disciple, et un peu de son fils, le Père Verbiest, le calendrier officiel redeviendra — après une période de défaveur passagère — à partir de 1668, le grand moyen d'apostolat. Cet avenir brillant, on peut du moins le penser, Schall l'avait préparé par ses souffrances et son martyre. Il nous reste à suivre le grand apôtre sur la voie de son Calvaire.

CHAPITRE VIII

LA ROUTE DU CALVAIRE

A la fin de sa vie, l'empereur Shun-chih, dans son désespoir, s'était livré définitivement aux « Lamas ». Schall avait cessé d'être le « vénérable Père » presque toujours obéi, toujours aimé et respecté. Il était devenu un conseiller gênant et mortifiant, dont on redoute les recommandations. La disgrâce de Schall, de jour en jour plus évidente, redonnait espoir à ceux qui détestaient le savant et l'apôtre du Christ. L'empereur mort, qui donc s'opposerait à leur dessein? Son successeur n'était encore qu'un enfant, et la régence permettait toutes les audaces. A l'œuvre donc ! Schall voit les nuages s'amonceler au-dessus de sa tête et de la mission ; déjà, par-ci par-là dans les provinces, certains missionnaires sont menacés ; la bourrasque ne peut tarder...

Le persécuteur qui organisera la grande attaque est déjà à l'œuvre. Il s'appelle Yang Kuang-hsien : mahométan, juif, confucianiste ? on ne sait. Ses vrais dieux sont les honneurs et l'or. Banni par les Ming, il était rentré à Pékin avec les Mandchous. A la faveur d'un haut personnage, il avait même réussi à se faire attribuer un emploi dans un des ministères de l'État. Cruel autant qu'ambitieux, il avait à son actif plus de cent condamnations injustes. Malgré ses 70 ans, il restait entreprenant, plein de fougue. En Schall, il détestait un ennemi personnel ; car ce vieillard rancunier, jaloux et sans scrupules, avait des prétentions scientifiques. Mais après Schall, il comptait bien anéantir l'œuvre de tous les missionnaires.

L'ATTAQUE SE PRÉPARE.

Une première escarmouche avait déjà révélé la haine de cet adversaire du Christ. En 1659 ou 1660, il avait publié un écrit calomnieux : « La Réfutation de la doctrine nuisible », en chinois « Pi-sie-lun ». Le libelle est divisé en trois parties. Les griefs principaux dont il chargeait la religion chrétienne sont les suivants : « Le christianisme corrompt les mœurs chinoises, il défend de rendre à l'empereur et aux parents le respect qui leur est dû. Il méprise le culte des ancêtres. Il détruit l'harmonie du monde, et, par suite, il est nuisible au bien de l'État. Les missionnaires ne sont que des conspirateurs à la solde du Portugal.» Cette production n'avait rien de spécialement génial. Un peu de mémoire pour se rappeler les accusations rebattues et usées avait suffi pour le composer. Il n'y avait de nouveau que l'énergie dans l'affirmation et l'âpreté haineuse dans le ton. La diatribe, à tout prendre, n'était pas bien dangereuse. Longtemps elle fut laissée sans réponse.

Les Pères Magalhaês et Buglio jugèrent utile de réfuter le pamphlet. Hélas ! la réponse fut infiniment plus désastreuse que ne l'avait été l'attaque. La réplique, parue en 1664, portait le titre suivant : « T'ien-hsio-chuan-shui », « origine et propagation de la Loi divine ». En voici les grandes lignes. « Le christianisme est la religion la plus ancienne et la plus parfaite. Elle se trouve inscrite dans le cœur de tous les hommes. Elle fut annoncée aux premiers êtres humains, et gravée par Dieu lui-même sur deux tables de pierre. La Chine — les anciens livres en sont témoins — a été primitivement chrétienne. L'apôtre saint Thomas a envoyé un de ses disciples évangéliser la Chine. D'autres missionnaires vinrent au cours des âges continuer et étendre ce premier apostolat. La stèle de Si-ngan-fu en est l'irrécusable preuve. Le Père Matteo Ricci, enfin, vint à son tour en Chine, ouvrant la voie à ses confrères.»

Ce résumé historique était complété par quelques données sur la généalogie des empereurs. Le premier empereur Fu-hsi descend d'Adam, et c'est de la Judée qu'il vint en Chine. Enfin, en guise de conclusion, les polémistes ajoutaient, au mépris de toute diplomatie : « La sagesse chinoise n'est qu'un pâle reflet de la doctrine chrétienne. »

S'il est d'une apologie détestable d'affirmer ce qu'il s'agit de prouver, la pire de toutes est de sacrifier les adversaires à la thèse qu'on défend. Celle des deux controversistes était à la fois maladroite, injuste et blessante. Rien ne devait indisposer davantage les Chinois que de voir apparaître leur civilisation millénaire, dont ils étaient si fiers, comme un plagiat de celle de l'Occident. Aussi, dans le procès qui va s'engager, la réponse des deux jésuites, lue, relue, scrutée, analysée et commentée, sera pour les adversaires comme un arsenal inépuisable.

La réplique de Yang Kuang-hsien ne se fait pas attendre. « Je ne puis me taire » (Pu-te-i), c'est le titre que porte le nouveau libelle. Les phrases particulièrement blessantes de l'apologie des Pères s'y trouvaient montées en épingle. Les blasphèmes contre le Christ et sa doctrine, qui se rencontraient déjà dans le premier écrit, se retrouvaient ici amplifiées et multipliées. « L'éclipse du soleil, ricanait le vieillard, qu'on dit avoir eu lieu à la mort du Sauveur, n'est qu'une pure invention. Elle n'a jamais été observée en Chine. Le Christ lui-même ne fut qu'un révolutionnaire justement mis à mort. Les missionnaires ne sont que des agitateurs indésirables, qui ont été expulsés de l'Europe ; ils ne sont venus en Chine que pour prêcher la révolte au peuple. Ils veulent conquérir la Chine, en utilisant comme base de leur action, la ville de Macao. »

A cette nouvelle attaque, le Père Buglio répond par le «Pu-Te-i-pien» : «Je réponds parce que je ne puis me taire ».

Cette polémique malheureuse, on ne peut le nier, avait assuré de grands avantages à Yang Kuang-hsien. Les Pères eux-mêmes avaient contribué à le faire apparaître

aux yeux de tous, comme le vrai champion de la civilisation chinoise. L'erreur de tactique, contre laquelle Schall n'avait cessé de mettre en garde ses frères[1], et qui consistait à dénigrer les Sages de la Chine et les institutions du vieil Empire, avait abouti à fournir au pire ennemi des missionnaires ses meilleures armes.

Dans la lutte qu'il entreprend, Yang Kuang-hsien a la bonne fortune de voir s'adjoindre à lui l'ancien ministre du culte, En-Ko-te qui, depuis 1658, poursuivait Schall de sa haine implacable.

Schall servira de cible aux ennemis du Christ ; sur lui se concentreront toutes leurs attaques. Et Schall, hélas ! vient d'être presque annihilé par une attaque d'apoplexie (20 avril 1664). Sa main droite, sa langue sont paralysées ; c'est à peine s'il peut encore marcher. Et c'est contre ce vieillard, immobilisé, réduit au silence, que les ennemis vont se ruer avec une véritable rage, pour le rabaisser, le déshonorer, et si possible, le faire exécuter !

LE PROCÈS EST ENGAGÉ.

Le 15 septembre 1664, Yang Kuang-hsien engage l'action en saisissant le ministère du culte d'une accusation en règle contre les Pères jésuites, Schall, Verbiest, Buglio et Magalhaês et quatre chinois. « Traîtres au pays, ils prêchent de plus une religion détestable et enseignent des théories astronomiques erronées. » Voilà résumés les griefs qu'on leur reproche.

L'audience inaugurale a lieu dans la grande salle du ministère du culte. Schall, malade, exténué, fait pitié. Dans sa commisération, l'un des ministres fait apporter un tapis, pour que le vieillard puisse s'asseoir. Le Père

1. « On voit par là, écrit Schall dans son *Historia*, combien on agit mal lorsqu'on attaque, comme le font présentement plusieurs missionnaires, les vieux sages qui ont peut-être observé la loi naturelle et qui sont probablement sauvés. C'est là piquer dans un nid de guêpes et nuire à la propagation de la foi » (Cité par A. VAETH, *l c.*, p. 108, note, 35 — *Historia*, f° 190r.)

Verbiest parlera à la place de son maître. Lecture est donnée des principales accusations. « Schall ne s'est chargé de l'institut astronomique que pour bâtir plus facilement des églises, et propager le christianisme en Chine. » — « Cela n'est pas, répond Schall par la bouche de son disciple, c'est l'empereur qui m'a imposé ces travaux scientifiques. La volonté impériale est gravée en toutes lettres sur la stèle honorifique placée à l'entrée de l'église. Tous peuvent s'en convaincre. »

« De plus — et c'est la seconde imputation — ces ignorants affirment que le premier empereur de la Chine est venu de l'Europe. » — « Nous pensons, répliquent les Pères, qu'il est originaire de la Judée. Mais la Judée est en Asie. »

En troisième lieu, on fait état des objets bénits, des « Agnus Dei » que les Pères avaient l'habitude de distribuer aux catéchumènes. On les interprète comme des moyens de pratiquer la sorcellerie. Enfin, chacun des accusés doit indiquer la part qu'il a prise dans la composition ou la publication de l'écrit : « Origine et propagation de la Loi divine ».

L'interrogatoire terminé, les accusés sont ramenés à leur demeure. Schall se fait porter à l'église où les fidèles l'attendent en priant et pleurant. Là, dans un élan de ferveur que nous imaginons sans peine, le généreux apôtre unit son âme à la grande Victime. Brisé par la maladie, réduit à l'impuissance et au silence, il dit à Jésus, l'Agneau muet, sa joie d'être livré comme lui et avec lui à la fureur de ses ennemis qui complotent sa déchéance et sa mort...

L'ENQUÊTE.

Le procès, engagé devant le ministère du culte, sera poursuivi par lui. Une enquête préalable est instituée pour établir le degré de culpabilité des accusés. Trois accusations feront l'objet de toutes les investigations et de tous les débats. Elles peuvent se formuler comme suit

sous forme d'interrogations : *Schall a-t-il trahi le pays; a-t-il propagé une religion condamnable; a-t-il enseigné une théorie astronomique erronée?*

Que Schall trahisse le pays, rien de plus évident, affirme Yang Kuang-hsien. Les indices du complot se révèlent partout. Il suffit d'ouvrir les yeux pour les discerner. Le baptême ne se donne qu'aux « initiés » ; la confession n'est qu'une ruse pour transmettre en secret « les mots d'ordre et les détails de l'attaque ». Trente mille hommes cantonnés à Macao, n'attendent qu'un signe pour prêter main forte aux perturbateurs. Et l'impitoyable censeur passe en revue tous les gestes des Pères, les interprétant, avec une ingéniosité aussi souple que ridicule, comme des gestes de conspirateurs. L'enquête dure 12 jours.

Mais Yang a le regret de constater que le tribunal n'a pas l'air de s'épouvanter ni de s'émotionner outre mesure, de ses révélations sensationnelles, précises et fondées. Pour faire partager aux juges ses inquiétudes et ses effrois, il leur verse abondamment ses écus d'or. Malgré ce nouvel appui, son succès reste médiocre. — La réponse à sa première accusation était trop obvie. N'était-ce pas l'Empereur qui avait donné licence aux Pères d'entrer en Chine ; les documents officiels ne sont-ils pas là pour le témoigner ? Hé quoi ! le faible Macao serait-il vraiment un danger pour la Chine ? Quelques missionnaires, isolés, sans armes auraient l'absurde audace de vouloir conquérir un si puissant État, alors qu'ils ne peuvent compter sur aucun renfort? Pareilles accusations se réfutaient d'elles-mêmes. N'importe quel païen pouvait d'ailleurs se convaincre de l'innocence des Pères.

La propagande d'une religion condamnable était le second crime qu'on reprochait à Schall. On alla jusqu'à lui faire grief d'avoir quitté sa patrie et de vivre dans le célibat. Mais le Père Verbiest observa pertinemment que Confucius avait fait de même...

La troisième accusation était laissée de côté pour le

moment. En somme, l'enquête n'avait abouti qu'à manifester l'innocence de Schall et de ses compagnons de souffrance.

LES CONDAMNATIONS.

Ce résultat n'enchante pas, comme bien l'on pense, Yang Kuang-hsien. Il en devient inquiet. Aussi pendant les trois semaines de répit qui sont laissées aux prisonniers, il déploie une activité intense pour recruter des partisans et ameuter l'opinion. Il dépense jusqu'à 400.000 taels. Ses arguments sonnants aboutissent à un premier effet : le 12 novembre, à 5 heures de l'après-midi, les accusés sont déclarés prisonniers. Schall seul, parce que fonctionnaire de l'État, n'est pas chargé de chaînes. Une cellule spéciale lui est même réservée dans la prison. Six semaines se passent. De nouvelles enquêtes sont entreprises, inspirées et orientées par le vieillard impitoyable. Le 27 décembre, enfin, le ministre du culte formule contre Schall les griefs suivants : Il a l'audace d'enseigner que le Christ, un criminel crucifié, est le Seigneur du ciel et de la terre ; il a baptisé tous les ans 200 à 300 Chinois; il a distribué aux nouveaux chrétiens des objets sacrés et le calendrier des fêtes. C'est lui qui est l'auteur responsable du libelle « Origine et propagande de la Loi divine ». Il prétend que Shun-chih, en condamnant les fausses sectes, a excepté le christianisme. Il enseigne que tous les hommes descendent d'Adam, que tous doivent honorer le Dieu des chrétiens. Les mots : « d'après la nouvelle règle », placés à certains endroits du calendrier, sont une injure faite à la Chine. Il séduit le peuple en parlant des effets merveilleux du baptême, de la pénitence et de l'extrême-onction. Il enseigne que le ciel est seulement le siège de Dieu, et non pas Dieu lui-même ; il défend d'honorer les ancêtres en brûlant du papier et en leur offrant du vin et des viandes. Il entretient des rapports suspects avec Macao. Après l'avoir reconnu

d'abord, il l'a de nouveau nié; il n'est donc qu'un menteur. Quatre fois par mois, il réunit les chrétiens et recueille de l'argent. — En conséquence, Schall doit perdre toutes ses dignités et son titre. Il sera livré au ministère de la justice, ainsi que les Pères Magalhaês, Buglio et Verbiest. Les autres missionnaires seront amenés à Pékin. Toutes les églises seront détruites, excepté celle du Père Schall construite avec les ressources impériales.

Ce jugement est ratifié huit jours plus tard et lu aux prisonniers, le 4 janvier 1665. La perspective du martyre remplit les condamnés de bonheur. Dans la prison du ministère de la justice, ils exultent de joie.

Schall, dégradé, ne jouit plus d'aucun privilège. Désormais il sera traité à l'égal de ses compagnons. Neuf chaînes sont mises aux pieds et aux mains du vieillard paralysé. Le 15 janvier 1665, le ministère de la justice promulgue la peine suivante : « A moins que le San-fa-se, le tribunal suprême, ne modifie la sentence, Schall, le chef des révoltés, mourra étranglé ; les Pères Verbiest, Buglio, Magalhaês et le Dr. Li Tsu-pe, recevront 100 coups de bambou ; après quoi ils seront exilés de la cour. »

***

Des trois accusations, deux venaient d'être finalement ratifiées. Pendant que le « conseil suprême » délibérait, le ministère de la justice abordait la *troisième* accusation. *Schall enseignait-il, oui ou non, des théories fausses en astronomie?* L'enquête, cette fois, était des plus faciles. Il suffisait de recourir à une expérience. Le ciel lui-même témoignera si Schall est criminel ou innocent. Une éclipse de soleil doit avoir lieu le 16 janvier. Les trois écoles, chinoise, arabe, européenne, différaient sur l'heure où devait avoir lieu le phénomène céleste. Le Père Verbiest l'avait annoncé pour 3 h. 26' de l'après-midi. Les mahométans la plaçaient une demi-heure et les Chinois 3/4 d'heure

plus tôt. Le jour est là. Les Chinois, puis les mahométans sont déçus. L'événement ne se produit pas. Enfin le crieur prévient : « Maintenant c'est l'heure de T'ang Jo-wang ». A peine a-t-il prononcé les mots que le soleil se voile[1]. Le Père Verbiest avait, en plus, prédit que l'éclipse serait presque totale. C'est ce qui arriva. La victoire des Européens est aussitôt enregistrée dans le « moniteur de l'Empire ».

Ce succès éclatant n'émut en aucune manière le « conseil supérieur » (le San-fa-se), composé de trois juges. Après 20 jours de délibération, le 4 février 1665, il ratifie la condamnation portée par le ministère de la justice. Pour rendre la sentence exécutoire, il ne manquait plus que la signature des « régents ». Ceux-ci, heureusement, sont pris de scrupules au dernier moment. Shun-chih avait loué la religion de Schall. La grand'mère du jeune empereur K'ang-hsi lui restait favorable. Se prêter aux manœuvres louches des ennemis de Schall, n'était-ce pas compromettre leur propre avenir ? Ils refusèrent leur signature. Le fil d'en haut brisé, la toile d'araignée s'effondrait sur elle-même.

Déçus, les adversaires du grand jésuite ne sont pas découragés. Il ne leur reste plus qu'à faire valoir contre lui la dernière accusation. L'expérience toute récente, faite en guise d'enquête, prouvait que la tentative n'était pas facile. Ils ne désespèrent cependant pas d'arriver à prouver que Schall avait enseigné de fausses théories astronomiques.

***

C'est devant le ministère du culte que cette fois se traitera l'affaire. Pendant 40 jours de suite, jusqu'à la fin du mois de mars, Schall, l'accusé, et Verbiest, son interprète, chargés de leurs chaînes, doivent comparaître

1. Le Père Verbiest a reconnu plus tard qu'il avait commis en réalité, une erreur, en annonçant que l'éclipse aurait lieu cinq minutes plus tôt Mais personne ne s'aperçut de cette légère différence.

devant le tribunal, et justifier leurs théories scientifiques. Sous prétexte de donner aux débats plus de solennité, en réalité pour décliner toute responsabilité, les régents décident de porter la discussion devant le grand conseil de la couronne. Les 200 juges, l'élite du peuple mandchou, seront difficiles à convaincre. Ce sont tous des malveillants et, ce qui est pire, des ignorants en matière scientifique. Schall, par moments, est si exténué qu'il se voit réduit à s'étendre par terre. Et personne n'a pitié, ou ne veut avoir pitié de lui... Après dix sessions — comme il fallait s'y attendre — la condamnation, concertée d'avance, est votée presque à l'unanimité. Seuls deux ministres, celui de la justice et celui du travail, refusent de participer à cette ignominie. L'astronomie européenne est condamnée et déclarée inférieure à la science chinoise. Les régents, cette fois, ratifient le jugement sans opposer de résistance.

En Ko-te, l'ancien ministre du culte, le complice de Yang Kuang-hsi, profite de cette défaveur où il voit tombé son ennemi, pour se décharger à son tour sur Schall du crime dont il s'était rendu lui-même coupable[1]. « Schall et ses gens, va-t-il répétant partout, voilà les seuls responsables de la mort des deux impératrices, d'un enfant qui devait succéder à l'empereur et du monarque lui-même. Il a voulu tout simplement anéantir la dynastie des Mandchous. » La calomnie s'accrédite. Le 25 mars, la demeure de Schall est mise sous scellés. Ce jour-là, l'Église commémorait la Passion du divin Maître. Schall a beau affirmer que jamais il n'avait eu à établir les jours « fastes » et «néfastes», mais que l'astronomie scientifique avait été son domaine exclusif, rien n'y fait. Il est condamné à mort. Il sera décapité. Tout ceci se passait vers le milieu du mois de mai 1665. Les régents, trouvant la peine trop légère, l'aggravent encore. Schall subira le plus douloureux des supplices, il sera coupé morceau par morceau, membre

1. cfr. plus haut, p. 140-141

par membre. Les sept employés du Père subiront le même châtiment, tandis que les autres Pères recevront 100 coups de bambou. Un dernier scrupule des régents retarde l'exécution. Ils tiennent à se mettre à couvert en faisant ratifier la condamnation par le grand conseil de la couronne. Toutes les pièces du procès sont adressées à l'empereur. Mais l'approbation ne fait aucun doute pour personne.

Schall est donc arrivé au sommet de son calvaire. Il va, en union avec le Crucifié, consommer son sacrifice. Voilà des mois que, frappé dans son corps, chargé de chaînes, sous les menaces et les insultes, il a gravi la pente douloureuse de la montagne de l'immolation. Accusé d'abord, il avait été enfermé dans un réduit malpropre et froid. Plus pesante que les chaînes rivées autour de ses mains, autour de son cou, la paralysie, en envahissant tous les jours davantage son pauvre corps, l'avait figé dans l'immobilité. Durant les interminables séances, son impuissance l'avait torturé bien plus encore que la malveillance et la cruauté. Privé de la parole, ce défenseur intrépide du droit de Dieu ne pouvait plaider les deux grandes causes de sa vie : la doctrine du Christ et l'astronomie, la servante incomparable de la religion chrétienne. Après la prison, après les chaînes, après les interrogatoires, les condamnations s'étaient succédé toujours plus sévères. Être étranglé, décapité, étaient des peines jugées trop douces pour lui. Le supplice qu'il va subir, Schall le connaît dans tous ses détails. Étendu sur une croix, le couteau tranchera d'abord la plante de ses pieds. Un fer incandescent sera appliqué sur la plaie vive pour conjurer l'hémorragie. Et tranche par tranche, le couteau poursuivra sa marche ascendante, alternant constamment avec le fer qui sans cesse dessèche et obstrue les plaies nouvelles, jusqu'à ce qu'enfin le supplicié expire de douleur et d'épuisement. Mais cette mort sur la croix, soufferte avec Jésus, pour Jésus, n'est-elle pas son suprême désir ? Schall bénit le jour de son supplice, de tous ses vœux il y aspire...

Mais Jésus se contente du désir de son serviteur. Pendant que Schall se prépare à son heure suprême, Dieu travaille à le délivrer de ses adversaires...

LIBÉRÉ MAIS NON DÉLIVRÉ.

Le 13 avril une comète menaçante apparaît dans le ciel. Les Mandchous, superstitieux, discernent dans ce météore un immense fouet vengeur. Le 16 du même mois, à 11 heures, au moment où l'impératrice-mère transmet au jeune empereur l'arrêt de condamnation du Père Schall à signer, la terre se met à trembler. Le palais s'ébranle, les remparts s'abattent en plus de cent endroits, des maisons nombreuses s'écroulent. L'épouvante, causée par ce bouleversement et ce fracas, trouble toute la capitale. Schall lui-même voit une paroi de sa prison s'effondrer. La croix de l'église de l'est tombe par terre, des crevasses béantes s'ouvrent dans le sol. Le vent souffle en tempête et élève vers le ciel un nuage de poussière qui obscurcit le soleil. Pris de peur, les habitants se précipitent dans les rues, les gardiens de la prison s'enfuient, l'impératrice elle-même et le jeune empereur quittent le palais et cherchent un abri plus sûr sous une tente. Trois secousses le même jour, puis trois autres les jours suivants, viennent augmenter l'effroi en accumulant de nouvelles ruines. Que se passe-t-il ? Chrétiens et païens n'ont qu'une pensée : la terre frissonne de colère; le ciel indigné menace, parce qu'on a condamné iniquement des innocents. La cour partage la même conviction. Le plutôt possible elle réparera l'injustice. Le 19 avril un édit impérial proclame l'amnistie générale, et rend la liberté aux Pères Buglio, Magalhaês, Verbiest et Dr Hü. Schall, cependant, ne jouira que partiellement de la faveur. Les supplices qui doivent le faire mourir seront adoucis. Le 23 avril, il sera même exempté de la peine de mort ; mais il restera prisonnier d'État. Une nouvelle intervention du ciel sera nécessaire pour briser ses chaînes.

Le 29 avril, le jour même de l'anniversaire du souverain, un violent incendie éclate dans la partie du palais habité par l'empereur et sa grand'mère. Quarante chambres sont réduites en cendres. Quelques-uns ont cru voir un globe de feu tomber du ciel sur la demeure impériale. C'est le Dieu des chrétiens, répète le peuple, qui prend en main la cause de Schall et de ses compagnons d'infortune. La population manifeste son effroi par des cris et des vociférations. Un nouveau décret libère de la peine de mort, en même temps que Schall, deux autres fonctionnaires non chrétiens. Le grand âge du Père, les travaux de l'astronome impérial, son innocence établie dans l'affaire de l'enterrement, sont les considérations qui motivent la mesure d'indulgence. Le 15 mai Schall est déclaré libre, et deux jours après il peut quitter le palais. Hélas ! c'est là son seul regret, cinq de ses employés sont retenus dans la prison. Le jour suivant, le 18, ils seront décapités. Enfin, le 23 mai, l'avant-veille de la Pentecôte, les scellés apposés à la maison sont levés, et Schall rentre « chez lui ».

***

Libéré, le grand apôtre n'est pas hors de l'atteinte de ses persécuteurs. Yang Kuang-hsien, déçu dans ses espoirs, s'agite et se démène comme un fou. Il ne recule devant aucune vilenie pour molester celui qu'il hait. Le lundi de la Pentecôte, il s'introduit dans l'église avec une meute de gens à sa solde, et la met littéralement à sac. Le 6 et le 7 juin, il fait disparaître les inscriptions honorifiques, brise la plaque de marbre où se lisait l'éloge du « maître scrutant les secrets du ciel », et, — suprême injure — il en fait parvenir à Schall les morceaux. Huit nouveaux pamphlets, signés par l'acrimonieux vieillard, sont envoyés au ministère et jetés dans le public pour vilipender l'astronomie européenne. Schall et Verbiest doivent comparaître à trois reprises devant le ministère du culte. Jusqu'au

repos définitif, le grand persécuté ne connaîtra plus la paix.

Et pourtant, malade, humilié, calomnié, malmené, ce grand disciple du crucifié jugeait qu'il n'était pas encore assez rabaissé. Ici se place un document émouvant que, malgré sa longueur, nous devons transcrire tout entier, parce qu'il nous révèle à quel point la souffrance avait apaisé, transfiguré cette âme bouillonnante et magnanime. Au bas de la pièce qu'il a dictée à son disciple, le Père Verbiest, Schall a voulu apposer son nom. Signature émouvante, aux lettres informes et empâtées, tracées par une main tremblante, paralysée, marquée encore des chaînes qui l'avaient enserrée pendant des mois. Ce document, qui est en même temps le testament de Schall, n'est autre qu'une confession publique. Avant de mourir, il tenait à balbutier tant bien que mal, en présence de ses frères, l'aveu que voici : *Mes révérends Pères dans le Christ!*

Je voudrais en ce jour, me présenter devant vous dans l'attitude que j'avais naguère lorsque, pour la religion catholique, je comparaissais devant les juges païens. Les chaînes au cou, la tête courbée vers la terre, ligoté comme un malfaiteur, humblement suppliant, je voudrais tendre vers vous mes mains et vous manifester par là le sincère repentir et la douleur de mon âme. Hélas ! ma maladie me rend ce geste impossible. Je me présente donc comme je puis, devant cette communauté, qui représente pour moi toute la Compagnie de Jésus. Je ne veux pas me défendre, comme je l'ai fait il y a quelques mois devant le tribunal des païens, mais m'accuser en toute loyauté et sincérité. A vous tous et à chacun de vous en particulier, je confesse que, dans les années passées, j'ai donné le mauvais exemple et causé du scandale. J'ai péché surtout à l'égard de mes supérieurs. Je n'ai pas toujours suivi leurs conseils ni leurs indications. Et, ce qui est plus grave, je les ai critiqués dans mes paroles et mes écrits. Je m'accuse surtout d'avoir été trop indulgent à l'égard de mon ser-

viteur. Il a été presque pour tous, mais particulièrement pour mes confrères de la même maison et de la même ville, une pierre d'achoppement. Son insolence et ses manques d'égards doivent m'être, en grande partie, imputés. Contrairement au vœu de pauvreté, j'ai fait beaucoup de dépenses inutiles. En adoptant le fils de mon serviteur comme « neveu » j'ai commis une imprudence ; j'ai causé du scandale, et blessé la charité fraternelle par la parole et par la plume, en particulier envers mes confrères de la ville. Ensuite, en cherchant à satisfaire l'avarice de mes aides, j'ai privé mes confrères de beaucoup de choses dont ils auraient eu besoin.

En tout cela et en beaucoup d'autres choses, je me reconnais coupable. D'un cœur contrit, je me frappe la poitrine, et répands de la cendre sur ma tête que je courbe jusqu'à terre. Je répète encore et toujours à nouveau, autant du moins que j'arrive à parler : « c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma grande faute ». Je vous en supplie, mes Révérends Pères, vous qui me voyez aujourd'hui paralysé des mains et des pieds, cloué sur mon lit, soyez-en bien convaincus, comme naguère au tribunal devant mes juges, ainsi maintenant, enchaîné des mains et des pieds, je tombe à genoux devant la sainte obéissance, pour entendre, coupable, mais d'un cœur contrit, la sentence de mes juges.

Enfin, je vous en prie, que personne ne considère cette confession, comme trop tardive, ou extorquée par l'infortune. Non, soyez-en convaincus, elle n'est pas le fruit de ma propre volonté, mais elle m'a été inspirée par ce Dieu miséricordieux qui touche les cœurs avec suavité et force au temps, au lieu et à la manière réglés par sa Providence et sa grâce. Le moment choisi pour moi, c'est celui où Dieu, qui est en même temps un Père bon et miséricordieux, m'a touché dans mon corps et dans mon âme. Puisque la miséricorde de Dieu m'a toléré dans sa longanimité jusqu'en ce jour dans la Compagnie de son Fils, j'ai con-

fiance, qu'en considération de vos prières et de vos mérites, il me donnera la persévérance jusqu'à la fin et qu'il me gardera par sa grâce. Amen.

Pékin, le 21 juillet de l'an 1665.

Jo Adamus Schall.

En écrivant ces lignes sous la dictée de celui qu'il respectait comme son maître, qu'il aimait comme un père et qu'il vénérait comme un martyr, le Père Verbiest a dû être non seulement édifié, mais profondément touché. Aujourd'hui après bientôt trois siècles, elles nous émeuvent encore, parce qu'elles nous révèlent une âme détachée d'elle-même, sincère, humble, radieuse de charité. Si le grand apôtre a pu avoir quelques torts dans sa vie, il est le premier à les accuser. Et reconnaissons qu'il les a réparés et expiés surabondamment.

DERNIÈRE ÉTAPE.

Lorsque Schall épanchait son repentir dans le testament de sa vie, il pensait que sa dernière heure était toute proche. Il devait encore vivre une année. Année de souffrance, dont chaque jour fixera plus fortement l'apôtre sur la croix, à côté de Jésus. Le 7 septembre, il a la douleur d'apprendre que le ministère du culte a décrété l'exil de tous les missionnaires. Ils auraient à se rendre à Canton. Le 10 du même mois, la mesure est un peu atténuée. Quatre Pères pourront rester à Pékin, mais ils ne pourront enseigner leur « doctrine détestable ». Un fonctionnaire sera chargé de les surveiller. Bientôt après, le mathématicien est atteint d'un coup terrible. Son adversaire le plus remuant et le plus actif, Yang Kuang-hsien, réussit à le supplanter dans l'office astronomique. Aussi n'est-il pas trop étonné lorsque, le 9 novembre, il reçoit l'ordre de déloger au plus tôt de la maison qu'il occupe comme astronome officiel. Le 11, il quitte ces appartements,

témoins de ses études, de ses préoccupations et de sa gloire, au temps, hélas ! bien lointain maintenant, où l'empereur en personne venait lui rendre visite. Ce départ est pour son cœur le pire des exils. Désormais il séjournera dans la résidence de l'est, en compagnie des trois autres Pères.

L'année 1666 sera plus crucifiante encore. Yang Kuang-hsien profite de son prestige pour reprendre ses attaques contre la science des Européens. Schall doit comparaître trois fois devant le tribunal. Incapable de marcher, il devra se faire transporter, couché sur un lit. Jusqu'à son dernier soupir, son haineux rival le poursuivra. Le jour même où Schall expire, Yang fait des démarches en vue d'obtenir du tribunal une condamnation à mort.

Mais plus que cet acharnement d'un ennemi, ce qui devait peiner l'apôtre, c'était d'ignorer si l'œuvre de sa vie, ses travaux à l'office astronomique, seraient approuvés par le Chef de l'Église. Au moment de mourir, il se demande inquiet, si son œuvre a été salutaire ou nuisible à l'apostolat. Le Maître divin associait ainsi son disciple mourant à sa plus terrible angoisse, celle du silence de son Père, qui, sur la croix, lui avait arraché la plainte la plus déchirante qui fût sortie de son cœur. Dans cette nuit immense, un seul espoir restait à Schall. Un cœur vraiment fidèle lui tenait compagnie et le consolait, c'était le Père Verbiest, son infirmier, son interprète, son défenseur, et, dans quelques jours, son incomparable successeur...

***

Le malade déclinait à vue d'œil. Sous l'étreinte de la douleur, il perdait parfois connaissance. Sa respiration se faisait chaque jour plus haletante et difficile. Jusqu'au 8 août, cependant, le vieillard infirme parvenait à se lever, du moins plusieurs heures par jour. Après cette date, il dut garder le lit. L'Extrême-Onction lui est administrée ; les glaires commencent à l'étouffer. Comme une lampe

qui décline faute d'huile la vie de l'apôtre baisse d'instant en instant. Enfin le 15 août 1666, à quatre heures de l'après-midi, Jean Adam Schall s'éteint, parmi les larmes et les prières de ses confrères et de ses serviteurs. Il avait 74 ans. La Reine des cieux, en son jour de fête, était venue chercher son dévot serviteur, son congréganiste, l'infatigable apôtre de son Fils, pour l'associer à son triomphe.

Le 29 août, jour qui commémore le martyre de saint Jean-Baptiste, les restes du grand défunt sont portés au cimetière, escortés de 500 chrétiens[1].

***

Parmi les innombrables éloges qui vinrent fleurir la tombe à peine fermée, nous nous contenterons d'un seul. Aucun ne résume mieux l'activité sans répit du grand missionnaire. Il est en même temps le témoignage touchant de la piété filiale du Père Verbiest à l'égard de son maître. Ayant raconté les phases principales de la maladie de celui qu'il pleure, Verbiest continue : « Après 40 ans de travail dans la vigne du Seigneur, le fidèle serviteur — effet de la miséricorde divine — fut privé de tout ce qui est cher à l'homme en cette vie, et livré en proie à d'atroces souffrances. Le grand apôtre, qui ne pouvait parler sans pleurer, de la Passion du divin Sauveur, fut jugé digne, grâce à ses ennemis, de devenir lui-même une vivante image du Crucifié. » Et Verbiest termine par ces mots touchants : « Voilà ce que j'avais à dire de celui que j'aimais comme un père. Ce n'est pas là un panégyrique, mais un simple résumé de sa vie que votre Révérence daignera lire dans l'esprit avec lequel je l'ai écrit. »

1. Sur les derniers moments du Père Schall, nous avons une longue lettre du Père Verbiest, écrite peu de temps après la mort du grand apôtre. Elle a été publiée dans la *Zeitschrift f. Kathol. Theologie*. B. Duhr, *Neue Dokumente zur Geschichte des P. Adam Schall*, 1901 (t. xxv), p. 334-337.

ÉPILOGUE

LE RENOUVEAU.

La mort du Christ avait marqué le commencement de son règne parmi les âmes. Schall mort, toutes les causes qu'il avait servies commencent à triompher. Il venait à peine de disparaître que parvenait en Chine la haute approbation de son œuvre scientifique, donnée par le Pape Alexandre VII. Le 25 août 1667, le jeune empereur K'ang-hsi s'affranchit de la tutelle des régents et gouverne par lui-même. C'est un prince intelligent et ferme, juste et généreux. La calomnie et la jalousie n'influenceront pas ses jugements. Les missionnaires, du moins, ont cet espoir ; et l'avenir leur donnera raison. En 1669, le Père Verbiest convainc d'incapacité l'ennemi juré de Schall et son remplaçant[1]. Vers la fin du mois de février, le disciple du grand apôtre est nommé à son tour directeur de l'office astronomique. L'empereur ne se contente pas de cette faveur. Il veut de plus réhabiliter la mémoire du grand persécuté. La même année encore, après maintes délibérations, le grand conseil de la couronne propose à l'empereur de proclamer l'édit suivant : « Nous sommes convaincus à présent que la religion chrétienne ne contient rien de répréhensible. Aussi, les chrétiens peuvent-ils la professer publiquement... Le titre de « Maître de la loi insigne et profonde» sera rendu au Père T'ang Jo-wang. Le ministère de l'intérieur rendra à Schall et aux autres condamnés leurs anciennes dignités. Le Père Verbiest reçoit la pro-

1. Peu de temps après, il est exilé par décret impérial ; mais en chemin il meurt d'un ulcère pestilentiel (DU HALDE, *Descript. de L'Empire de la Chine*, t. III, p. 91. Paris, 1735.)

priété des Pères située en dehors de la ville. Les prisonniers de Canton seront rappelés à Pékin... » Cette dernière clause ne fut pas ratifiée par l'empereur. Il ne se croyait pas encore le prestige suffisant pour favoriser trop ouvertement une religion qui venait d'être persécutée. Quelques années plus tard il s'affranchira de cette réserve. Mais ce sera le souvenir de l'ami, du «maître» de son père, qui pousse K'ang-hsi, alors dans la plénitude de sa puissance, à publier, le 22 mars 1692, le fameux « édit de tolérance ». Grâce à la bienveillance impériale, inspirée et entretenue par la mémoire de Schall, la mission de Chine connaîtra ses années les plus prospères. Vers 1700, les évêchés de Pékin et de Nankin, compteront environ 1.000.000 de chrétiens.

***

Vision consolante ! Éblouissante presque ! C'est l'ambition même de Schall qui continue à se réaliser, grâce à son exemple, grâce à ses souffrances. Grande âme de missionnaire, avions-nous dit au début de ces pages. Nous ne pouvons que répéter ces mêmes mots en terminant cette esquisse. Intelligence lucide et prompte ; facilité rare à apprendre les langues ; mémoire rapide et tenace ; souci de se procurer les livres européens les plus récents, parus sur l'astronomie ; zèle infatigable à prêcher et à confesser les dimanches et les jours de fêtes ; piété tendre et profonde, envers Marie et surtout Jésus souffrant ; tels sont énumérés par le Père Verbiest quelques-uns des secrets de son influence prodigieuse. Mais la note dominante de son caractère, c'est la foi à son idéal, foi constante, inconfusible. Il nous reste du Père Schall des portraits nombreux, plus ou moins fidèles. La plupart nous le représentent vieillard. Le travail acharné, les soucis, les ennuis, les oppositions ont creusé autour de sa bouche close, un pli amer dont les extrémités se prolongent et se perdent

dans sa barbe longue et épaisse. Les fatigues ont entaillé profondément son front et alourdi les arcades de ses sombres sourcils. Le masque de son visage majestueux est comme figé, sans aucun frémissement de vie. Schall nous apparaît comme un homme amèrement déçu. Et pourtant quelque chose vit dans ce masque éteint. Ce sont les yeux clairs, ardents, largement ouverts, adoucis d'un reflet de malice. Ils semblent fixer au loin quelque chose de beau et de grand. Toute la vie du Père Schall se reflète dans ce visage. Il a beaucoup travaillé, il a souffert plus encore ; mais toujours, dans son cœur, il a gardé intacte la conviction qu'il travaillait et souffrait pour une œuvre qui ne mourrait pas.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7

CHAPITRE I : L'APPEL DE DIEU 13
L'Enfance 13
Prêtre 16
Missionnaire 20

CHAPITRE II : L'ATTENTE A MACAO 27
Shen-kio 27
Les Hollandais. 31

CHAPITRE III : PÉNIBLES DÉBUTS D'UN APOSTOLAT 37
Premiers succès 37
Sous le boisseau 39
Contre vents et marées 41
Premiers épis 42
Travaux scientifiques 43
Soucis théologiques 44
« Fidèle serviteur ... » 45

CHAPITRE IV : SOUS LE DERNIER DES MING 47
L'Inaccessible 47
Rayon d'espoir 50
Premiers travaux 58
L'œuvre menacée 59
Schall ingénieur 64
Vision réconfortante 67
La grande tentative de conquête 69
Au large ! 75

CHAPITRE V : LA CONQUÊTE MANDCHOUE 79
Première tentative de conquête 79
Li Tse-ch'eng 82
L'appel aux Mandchous 86
Les nouveaux maîtres 92
Schall astronome officiel. 96
Nouveau Complot 100
Schall sauveur de l'Empire 102

CHAPITRE VI : LE « PÈRE VÉNÉRABLE » 107
Shun-chih 107
Un vrai fils 110
Les visites 110
Honneurs accordés 112
Faveurs obtenues. 114
L'impératrice « fille » du Père Schall 118
Le Père (Ma-fa) 119
Guerre aux caprices 120
Guerre aux passions 122
Guerre aux superstitions 123
Formation du souverain 128
Acheminement vers l'Évangile 130
Le protecteur des missions 133
La catastrophe ! 140

CHAPITRE VII : PASSÉ AU CRIBLE 143
L'homme 143
L'œuvre 149

CHAPITRE VIII : LA ROUTE DU CALVAIRE 161
L'attaque se prépare. 162
Le procès est engagé 164
L'enquête 165
Les condamnations 167
Libéré mais non délivré 172
Dernière étape 176

ÉPILOGUE : LE RENOUVEAU 179

Imprimé par Desclée De Brouwer & Cie, Bruges (Belgique). — 11056/35.

BV
3427
.S3D8

1709851

DUHR
Un Jésuite en Chine
Adam Schall.

Earl H Pritchard
[illegible] NOV 12 1958
FEB 4 1959 [illegible] 19 1958
JUL 29 Earl H Pritchard
[illegible]
[illegible]
R 3/16 3/19
Kei Ou Chan
Headville
Donald F. Lach TNF
SS 327

095166

UCL 341-49

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

10 088 825

BV3427
.S3D8

1709851
SWIFT HALL LIBRARY

THE UN

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

10 088 825